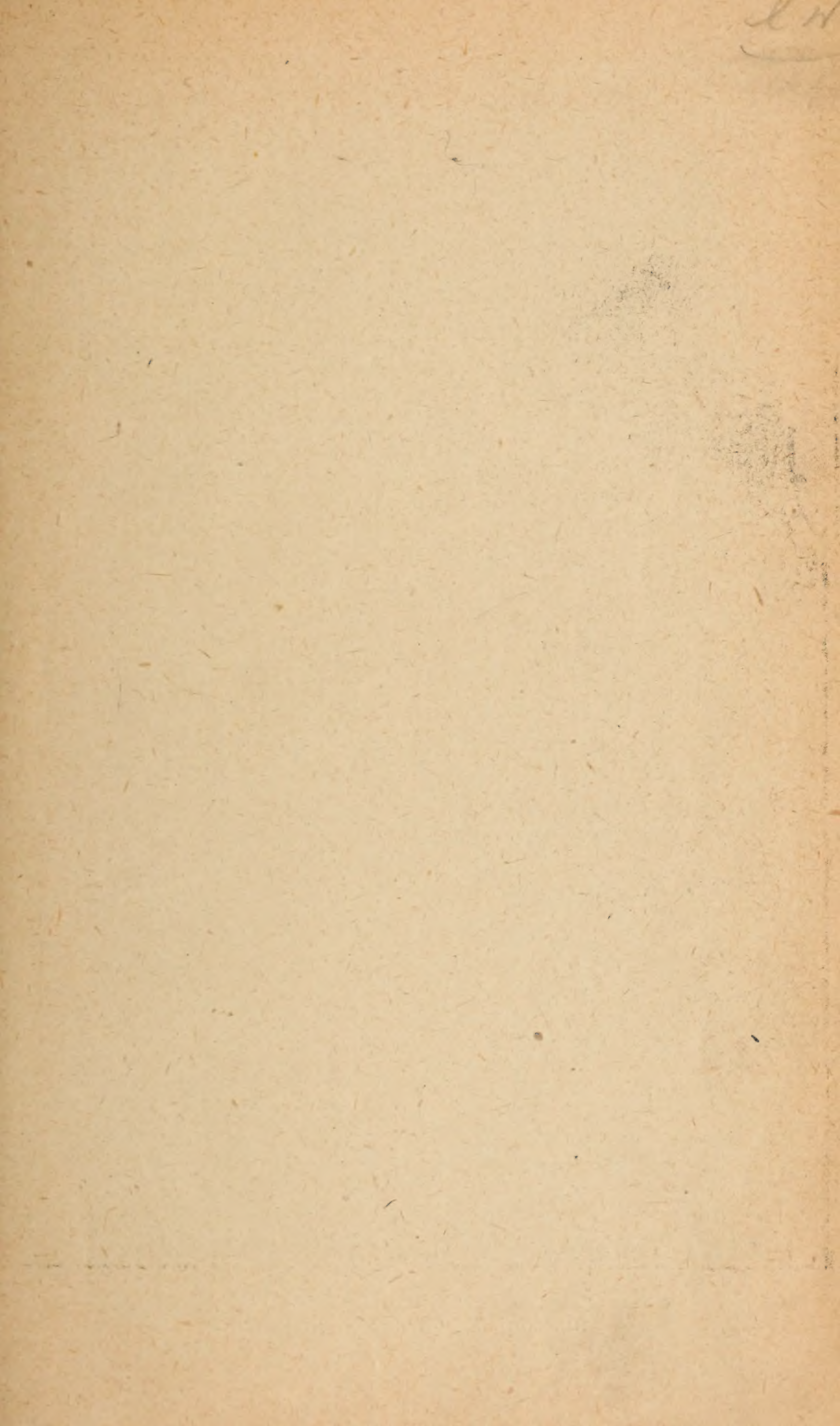

U d'/of OTTAWA
39003001862357

May 29/57





Maison bombardée à Nieuport.

ALPHONSE NICOT

LA GRANDE GUERRE

Des Flandres à Verdun



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

AVANT-PROPOS

Nous publions aujourd'hui le tome III de la *Grande Guerre*. Ce tome comprend les récits des événements survenus sur le front anglo-français depuis février 1915 jusqu'à l'été de 1916, qui marque le point culminant de la résistance héroïque de Verdun.

Nous avons réservé pour un autre volume l'exposé des opérations de la *Guerre hors de France :* opérations d'Italie, de Serbie, de Pologne, de Bukovine, du Caucase, d'Asie Mineure et de Macédoine. Nous exposerons alors l'effort simultané fait par les Alliés pour encercler d'un réseau infranchissable le repaire des vautours de l'Europe centrale.

ALPHONSE NICOT.

III

LA GRANDE GUERRE

L'ARTOIS — LA CHAMPAGNE — VERDUN

(1915-1916)

CHAPITRE I

LA GUERRE DE POSITIONS

Après l'Yser. — L'artillerie lourde. — La guerre de tranchées. — Les oscillations du front. — La guerre de mines. — Fourneaux et « camouflets ». — Héroïsme de nos sapeurs. — Le rôle des places fortes. — La défense mobile.

Nous avons, à la fin du dernier volume, laissé l'armée française victorieuse dans les Flandres.

La bataille de l'Yser, où les Germains subirent des pertes sanglantes que l'on peut évaluer sans crainte à plus de trois cent mille hommes, avait ruiné à jamais, chez nos ennemis, tout espoir de « faire un coup »,

soit sur Paris, soit sur Calais, pour terroriser la France ou l'Angleterre.

Aussi, après les terribles hécatombes qui avaient marqué leurs insuccès sur la Marne et sur l'Yser, semblèrent-ils renoncer, au moins d'une manière provisoire, au système des grandes attaques, à effectifs nombreux et massifs, et se cantonnèrent-ils de plus en plus dans cette forme de la guerre, forme renouvelée du siège de Sébastopol, qui constitue ce que l'on nomme la « lutte de tranchées », et que l'on pourrait appeler plus justement encore la « lutte souterraine ».

Une nouvelle forme de la bataille gigangesque allait naître : à la guerre de « mouvements » allait succéder la guerre de « positions ».

Chacun des deux adversaires, retranché aussi solidement que possible derrière ses lignes redoutablement fortifiées, cherche à bouleverser celles de l'ennemi d'en face, et, à l'aide de sa grosse artillerie à longue portée, à détruire, loin à l'arrrière, les approvisionnements et les réserves.

Le rôle du canon de campagne, de notre célèbre « 75 », devient donc moindre. La pièce merveilleuse, qui triompha sur la Marne, s'efface devant la fameuse « artillerie lourde ».

A ce dernier point de vue, il faut reconnaître que les Allemands s'étaient supérieurement organisés et avaient réalisé, à longue échéance, une préparation remarquable. Leurs gros canons de 155 millimètres, de 305 et même de 420, étaient très nombreux ; leurs approvisionnements en obus étaient formidables, et leur permettaient de faire subir à nos ouvrages et à

nos abris, à un moment donné, un véritable « arrosage » de projectiles d'une grande puissance dévastatrice.

De notre côté, il faut constater également qu'au point de vue de l'artillerie lourde, notre préparation était absolument insuffisante.

En vain, plusieurs années avant la guerre, des soldats éminents, des patriotes éclairés, avaient signalé aux Chambres l'importance de cette grande question.

Et cependant, quelques mois avant l'ouverture du terrible conflit, le sénateur d'un de nos départements-frontières, Charles Humbert, avait, en séance publique, jeté le cri d'alarme : tout fut inutile.

La guerre éclata, et sa déclaration nous trouva à peu près dépourvus d'artillerie lourde. Nous n'avions guère que quelques batteries de 120 et quelques « Rimailho » ; mais qu'était cela en face du formidable armement de l'Allemagne?

Heureusement que, si nos ennemis ont le génie de l'*organisation* patiente, nous avons, nous, le génie de l'*improvisation,* et ce sont de véritables tours de force que la France a réalisés pour la fabrication rapide et intensive du matériel de guerre.

*
* *

Donnons maintenant quelques détails sur la guerre de tranchées, qui est la première phase de la « guerre souterraine ».

Évidemment, les grandes lois générales qui

régissent l'art de la guerre subsistent toujours et demeurent intactes. La « stratégie », c'est-à-dire la science de combiner, dans une conception d'ensemble, les mouvements des troupes qui constituent une ou plusieurs armées, reste la forme la plus haute de l'art militaire : c'est celle que Napoléon avait poussée à son plus fort degré de perfection, celle qu'il a si admirablement appliquée sur les champs de bataille d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna, où furent défaites les armées prussiennes il y a un siècle.

Mais quand la lutte s'immobilise dans des fortifications, quand à la guerre de mouvement succède la guerre de siège, le temps n'est plus où, à la veille d'une grande bataille, le chef suprême, réalisant par le mouvement de ses armées sa conception stratégique, avait toute liberté de fixer, par des manœuvres savantes et de large envergure, le lieu qu'il avait choisi pour y livrer la bataille, de contraindre l'adversaire à y venir combattre et de pouvoir, grâce à la valeur militaire de ses officiers et au courage de ses soldats, avoir raison de la résistance de l'ennemi en forçant le centre de ses lignes et en débordant ses deux ailes.

Toutes ces méthodes « classiques » de la grande guerre deviennent inutilisables quand on se trouve en face d'un adversaire qui s'est « terré », comme l'ont fait les Allemands, sur l'Aisne d'abord, puis sur tout leur front, après leur défaite de la Marne.

Il n'y a alors d'autre ressource que d'agir de même et de se « terrer » également, en usant du maximum des ressources de la « fortification de campagne ».

Déjà, au cours de la guerre russo-japonaise, si féconde en enseignements de toutes sortes, on avait reconnu l'importance que prend la fortification de campagne sur le champ de bataille même, et le rôle capital qu'elle y joue.

Elle permet d'économiser le « matériel humain » en laissant, pour la manœuvre proprement dite, un plus grand nombre d'hommes disponible ; elle fournit aux combattants qui l'utilisent une protection contre les effets des projectiles ennemis, protection d'autant plus précieuse que les effets de ceux-ci deviennent plus meurtriers à mesure que progresse la puissance des bouches à feu de l'artillerie lourde actuelle.

Aussi l'entrée en jeu de la fortification de campagne a-t-elle modifié du tout au tout les conditions mêmes de la guerre. Il a fallu entraîner les hommes à devenir des terrassiers, et les munir de pelles et de pioches, outils devenus, pour eux, aussi utiles et même aussi nécessaires que la baïonnette et le fusil.

La lutte actuelle, depuis la bataille de la Marne, est donc une nouvelle guerre de tranchées. C'est le retour aux traditions de Sébastopol ; c'est la guerre de siège, étendue à un front de huit cents kilomètres, avec cette différence, comme l'a judicieusement fait observer le général de Lacroix, que « dans ce siège il n'y a pas de places fortes ».

La notion élémentaire que l'on se fait d'un siège implique, en effet, l'idée d'une forteresse que l'assaillant doit d'abord cerner de tous côtés, dont il doit démolir les défenses et qu'il doit, finalement, enlever à l'assaut de ses troupes, lancées en trombe

sur les ruines des fortifications détruites par l'artillerie.

La guerre d'aujourd'hui présente ce même caractère; mais, au lieu d'une place forte, c'est un pays entier qui se trouve assiégé. Les deux armées en présence sont fortifiées de façon égale, et, suivant les vicissitudes de la fortune des armes, l'une ou l'autre peut, selon les circonstances, être envisagée comme l'armée assiégée ou comme l'armée assiégeante.

*
* *

Il suffit, pour se pénétrer de cette vérité, de regarder une carte du front.

Ce front est à peu près le même, du côté des alliés et du côté allemand. Ce n'est pas, à proprement parler, une *ligne de défense* dans le sens rigoureux du mot « ligne ». C'est bien plutôt une *zone de défense*, dans l'étendue de laquelle la résistance est organisée, non seulement suivant la direction du front, mais encore en profondeur. Cette résistance est réalisée par une série de tranchées dont chacune est pourvue de ses organes propres et de ses moyens individuels de défense : parapets, meurtrières, réseaux de fils de fer barbelés, trous-de-loup, etc.

Ce qu'on entend couramment sous le nom de *ligne de tranchées* est, en réalité, une suite de retranchements successifs qui constituent respectivement : les *tranchées avancées*, les *tranchées de première ligne*, les *tranchées de soutien*, les *tranchées intermédiaires* et un *réduit*.

Suivant les mêmes principes qui ont servi à l'établissement de cette zone fortifiée, d'autres zones sont établies en arrière de la première, constituant ainsi une véritable « cascade » de positions fortifiées.

Les tranchées avancées et les tranchées de première ligne doivent permettre à l'armée de défense d'utiliser le maximum de ses forces de résistance et, par les obstacles qu'elles présentent, d'affaiblir, d'épuiser l'ennemi suffisamment pour qu'il ne puisse préparer avec fruit la *contre-attaque*.

Le tracé de ces tranchées, que l'on se figurerait volontiers former une ligne droite de grande longueur, est, au contraire, loin d'être rectiligne.

Il est déterminé par toutes sortes de considérations, par la proximité plus ou moins grande de l'ennemi, par les effectifs qui doivent occuper les tranchées, et surtout par les formes du terrain. L'officier, ou, pour mieux dire, « l'ingénieur » qui trace les tranchées doit être, tout d'abord, un topographe dans toute l'acception du mot. Il doit savoir, d'un coup d'œil, reconnaître la capacité défensive du terrain qu'il va remuer ; il doit embrasser d'un seul regard les positions que commanderont les ouvrages qu'il va édifier, et, inversement, éviter que la position qu'il a choisie ne soit « commandée » par des positions occupées par l'ennemi.

La topographie du terrain impose donc le tracé des tranchées, qui est formé avec des brisures dont l'alternance constitue des « saillants » et des « rentrants ».

Les « saillants » s'avancent en cornes, en éperons, en avant du front principal : ils y constituent, par

leur saillie même, des centres de résistance. Par leurs deux côtés, ils peuvent battre facilement, et de la meilleure manière, le terrain situé en avant du front, et ils possèdent en outre, ce qui est le point capital de leur établissement, des feux de flanquement, feux de mousqueterie et feux de mitrailleuses.

Par contre, en vertu même de leur position avancée, les saillants seront les objectifs naturels vers lesquels tendront les principales attaques de l'adversaire. Les saillants sont donc des points tout spécialement exposés aux assauts de l'ennemi et doivent avoir, de ce fait, des défenses particulièrement renforcées. On n'a pas oublié l'attaque dont fut l'objet le « saillant d'Ypres » au cours de la campagne des Flandres, saillant qui fut si héroïquement défendu par l'armée anglaise.

Comment installe-t-on ces « saillants » ?

Ils sont, d'abord, fournis par des unités géographiques existantes, en particulier par les bouquets de bois ou par les villages. Ce n'est que lorsque ces unités font défaut que les saillants sont construits de toutes pièces par le génie, en utilisant toutes les ressources que peut fournir la fortification de campagne dans ce but.

Au cours des événements qui se sont déroulés depuis février 1915 jusqu'à ce moment, les villages ont joué et continuent à jouer un rôle capital : les « communiqués » de chaque jour en apportent la preuve quotidienne. Ce rôle varie, d'ailleurs, suivant les conditions où ils se trouvent, selon leur position dans la topographie de la région environnante.

Quand ils sont construits au sommet des collincs,

quand ils occupent des positions élevées qui « commandent » les environs, leur situation les désigne impérieusement pour faire partie de la ligne des tranchées et pour constituer des centres de résistance.

Ces villages « de hauteur » sont, il est vrai, appelés par leur importance même à servir de but à l'artillerie ennemie; ils sont destinés à être inondés de projectiles, d'obus, et à ne plus former, au bout de quelques jours et souvent de quelques heures, que des monceaux de ruines ou des amas de pierres et de plâtras.

Mais, malgré cette démolition à laquelle leur situation dominante les expose fatalement, ils n'en gardent pas moins une grande valeur *défensive*.

Cette valeur, ils la doivent aux abris qu'ils continuent à fournir, alors même qu'ils sont en ruines; mais ils ont aussi une valeur *offensive* importante, grâce aux emplacements, où le défenseur a pu organiser, à l'épreuve des projectiles ennemis, les postes de ses mitrailleuses et de ses engins spéciaux, « crapouillots » ou obusiers de tranchées. Ainsi les villages ont, dans cette guerre, un rôle de premier ordre. Leurs défenseurs doivent y tenir jusqu'au bout et y épuiser tous les moyens de résistance.

A l'inverse des villages situés sur des hauteurs, on en rencontre d'autres situés dans des creux, dans des fonds de vallées, ou au bas des pentes sur lesquelles est installée la défense de première ligne. Alors ces villages sont utilisés, au point de vue de la défense, d'une façon toute différente. Ils forment ce que l'on pourrait appeler des « ouvrages avancés », compa-

rables aux anciens ouvrages extérieurs des fortifications classiques de Vauban.

C'est ce rôle d'ouvrages avancés qui détermine l'occupation de ces villages. Cette occupation est indispensable pour arrêter l'ennemi, pour l'empêcher le plus longtemps possible de déboucher par les routes qui aboutissent à ces localités. On arrive ainsi à le retarder, à paralyser les efforts qu'il fait pour aborder la position principale qui se trouve en arrière, sur les hauteurs : le cas s'est présenté d'une façon caractéristique au cours des attaques contre le fort de Douaumont, devant Verdun, fort qui domine une butte au pied de laquelle se trouve le village du même nom.

Toutefois, la défense ne doit pas oublier que ces villages « de bas-fond » ne forment que des ouvrages avancés et non la défense principale, située plus haut et en arrière. Il ne faudra donc pas s'entêter à y résister « à tout prix », comme on le ferait dans l'ouvrage dominant. Le devoir du commandant de la défense sera de « savoir les évacuer en temps voulu ». C'est là que gît le secret d'une défense habile. Souvent, en lisant les « communiqués », en voyant que nos troupes ont évacué un village, on a le sentiment d'un échec : rien n'est plus inexact. Ce village ainsi évacué était un simple « organe de défense ». Quand il n'avait plus à intervenir, il devait donc, légitimement, cesser d'exister.

*
* *

Comment se fait la défense de l'ensemble de la ligne de tranchées?

Cette défense dépend, avant tout, du travail effectif de ses organes de « flanquement », organes qui sont placés dans les « saillants », comme nous l'avons dit tout à l'heure. Il en résulte que, si le bombardement de l'artillerie ennemie est arrivé à détruire ces organes, la défense ne peut plus se tenir dans les intervalles de la première ligne. Elle est dès lors contrainte de se replier en arrière, sur une autre ligne, encadrée elle-même par des saillants défensifs préparés dans ce but et que le premier bombardement aura laissés intacts.

On comprend donc aisément une chose qu'il est essentiel de se rappeler quand on lit les communiqués relatifs aux opérations du front.

Dans une suite ininterrompue d'opérations, comme celles qui se font journellement sur toute l'étendue de la ligne de bataille, il *peut* et il *doit* se produire forcément des *incidents* qui rendent naturel et même *nécessaire* un mouvement de repli en arrière, une *rectification* (pour employer le mot technique) du front de défense, sans que, de ce fait, la force résistante de l'ensemble se trouve le moins du monde diminuée.

Dans la guerre de positions, l'art du commandement consiste surtout à préparer d'avance le champ de bataille de façon que la défense puisse être assurée de trouver partout l'abri, le « couvert » nécessaire,

l'obstacle qu'elle a besoin de pouvoir opposer à l'assaillant pour l'arrêter ou du moins pour ralentir son attaque.

Or, une propriété essentielle de la fortification de campagne est de pouvoir se prêter, à chaque moment, aux exigences commandées par les péripéties du combat, et de s'y prêter avec une facilité que ne peut pas présenter un ouvrage de fortification élevé d'une façon permanente.

Dans cette guerre de positions, qui s'éloigne tant de l'ancienne guerre de mouvements, il y a cependant des règles, tout comme dans la guerre classique. Il faut savoir substituer à une fortification abandonnée une fortification nouvelle dont on improvise la construction, et le « terrassement de campagne » est, pour le soldat, une œuvre véritable dont il trouve, sur le lieu de la bataille, les matériaux, et qu'il peut réaliser lui-même avec sa pelle et sa pioche.

Il faut, quand c'est nécessaire, savoir abandonner un terrain pour en occuper un autre plus avantageux, et pour pouvoir attirer l'ennemi dans une position qui lui soit nettement défavorable. Ainsi la guerre de positions, comme l'autre guerre, a aussi sa manœuvre : manœuvre lente, il est vrai, mais cependant très réelle. C'est, dans toute l'acception du mot, une « guerre d'usure » ; mais c'est aussi une guerre d'action offensive.

Ces choses étaient à dire pour l'intelligence des faits dont nous allons, plus loin, faire le récit, et pour expliquer les inévitables « fluctuations » de la ligne de bataille.

La victoire définitive reviendra donc à celui des deux adversaires qui parviendra à briser, à détruire les éléments essentiels de la ligne de résistance de l'autre. Comment se fera cette destruction? Par des assauts d'infanterie? Non pas. Quelle que soit la valeur des soldats, elle serait impuissante contre les tirs de barrage lancés par la ligne de défense. Les hécatombes d'Allemands devant l'Yser en sont la preuve.

On n'arrivera à rompre la ligne ennemie que par la mise en action d'une artillerie lourde nombreuse et puissante, approvisionnée d'obus jusqu'à en permettre, en quelque sorte, le gaspillage. Avec le tir de ces grosses pièces, on pourra démolir les ouvrages de l'adversaire, ravager ses tranchées, faire effondrer ses abris à quelque profondeur qu'ils se trouvent, atteindre ses réserves de l'arrière et faire exploser ses dépôts de munitions, enfin bouleverser et démonter son artillerie.

Mais, pour cela, il faut *des canons*, *des munitions!* Jusqu'à la guerre, on ne l'avait pas compris dans les milieux législatifs. La situation est admirablement résumée par ce couplet d'un chansonnier de Montmartre :

Les bons discours
Sont les plus courts;
Les bons canons
Sont les plus longs.
En France, on faisait des discours;
En Allemagne, des canons!

Oui, il faut des canons et encore des canons. C'est là le moderne cri de guerre : « Des canons, des

munitions ! » C'est l'entrée en ligne, nécessaire, de l'*armée industrielle*, qui doit fournir sans discontinuer à l'*armée combattante* les moyens de lutter avec succès, et par conséquent de vaincre.

La supériorité individuelle de nos soldats sur les soldats allemands est un fait qui n'est plus discutable ; mais il faut qu'ils puissent les combattre à armes égales. La bravoure exaltée jusqu'à l'héroïsme ne peut rien contre l'artillerie lourde : il faut qu'elle soit soutenue, elle aussi, par une artillerie lourde au moins équivalente.

Dans ces conditions seulement, elle peut faire éclater sa supériorité.

*
* *

Mais la guerre de tranchées n'est pas le seul aspect de la lutte de positions : il en est un autre, encore plus « souterrain », si l'on peut ainsi s'exprimer : c'est la « guerre de mines ».

La guerre de mines est un des plus anciens moyens mis en œuvre par l'art militaire.

Dès que la guerre cessa d'être une suite de corps à corps, dès que sa pratique devint une doctrine entre les mains de généraux éminents, la guerre souterraine montra son importance. Dans les siècles passés, au moyen âge notamment, elle fournissait à l'assiégeant le moyen de s'avancer sans être vu jusque sous les murs, jusqu'au cœur même de la place investie, dans laquelle, en débordant brusquement des

galeries qu'il avait creusées, il pouvait ainsi faire irruption.

De son côté, l'assiégé cherchait, par des moyens analogues, agissant en sens contraire, à s'opposer aux progrès de l'assaillant, et pour cela il l'attaquait par des « contre-mines ». Quand il pouvait atteindre l'extrémité des galeries de l'attaque, il s'efforçait de les rendre intenables en les enfumant, en y lançant à profusion des matières incendiaires qui en brûlaient les supports de bois et en amenaient ainsi l'effondrement.

Quand la poudre à canon fut inventée, les galeries creusées par l'assaillant autant que par l'assiégé furent utilisées, non seulement pour faire progresser des soldats, mais encore pour accumuler, sous des points déterminés, des charges considérables de poudre dont l'explosion devait ruiner, en les faisant sauter, les obstacles construits par la défense ou par l'attaque.

A partir de ce moment, la guerre souterraine devint une branche très spéciale de l'art militaire ; son étude théorique, sa mise en application dans les conditions des opérations d'un siège, furent des opérations qui passionnèrent les officiers du génie.

Dans quelques sièges historiques, la guerre de mines a même pris une importance prépondérante. On peut citer, entre autres, le siège de Bologne au XVe siècle, le siège d'Arras au XVIIe, le siège de Turin au XVIIIe ; sous les guerres de Napoléon, le siège de Saragosse, et enfin, plus récemment, sous le second empire, le siège mémorable de Sébastopol.

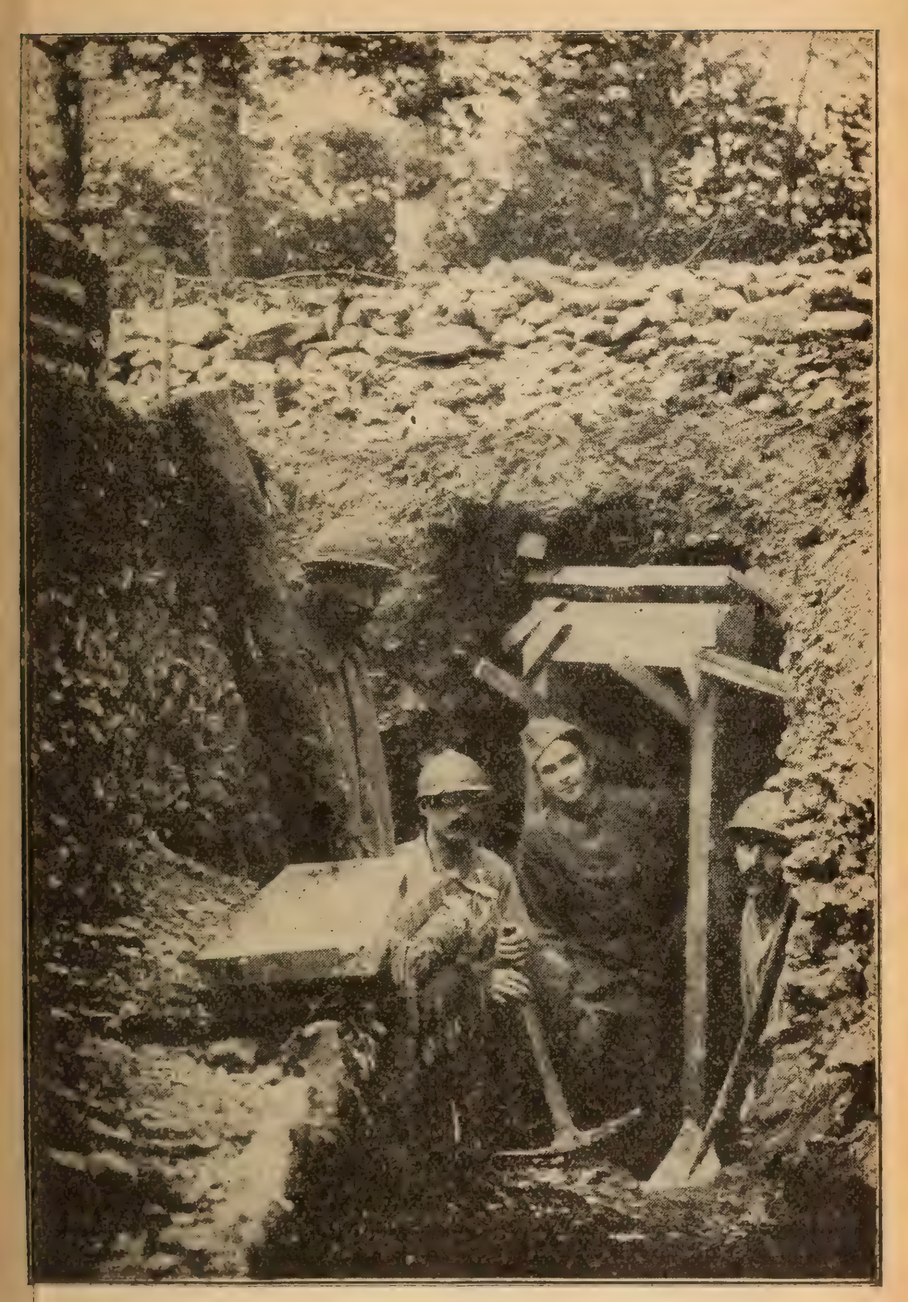
En 1870, la guerre de mines joua un rôle tout à fait effacé.

A cette époque venait d'éclore une nouvelle forme de la guerre, consistant à mettre en ligne des effectifs formidables, à faire appel, par des réserves, à la « nation armée ». De plus, les armements étaient devenus plus puissants; le tir des canons et des fusils avait augmenté de rapidité autant que de portée. Aussi, en présence de cette guerre de mouvements où la rapidité semblait être la condition essentielle du succès, les lenteurs forcées de la guerre de mines la firent-elles reléguer au second plan, la firent-elles considérer comme un moyen archaïque de combat, bon à remiser sur les rayons de l'histoire passée.

Mais la guerre russo-japonaise vint redonner de l'activité à la guerre souterraine, principalement avec le siège de Port-Arthur; cette actualité est devenue plus grande encore au cours de la lutte actuelle.

Dès que la grande rencontre des nations eut pris la forme de la guerre de tranchées, les opérations de mines furent commencées. Ce furent d'abord des débuts timides, limités à quelques points du front. Mais, petit à petit, leur usage fut étendu à tous les endroits où la proximité des lignes ennemies en rendit l'usage efficacement possible.

Et dès lors ce fut la renaissance de cet « art des mineurs », art qui se développe sous la double forme de la science de nos officiers du génie, et du courage indomptable de nos sapeurs.



Travaux de sape.

*
* *

Une galerie de mine ou « cheminement » se compose d'un conduit souterrain dont le point de départ est toujours dans un abri : tranchée ou réduit couvert. Les sapeurs travaillent dans les positions les plus pénibles à cause de l'étroitesse du boyau creusé, qu'il faut étayer à l'aide de madriers à mesure qu'il avance vers l'ennemi. De plus, l'atmosphère de ce boyau est vite irrespirable, et il faut prendre des mesures spéciales pour la renouveler par une ventilation énergique.

A l'extrémité des galeries, sous les ouvrages ennemis, on creuse un *fourneau*, cavité où l'on accumule la charge d'explosifs destinée à opérer son œuvre de destruction. On appelle *entonnoirs* les cavités que ces explosions font naître à la surface du sol.

Les charges mises dans les fourneaux peuvent être calculées de manière à produire des entonnoirs dont le rayon soit égal à la profondeur de la charge au-dessous de la surface. On dit que ce sont des fourneaux « ordinaires ». Les fourneaux sont appelés fourneaux « surchargés » quand la charge d'explosifs qu'ils renferment a été calculée pour produire un entonnoir de rayon plus grand que la profondeur de la charge. Ce rayon doit-il, au contraire, être plus petit que cette profondeur? le fourneau est dit fourneau « sous-chargé ».

Une variété de mines est constituée par les « camou-

flets ». On appelle ainsi des fourneaux sous-chargés, dont la charge a été calculée de telle sorte que leur effet demeure interne et ne produise pas d'entonnoir à l'extérieur : le camouflet a donc pour effet d'ébranler la solidité du terrain où il fait explosion.

La technique de la guerre souterraine est empruntée à celle de la guerre ordinaire.

Ainsi elle a, comme la guerre de surface, ses services de *reconnaissance*. Ces services sont réalisés par les *écouteurs*, mettant à profit, par le téléphone et le microphone, toutes les ressources de la science moderne, toutes les conquêtes de l'électricité, afin de pouvoir déceler à distance les travaux opposés de l'ennemi.

Elle dirige ses attaques, soit de front, soit par une manœuvre enveloppante qui déborde les ailes de la contre-mine de l'adversaire. Des rameaux auxiliaires sont branchés sur les boyaux d'attaque directs : sur ces rameaux sont installés les « flanc-gardes ». Enfin, elle connaît les contre-attaques, comme dans les tranchées ; elle pratique les retours offensifs et construit des lignes successives de défenses, tout comme on le fait dans la guerre à ciel ouvert. Seulement, toutes ces opérations se font avec une lenteur que l'on s'expliquera facilement.

La forme le plus courante de l'attaque par mines est celle qui consiste à détruire un organe important du front de l'ennemi : par exemple, un abri blindé, un poste de mitrailleuses, un dépôt de munitions. L'ennemi, comme il faut s'y attendre, ne demeure pas inactif et opère sa défense par l'établissement de contre-mines. La lutte des deux partis se poursuit

donc sous terre, chacun des deux adversaires cherchant à paralyser l'avance de l'autre en détruisant ses travaux.

D'autre part, l'expérience a montré que les effets explosifs des fourneaux de mines sont plus redoutables dans le sens de la hauteur que dans celui de la profondeur. Chacun des deux partis s'efforcera donc de « prendre le dessous », afin de faire sauter, par l'explosion d'un camouflet, les travaux du parti adverse.

C'est en se basant sur les renseignements qui lui sont fournis par ses postes d'écouteurs que l'ingénieur-officier peut diriger efficacement ses travaux. C'est ainsi qu'il peut voir et décider ce qu'il est possible de faire dans une circonstance déterminée, sur un terrain et dans un temps donnés, pour tâcher de surprendre l'adversaire tout en évitant de se laisser surprendre soi-même.

Souvent, des boyaux du système de contre-mines viennent s'infiltrer à travers les galeries creusées par l'assaillant; souvent, au cours de la guerre actuelle, on a vu nos sapeurs rencontrer ainsi des galeries creusées par les Allemands. Alors ils se sont emparés des poudres de l'ennemi, pour en faire plus tard, contre lui, le meilleur usage possible.

Il est à peine besoin d'insister sur le courage, l'abnégation de soi-même, le sang-froid à toute épreuve qui sont nécessaires à nos héroïques sapeurs pour conduire à bien leurs périlleuses opérations. Il faut un moral solidement trempé à ces hommes, qui, méprisant le danger, sans souci de la mort qui peut les guetter à chaque instant, et quelle mort! la mort

par ensevelissement vivant, sous la terre éboulée! travaillent dans un air vicié, accroupis ou courbés, à plusieurs dizaines de mètres de l'entrée de leurs galeries, à quinze ou vingt mètres de profondeur, et parfois à quelques pieds de distance du mineur ennemi qui guette leur approche pour les faire sauter et les étouffer sous les éboulements du terrain miné.

Ces qualités, nos sapeurs du génie les possèdent à un degré exceptionnel. Nous admirons, et c'est justice, l'audace de nos aviateurs qui s'en vont, en plein ciel, livrer aux avions boches des combats dont l'issue est toujours mortelle pour l'un des combattants. Mais gardons une admiration égale pour ces courageux pionniers qui font la guerre dans les entrailles de la terre, comme il nous en faut garder pour les marins au cœur d'acier qui composent les équipages de nos sous-marins. Nos sapeurs, devant Verdun en particulier, se sont montrés les dignes successeurs de leurs ancêtres de Sébastopol; ils les ont même dépassés par la grandeur et la durée de leurs généreux efforts.

La Patrie leur en est reconnaissante : ils ont bien mérité de la France.

*
* *

Ces quelques lignes nous ont paru nécessaires pour préciser les caractères essentiels de la guerre de positions actuelle.

Elles expliquent, en particulier, la lenteur des opérations sur nos fronts de bataille. On peut s'irri-

ter de cette lenteur quand on en ignore les motifs; mais on la comprend aussitôt qu'on descend un peu au fond des choses.

Cette lenteur fait partie du plan de notre commandement. Elle laisse l'ennemi s'user en attaques qui lui coûtent des pertes énormes. Les statistiques des dix-huit premiers mois de la guerre ont établi que, pour un allié mort sur le front occidental, de la mer du Nord aux Vosges, il y avait à peu près trois Allemands tués.

On voit donc que cette guerre d'usure nous est favorable : nos forces augmentent sans cesse, tandis que celles de l'ennemi diminuent, et en même temps nos moyens matériels de combat, constamment améliorés, deviennent égaux à ceux des Allemands.

Bientôt ils leur seront supérieurs.

Et alors ce sera la victoire définitive.

Avant de terminer cet aperçu général sur les nouvelles conditions de la guerre moderne, il est un dernier point sur lequel il n'est peut-être pas inutile d'insister.

Ce point, c'est la valeur militaire des villes fortifiées et des forts.

La courte résistance qu'ont offerte aux assiégeants des places très défendues, comme Liége, Namur, Maubeuge, surtout comme Anvers, réputée inexpugnable, a provoqué à l'adresse des fortifications permanentes de nombreuses critiques, et l'on a été jusqu'à parler de la « faillite des forteresses ».

Il est certain que sous la pluie de projectiles énormes et d'une puissance exceptionnelle, comme

ceux que les canons de 305 et les mortiers de 420 ont fait pleuvoir sur leurs forteresses, ces villes ne pouvaient résister. Aucun bétonnage, aucune coupole cuirassée ne peut survivre à l'effet brisant de pareils obus, surtout tirés avec une précision extraordinaire, réglée par les observations des aviateurs.

Aussi semble-t-il bien que la guerre actuelle ait donné une leçon pratique à la fortification : la seule manière possible de tirer parti des forteresses est d'adopter pour celles-ci, comme on le fait aujourd'hui pour les troupes en campagne, l'ordre dispersé.

L'effort de la défense d'une place de guerre doit consister à empêcher à tout prix l'artillerie ennemie de mettre en batterie ses gros canons : on peut arriver à cela par l'organisation d'une ou plusieurs lignes de défense avancées. Il faut disposer, à cet effet, non plus d'une simple « garnison », mais bien d'une véritable « armée ».

Il faut que cette armée possède à son tour des points d'appui pour les différentes armes qu'elle comprend, en particulier pour l'artillerie mobile, dont elle doit user abondamment. Et ainsi, la seule différence qu'il y aura entre un *siège* et une *bataille,* c'est que, dans le cas du siège, le lieu de la lutte est imposé par la situation même de la place assiégée, centre forcé de lignes de chemin de fer et de routes de toutes sortes.

Il sera donc nécessaire, si l'on veut soustraire le centre fortifié proprement dit à l'action du bombardement, de reporter au moins à vingt-cinq ou trente kilomètres en avant toutes les défenses mobiles qui doivent l'abriter. Et dès lors c'est, comme nous le

disions plus haut, une véritable armée qui est nécessaire pour la défense de la forteresse, et non plus, comme dans les sièges d'autrefois, une simple garnison.

Cela se vérifie d'une façon remarquable dans les opérations tentées par les Allemands pour emporter la place de Verdun, défendue par une armée constituant une merveilleuse défense mobile sous la direction d'un chef remarquable : la place a résisté victorieusement pendant plus de dix mois à des assauts qui, dans l'idée de l'ennemi, devaient l'emporter en quatre jours.

CHAPITRE II

DANS LES FLANDRES ET EN ARTOIS

La ligne de front. — Les forces allemandes opposées à nos armées. — Les succès des Anglais : la bataille de Neuve-Chapelle. — L'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. — Les exploits du 158e. — La prise de Carency. — Les succès de Neuville-Saint-Waast et d'Ablain-Saint-Nazaire.

Au début de février 1915, les forces allemandes qui attaquaient le front des troupes franco-britanniques, comprenaient le chiffre énorme de *quarante-sept corps d'armée !* Nos ennemis avaient donc encore augmenté de quelques régiments les effectifs qu'ils avaient en janvier.

C'est cette formidable armée contre laquelle nous avons à lutter. Elle représente, en chiffres ronds, 2400000 hommes pour un front de 800 kilomètres au maximum, ce qui fait une moyenne de *trois hommes par mètre de terrain !*

L'armée anglaise, avec l'armée belge, occupe toute la gauche du front, dans les Flandres et en Artois ; puis notre armée se raccorde avec elle pour former une ligne ininterrompue jusqu'aux Vosges.

C'est sur la partie gauche du front, comprise entre

la mer du Nord et Reims, que se déroulèrent les événements que nous allons retracer en premier lieu.

Après de nombreuses escarmouches qui avaient marqué la fin du mois de janvier et le début de février 1915, les Allemands manifestèrent tout à coup une certaine activité dans le secteur d'Arras. L'ennemi pensait trouver un point faible à l'endroit où nos troupes se soudaient aux troupes britanniques.

L'effort de l'artillerie se montra principalement énergique entre la Bassée et Arras. Les canons allemands s'acharnèrent sur nos tranchées. Mais notre artillerie lourde, déjà bien accrue, puissamment secondée par celle des Anglais, répondit à ces tirs et réussit à empêcher les travailleurs ennemis de réparer leurs tranchées, qu'avaient démolies nos projectiles, très bien dirigés.

Le 1er février, à 5 heures et demie du matin, les Allemands lancèrent trois attaques sur le point de jonction des lignes anglaises et françaises : à un quart d'heure d'intervalle, trois vagues d'infanterie furent jetées contre nos tranchées. Grâce au croisement de nos feux, tant de mousqueterie que de mitrailleuses, nous pûmes arrêter net les deux premières. Mais notre réseau protecteur de fils de fer barbelés avait été littéralement déchiqueté par le tir des canons allemands, de sorte que la troisième vague d'attaque, ne trouvant plus devant elle ce redoutable obstacle, put pénétrer dans notre tranchée avancée.

Alors nos officiers, voyant cela, donnèrent immédiatement l'ordre de contre-attaquer, ce qui fut fait aussitôt. Nos soldats se précipitèrent sur les deux

ailes de la force allemande et, à la baïonnette, où ils sont irrésistibles, nettoyèrent en quelques minutes la tranchée de ses intrus.

Cette contre-attaque brillante fut exécutée si rapidement, que les Boches en furent ahuris : très peu d'entre eux réussirent à rejoindre leur point de départ, malgré l'empressement qu'ils avaient mis à s'enfuir à l'arrivée des nôtres. Plus de deux cents cadavres restèrent sur le terrain, et l'on peut estimer, d'après cela, que, tant en tués que blessés, l'ennemi a perdu au moins trois compagnies dans cette affaire. Nos pertes, au contraire, se réduisirent au minimum : sept morts et six blessés.

Le 4 février, nous pûmes réussir encore un coup heureux.

Grâce au travail acharné de nos héroïques sapeurs, nous avions poussé cinq galeries de mines jusque sous les tranchées allemandes; les sapeurs y creusèrent cinq fourneaux surchargés et préparèrent l'explosion, qui fut lancée à 3 heures du matin, bouleversant ainsi tous les ouvrages de l'ennemi à l'ouest de la route qui va de Lille à Arras.

Ces cinq explosions déterminèrent cinq vastes entonnoirs; il fallait les occuper au plus vite.

Alors deux colonnes de zouaves, une colonne d'infanterie légère d'Afrique, se portent en avant avec un élan merveilleux, et réussissent à occuper entièrement les cinq cavités avant que les Boches eussent pu faire la moindre tentative pour s'y réinstaller.

Leurs tranchées, démolies de la sorte, ont été aussitôt réparées par nos hommes; la position nouvelle, ainsi conquise, a été reliée à celle de l'arrière par un

boyau rapidement établi. Nous l'avons alors solidement occupée, sans y subir de nouvelles attaques.

Cette opération, toute locale d'ailleurs, avait l'avantage de détruire une tranchée adverse et des abris de mitrailleuses qui prenaient de flanc nos ouvrages avancés. C'était donc un moyen d'assurer la sécurité de nos tranchées de première ligne, et nous y avons pleinement réussi.

Pendant le reste du mois de février, la lutte se borna à un duel d'artillerie. Le 18, nos troupes enlevèrent, au nord d'Arras, deux lignes de tranchéees aux Allemands en leur infligeant de très graves pertes; en particulier, de nombreux officiers y furent tués.

Au début du mois de mars, se produisit un douloureux événement.

Le général Maunoury, commandant d'armée, accompagné du général de Villaret, commandant d'un des corps d'armée du front, inspectait une tranchée de première ligne.

Pour mieux apercevoir les travaux de l'ennemi, ils élevèrent la tête au-dessus du retranchement qui les protégeait. Aussitôt deux coups de feu partirent de la tranchée allemande en face et blessèrent grièvement les deux officiers généraux. Le général Maunoury, en particulier, y perdit complètement un œil.

*
* *

C'est pendant le mois de mars que les Anglais firent preuve d'une activité considérable.

Déjà, dans les premiers jours de ce mois, nos alliés

avaient remporté une importante série de petits succès locaux, supprimant les francs-tireurs ennemis, notamment, et réduisant ainsi leurs propres pertes dans une proportion considérable. Le 5, ils avaient enlevé une tranchée avancée à Notre-Dame-de-Lorette et fait de nombreux prisonniers.

A partir du 10 mars, l'armée du maréchal French remporta une véritable victoire sur les Allemands, à l'attaque de Neuve-Chapelle, où, en s'emparant de cette localité, elle mit les Allemands en pleine déroute en leur faisant mille prisonniers.

Le 11, ils progressent encore, pendant qu'à côté d'eux, les Belges font, sur le front de l'Yser, un bond en avant de cinq cents mètres. Le 12, les Anglais occupent l'Épinette. Le 15, Saint-Éloi, un instant occupé par les Allemands, est repris par nos alliés.

La bataille de Neuve-Chapelle mérite qu'on en fasse une relation détaillée.

La possession de l'Épinette avait porté la ligne anglaise de deux cents à trois cents mètres en avant, sur une étendue de front longue de huit cents mètres. Les Allemands avaient défendu le village avec un grand acharnement; ils y amenèrent des troupes de réserves nombreuses, mais celles-ci furent décimées par le feu très précis des soldats anglais. Une forte contre-attaque allemande, ainsi conduite, fut brisée avec des pertes énormes, et les troupes britanniques firent six cent douze prisonniers.

Les Allemands ne se tinrent pas pour battus.

Avec l'entêtement qui les caractérise, ils revinrent trois fois à la charge; ils ne réussirent qu'à augmenter le chiffre de leurs pertes, qui, tant en tués qu'en

blessés, atteignirent mille huit cents hommes. Le nombre des prisonniers que leur firent les Anglais fut de mille sept cents, parmi lesquels trente officiers.

Dans la nuit du 14 mars, l'ennemi, après un bombardement d'une extrême violence, avait réussi à enlever d'assaut plusieurs tranchées anglaises au sud de Saint-Éloi; mais, le lendemain matin, nos valeureux alliés reprenaient aux Boches leur conquête éphémère et se réinstallaient dans leurs tranchées reconquises.

*
**

Le 15 mars et les jours suivants, nous avons remporté un très grand succès militaire dans la région de Notre-Dame-de-Lorette. La plus grande part du mérite de ce succès revient au 158e régiment d'infanterie.

Voici le récit de ce combat glorieux.

Le 15 mars, dans l'après-midi, notre artillerie ouvrit sur les positions allemandes un feu à la fois très violent et très précis. Quand il jugea les effets de ce tir suffisants, le commandant Dupont fit sortir ses hommes des tranchées.

La compagnie du capitaine Maire avait été chargée de l'attaque de front. Deux pelotons gravirent successivement, par des échelles, le parapet de la tranchée et vinrent s'aligner, dans un ordre parfait, sur les glacis. La ligne s'avança alors de soixante mètres, puis, sur le signal du commandant, qui

accompagnait l'attaque, se coucha devant le rideau de feu et de fumée créé par nos obus, qui éclataient sur les ouvrages allemands en face de nous.

Ce tir d'artillerie bouleversa complètement les tranchées ennemies; les hommes qui les défendaient, épouvantés par ce déluge de fer, se retirent en désordre; il ne reste plus que quelques défenseurs.

Alors la compagnie se rue sur la tranchée boche; elle s'élance impétueusement au milieu des entonnoirs creusés par nos obus; elle dépasse la deuxième tranchée et parvient jusqu'à la troisième et la quatrième ligne, à travers un terrain ravagé par l'explosion des obus.

Quand la fumée de la canonnade fut une fois dissipée, un détachement du 158e explora, avec la plus grande méthode et dans un calme parfait, les abords de la position et l'organisa défensivement, malgré la fusillade nourrie dont l'arrosaient les Allemands.

Debout, hors des tranchées, impassible sous les balles qui sifflaient autour de lui, le capitaine Maire encourageait ses hommes, surveillant lui-même leur travail. A ce moment il tomba, mortellement atteint. Cet héroïque officier avait fait toute la campagne sans avoir reçu la moindre blessure; il avait été cité à l'ordre de l'armée, à la Bassée, « pour avoir contenu, avec deux compagnies, des forces de cavalerie nettement supérieures en nombre. »

Pendant que la compagnie du capitaine Maire attaquait ainsi de front, deux autres débordaient par la droite et par la gauche; cette dernière poussait les Allemands, la baïonnette dans les reins, vers la direction d'Ablain-Saint-Nazaire. Dans leur ardeur à les

poursuivre, nos braves poilus, emportés par leur irrésistible élan, avaient même dépassé le but.

C'est ainsi que le sous-lieutenant Deroqueville, commandant une section de gauche, s'étant élancé derrière les ennemis qui fuyaient en déroute, arriva jusqu'aux premières maisons du village. Mais, là, l'un des fuyards se retourna, fit feu sur lui, et l'héroïque officier tomba, frappé d'une balle.

Le soldat Rousseau fut plus heureux. Parvenu seul devant les maisons d'Ablain-Saint-Nazaire, ce courageux troupier a désarmé et capturé quatre Allemands.

Un groupe de soldats, conduit par le sergent Claude Morel, bien que rappelé par son lieutenant, demeura sur le rebord de la crête, parce que, affirmait le sous-officier, « comme ça, on pouvait mieux tirer sur les Boches qui f...ichaient le camp ! » Cette poignée de soldats fut surprise par la fusillade de l'ennemi, qui s'était ressaisi ; mais ces braves se terrèrent alors en avant des lignes que nous avions conquises, et, malgré les projectiles dont ils furent couverts, y demeurèrent vingt-six heures sous le feu de l'adversaire.

Le résultat de cette attaque fut la prise de tout l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette, avec deux mitrailleuses, un poste téléphonique, des armes, des projectiles, cent dix prisonniers, dont trois officiers. Plus de cent cadavres de Boches, qui n'avaient pu se sauver à temps, restaient sur le terrain.

L'importance de la position que nous venions d'enlever interdisait à l'ennemi de rester sous cet échec : il lui fallait la reprendre coûte que coûte, aussi revint-il à la charge.

Dans la nuit du 15 au 16, un bataillon du 110e badois et une compagnie de la garde badoise contre-attaquèrent en colonnes par quatre. Une de ces colonnes, reçue à courte distance par le feu de nos mitrailleuses, fut littéralement fauchée. Les autres parvinrent jusqu'aux boyaux que nous occupions sur la pente.

Alors le sergent Blond, enveloppé avec sa section à l'extrémité d'un boyau, engagea un corps à corps et réussit à ramener une partie de ses hommes dans nos lignes en contournant l'éperon.

L'ennemi remontait, par les boyaux, vers la crête. Le sous-lieutenant Bois, avec une section, lui opposa des barrages successifs. Après deux heures de lutte, ce courageux officier et la poignée d'hommes placée sous ses ordres se maintenaient encore sur le rebord du plateau. Ils étaient réduits à une douzaine et n'avaient plus de cartouches à tirer; l'ennemi lui criait de se rendre, tandis que l'héroïque lieutenant, déchargeant le dernier coup de son revolver, défendait la suprême barricade.

L'arrivée d'une section, sous les ordres du sergent Lyonnet, rétablit la situation en notre faveur. Lyonnet attaqua vigoureusement et obligea la tête de colonne allemande à reculer. Nous conservions toutes les tranchées conquises, et les Boches étaient refoulés dans les boyaux descendant vers le village.

Le 16 mars, l'ennemi bombarda une position perdue. Nos troupes, n'ayant pas eu le temps d'organiser les abris qu'avait bouleversés notre artillerie lors de l'attaque, furent, sous les obus allemands, aussi résolues et aussi calmes qu'elles avaient

été pendant l'assaut, pleines d'audace et d'intrépidité.

Les projectiles ennemis ayant détruit la ligne téléphonique, le soldat Pichon assura toute la journée la transmission des ordres et des renseignements en passant à découvert sur l'éperon balayé par la canonnade et par le feu incessant des mitrailleuses, faisant ainsi preuve d'un courage admirable.

Nous eûmes, cet après-midi-là, des pertes sérieuses, dont le commandant Dupont, qui dirigeait les attaques. Depuis le début de la campagne, ce valeureux officier payait constamment de sa personne ; il était fier de son bataillon, lequel se montrait en toute circonstance digne d'un tel chef. Le bataillon fut relevé à la nuit ; l'ennemi n'avait pas pu attaquer, le tir de nos batteries lui interdisant de sortir de ses tranchées.

Le 18 mars, une compagnie du 158e achevait la conquête de l'éperon et rejetait les Allemands des boyaux de communication creusés entre la crête et Ablain-Saint-Nazaire. La lutte, très âpre, tourna souvent en corps à corps. Le lieutenant Bour reçut à bout portant une balle tirée par un *feldwebel*[1]. Le projectile toucha la cartouchière de l'officier, dont toutes les cartouches firent explosion. Le lieutenant, renversé par le choc, se redressa et tua le sous-officier. Les autres soldats allemands cherchèrent leur salut dans la fuite ; six d'entre eux furent rejoints et levèrent les bras en criant : « Kamerad ! » Le lieutenant délivra ensuite, dans les boyaux, les soldats

[1] Sergent de l'armée allemande

français blessés ou faits prisonniers l'avant-veille. Les ouvrages allemands furent détruits.

Tel fut le rôle du 158e dans la prise de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette.

Ce rôle valut au lieutenant-colonel Miguet les félicitations de ses chefs pour l'admirable esprit militaire que cet officier d'élite sut inspirer aux hommes placés sous ses ordres.

La conquête de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette fut complétée, le 15 avril, par nos troupes, qui enlevèrent à la baïonnette la partie sud-est, ainsi que la totalité des pentes jusqu'à Ablain.

Le 29 avril, la ville de Dunkerque subit un bombardement : vingt personnes furent tuées et quarante-cinq blessées par la chute de dix-neuf obus de gros calibre, tirés de très loin par des pièces de siège allemandes à très longue portée. Ces pièces, rapidement repérées, furent contre-battues. Cependant, le 7 mai et le 8 mai, la ville fut de nouveau bombardée avec une pièce de 380.

Les 9, 10, 11 et 12 mai, nos troupes accomplirent un magnifique exploit en enlevant de haute lutte les positions de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire.

*
* *

La prise de Carency, la capture de près de deux mille prisonniers et d'un nombreux matériel, le progrès de nos troupes vers le Nord et leur installation dans le village d'Ablain-Saint-Nazaire comptent parmi

les plus beaux succès remportés par nos troupes en Artois.

Le nom de Carency était devenu aussi familier au public qui, à l'arrière, lisait les communiqués, qu'il était devenu monotone pour les unités qui, depuis des mois, faisaient face à cette position fortifiée.

Le village de Carency est situé dans une cuvette sur la pente de laquelle il étend en pointe la suite de ses maisons. La commune comprend cinq gros îlots d'habitations, un au centre, les quatre autres orientés respectivement dans la direction des quatre points cardinaux.

Le ruisseau de Carency coule au fond de la vallée, que dessert un chemin de fer à voie unique. Au nord, les pentes, assez abruptes, sont couronnées de bois. Vers l'est, se dirige la route de Souchez, bordée au nord par une colline boisée, au sud par des ravins qui la séparent du plateau.

Les maisons sont entourées de vergers qui offrent à l'artillerie de campagne des positions excellentes pour se « défiler » aisément. La forme même du village, comme la nature du terrain ondulé et boisé, permettent d'excellents flanquements. Aussi les Allemands, qui excellent dans l'art d'utiliser au mieux le terrain au point de vue militaire, avaient-ils admirablement tiré parti des ressources de celui-ci.

Une quadruple ligne de tranchées défendait les abords du village, dont chaque rue, chaque maison était fortifiée, avec des passages souterrains de cave en cave. Dans les jardins, toute une variété de canons, depuis le 105 jusqu'au modeste « crapouillot », en passant par le 77, ainsi que des mitrailleuses en

grand nombre, assuraient la sécurité du corps de défense, qui comprenait quatre bataillons d'infanterie à gros effectif, renforcés par les hommes de six compagnies du génie.

Toute cette garnison, composée de Saxons, de Badois, de Bavarois, était sous les ordres d'un général de brigade qui commandait ce point d'appui, ainsi que le secteur voisin.

A diverses reprises, depuis l'automne, nous avions tenté d'enlever Carency.

Une première attaque avait eu lieu le 18 décembre, elle fut arrêtée par les mitrailleuses des Boches. Le 27, nouvel assaut, encore une fois repoussé par le tir de l'ennemi.

Il fallait cependant emporter cette position, qui formait dans nos lignes un saillant menaçant, et toute offensive en Artois devait comporter d'abord la rectification du front.

Par contre, les difficultés de l'attaque, constatées dès le mois de décembre, n'avaient fait que s'accroître avec le temps : nous avions devant nous, non plus seulement un village défendu, mais bien une véritable citadelle, que l'ennemi, nous l'avons su depuis, tenait pour imprenable.

Et cependant, cette citadelle « imprenable », nos soldats l'ont prise!

L'opération s'est effectuée en quatre jours : les 9, 10, 11 et 12 mai. Elle a été conçue avec une méthode et exécutée avec un héroïsme qui en ont assuré le succès complet.

Notre front, face à l'ouest, entre Ablain et Carency, ne pouvait être que passif, en raison des flanque-

ments qui eussent fauché nos attaques. Restait, pour l'assaut, le front sud du village et le front est, mais à condition de s'emparer d'abord du terrain raviné qui séparait nos tranchées, courant vers le sud-est, de la route de Carency-Souchez et des bois qui la bordent au nord.

La première attaque, celle du 9, fut pour nos soldats une véritable fête.

Sortir enfin de leurs trous et de leurs tranchées, « en découdre » à l'arme blanche, charger à la baïonnette, faire « travailler Rosalie », comme le dit le langage familier des poilus pour désigner l'arme française par excellence ; ne plus guetter, l'oreille au sol, le sourd cheminement des sapes ennemies, tous ne demandaient que cela !

Mais, une fois hors des abris, une fois à découvert, quel allait être le sort de l'attaque aux lisières de ce village, avec ses maisons crénelées qui étaient autant de bastions dont les feux se croiseraient sur elle ?

Sans doute, l'artillerie, par des tirs précis et prolongés, avait puissamment préparé l'assaut. Plus de vingt mille projectiles de tous calibres avaient, pendant trois heures, fait tomber une pluie de fer sur Carency et ses défenses, qu'ils avaient écrasés. Nos nouveaux canons de tranchées avaient démoli les réseaux de fil de fer et les parapets en y faisant éclater des tonnes de mélinite.

Tout cela constituait une préparation qui inspirait pleine confiance à nos fantassins.

Cependant, ce fut un rude espace à parcourir que celui qui les séparait des premières maisons, et qu'ils durent traverser d'un seul élan. On les vit courir sur



Église Saint-Éloi.

les pentes avec une ardeur furieuse, pousser de l'avant, malgré les vides que les balles ennemies faisaient parmi eux, franchir trois lignes successives de tranchées, atteindre le village et y pénétrer même sur certains points, en dépit des ordres donnés par le commandant, qui avait recommandé aux hommes de ne pas s'y engager.

Sur un seul point, vers la droite, les défenses allemandes, à couvert dans un pli du terrain, tenaient toujours. Entre nos lignes et la route de Carency-Souchez, il restait une sorte de poche qu'il fallait enlever à tout prix pour pouvoir, avec chance de succès, poursuivre l'encerclement du village.

Cette seconde attaque fut réalisée le lendemain lundi, 10 mai.

Elle permit de constater que, malgré leur séjour si prolongé dans les tranchées, nos chasseurs avaient gardé intacte leur haute valeur combattante. Dans ce ravin, encore hérissé de défenses accessoires, les compagnies, avec une souplesse admirable, avec une science complète du terrain, s'avancèrent par petits groupes vers les positions occupées par les troupes allemandes.

Comme la veille, nos poilus, emportés par leur élan offensif, allèrent plus loin que les ordres ne l'avaient prévu. Dépassant la route de Souchez, ils entrèrent dans l'îlot est du village, et là ils eurent à subir, du fait de leur excès d'ardeur, des pertes assez sérieuses

Ne pouvant s'y maintenir, nos troupes s'établirent en bordure de la route. La poche du sud était vidée d'ennemis ; Carency, cerné par l'ouest et le sud, commençait à l'être par l'est.

Cependant, l'ennemi avait conservé le libre usage des boyaux creusés par lui entre Souchez et Ablain. Il pouvait ainsi communiquer en sécurité complète avec ces deux localités.

C'est cette liberté de communication qu'il fallait supprimer. Cela fut fait le mardi 11.

Les ordres qui prévoyaient le resserrement de l'investissement pour ce jour-là furent exécutés à la lettre. Les unités établies en bordure de la route Carency-Souchez se portèrent droit au nord. Elles atteignirent en quelques heures le bois de Carency, à l'est du village, et, après un combat acharné, réussirent à s'y maintenir. Dès ce moment, l'ennemi perdait la liberté de ses communications avec Souchez.

La route d'Ablain-Saint-Nazaire, il est vrai, lui restait. Mais déjà il sentait se resserrer sur ses flancs les deux pinces qui, bientôt, allaient la couper entre leurs mâchoires.

Nous avions, toutefois, un gros effort à fournir pour fermer notre étreinte.

Notre but final était, par deux attaques convergentes, d'enfermer dans un cercle étroit les défenseurs de Carency. Mais, partant de l'est, nous rencontrions un mamelon boisé que les Allemands avaient fortifié de belle manière, et, partant de l'ouest, nous nous heurtions à une vaste carrière, profonde de quatre-vingts mètres, où les Boches avaient organisé un véritable fort, avec abris casematés.

L'affaire promettait donc d'être chaude, et les troupes se battaient depuis trois jours et trois nuits.

Aussi un régiment de renfort fut-il mis à leur disposition.

*
* *

Le mercredi dans l'après-midi, 12 mai, l'opération se déclencha.

L'attaque de droite, bien servie par l'artillerie, qui anéantit trois compagnies allemandes, put triompher assez rapidement de la résistance opposée par l'adversaire.

L'attaque de gauche, dirigée sur la carrière, rencontra plus de difficultés. Mais les hommes étaient au plus haut surexcités par la volonté de vaincre. Au prix de pertes sérieuses, mais faibles en comparaison de l'importance du résultat, ils escaladèrent les pentes et envahirent l'îlot ouest, tandis que, dans l'îlot à l'est, nos progrès s'accentuaient également d'une manière très nette.

L'ennemi résistait avec acharnement depuis deux heures. Tout à coup, à 17 heures 30, un cri sort de la tranchée :

« Mon capitaine, ils se rendent ! »

Et, en effet, à trente mètres de là, des mouchoirs s'agitent, et peu à peu, sur le parapet, apparaissent l'une après l'autre des silhouettes d'Allemands.

Peut-être les éléments qui tenaient le nord du village ont-ils pu battre en retraite et se replier sur Ablain ; mais ceux qui tenaient le sud et le centre n'ont pas osé risquer ce mouvement aventureux, et, dans la prairie, toute creusée de trous de « marmites », qui sépare les deux tranchées, les voilà qui descendent, les bras levés, le sourire aux lèvres, en criant : « Kamerad ! Kamerad ! »

Tout à coup, la file s'arrête en position de « fixe ». Ce sont les officiers allemands, qui, accompagnés de leurs ordonnances, débouchent à leur tour sous les regards narquois de nos poilus. Et alors le défilé commença. Il dura longtemps à travers les boyaux : plus de mille Allemands s'étaient rendus !

Ils sont introduits dans nos tranchées, qu'ils apprécient en connaisseurs.

Un grand diable de Boche, à tignasse rousse, s'arrête devant un appui de tir et ne résiste pas à la tentation d'esquisser le geste de mettre en joue ; il résuma son impression en disant ce seul mot :

« *Ausgezeichnet !* » (Très chic !)

Ce qu'un de nos chasseurs traduit aussitôt par cette réponse :

« Tu le trouves rien bath, hé ! mon colon ! »

La procession des prisonniers continue. Ces hommes sont fatigués, résignés, mais hostiles quand même ; on leur fait suivre la voie ferrée, et, une heure après, ils sont tous au poste de commandement.

Les officiers se détachent, raides et arrogants : ils passent devant le général.

« Qui est-ce qui vous commandait ? » demanda un officier français.

Légère hésitation chez les Boches. Finalement, un colonel s'avança. Ses explications sont assez confuses.

Il est arrivé le matin, mais il ne commandait pas. Sans doute, ne tient-il pas à attacher son nom à cette aventure fâcheuse pour eux. Il parle de son général d'un air navré.

Alors un autre officier questionna :

« L'a-t-on retrouvé ? »

Silence, personne ne peut ou ne veut répondre.

Quelques-uns donnent leur impression sur l'attaque; elle se résume en deux phrases : « Votre tir a été mathématique, » et : « Vos hommes sont arrivés si vite, qu'on ne pouvait résister! »

Cet hommage de l'adversaire consacre la gloire de nos poilus, qui ne se lassent pas de contempler le lourd troupeau des prisonniers, autour desquels ils font bonne garde.

*
* *

Cependant la nuit est venue. On pousse en avant, tout droit sur Ablain-Saint-Nazaire. Qu'allons-nous trouver là-bas? Si les Allemands ont un peu de « cran », ils peuvent y tenir encore.

A ce moment, un grand feu éclaire l'obscurité : c'est Ablain qui brûle.

Les Boches s'en vont!

Deux heures après, à la suite d'un dernier combat, nous installons tout un régiment dans le village. L'ennemi tient encore, il est vrai, quelques maisons de la lisière est; possession précaire, d'ailleurs, et qui nous vaudra la capture de nouveaux prisonniers à joindre au premier troupeau.

Au petit jour, l'affaire est terminée. Nous tenons tout Carency et tout Ablain, sauf cinq ou six maisons. Nous occupons le bois de Carency; le grand saillant allemand est à nous!

Dans cette seule région, en quatre jours, nous avons fait plus de deux mille prisonniers, avec

nombre de canons, de fusils, de mitrailleuses, de cartouches, d'obus, de matériel téléphonique. Et dans le gris du matin, malgré la pluie fine qui tombe d'un ciel couleur d'ardoise, la joie fait battre tous les cœurs.

Il faut maintenant visiter notre conquête et explorer Carency.

La veille au soir, nous l'avions traversé au pas de course, en poursuivant les Boches, la baïonnette dans le dos. Mais on pouvait maintenant se livrer à un examen plus tranquille.

Comme destruction, impossible de rêver plus complet. Pas une maison qui ne soit trouée par en haut et par en bas. Les murs sont crevés, les caves sont défoncées. Partout des lits brisés, des fourneaux tordus!

L'ennemi a démoli à la pioche les murs qui avaient survécu au bombardement. Il a ainsi établi à travers tout le village, sur le sol et au-dessous, des communications faciles à couper avec des sacs à terre.

Derrière l'église, nous avons trouvé plusieurs canons que nous emmenons.

Plus loin, c'est l'ambulance allemande. Comme les Allemands croient que nous y sommes installés, ils la bombardent de loin, et ils se trouvent ainsi tirer sur leurs blessés qui y sont restés.

Les tranchées boches étaient bien combinées : profondes, étroites, elles formaient des abris bien solides; mais les nôtres sont mieux. Cependant elles ne sont pas, comme celles-ci, envahies par l'eau, grâce au double fond dont elles sont pourvues; et surtout elles sont plus propres.

Pendant que nos hommes faisaient l'inventaire de leur butin, les Allemands faisaient pleuvoir sur Carency un déluge de marmites. Mais elles ne font qu'abîmer un peu plus les ruines, sans nous faire grand mal, car le système souterrain creusé par nos ennemis nous abritait à merveille.

Et là-bas, sur la route, défilant au pas de parade à la suite de leur colonel, les Badois, les Saxons et les pionniers passaient, de leur allure automatique, devant notre général.

*
* *

Pendant que nous remportions ainsi un brillant succès à Carency, nos troupes en remportaient un non moins éclatant, au nord d'Arras, dans le secteur Carency-Neuville.

Là, l'ensemble de nos attaques entre Loos et Neuville-Saint-Waast a fait tomber entre nos mains plus de trois mille cinq cents hommes, cinquante officiers dont un colonel, une douzaine de canons, plus de soixante mitrailleuses et du matériel en abondance.

Parmi ces attaques, celle qui a été menée du nord de Carency au nord de Neuville a été spécialement heureuse et a valu, au corps d'armée qui l'a effectuée, une citation à l'ordre de l'armée.

La lutte qui s'est développée du 9 au 15 mai autour de Neuville-Saint-Waast a eu un caractère particulier d'âpreté et de violence.

Nos troupes, qui ont attaqué avec une ardeur et

une ténacité magnifiques, ont trouvé en face d'elles un adversaire d'un farouche courage et une organisation défensive d'une grande puissance.

Elles ont triomphé avec le même succès de l'un et de l'autre.

Neuville est un important village disposé surtout en longueur, du sud au nord, sur une route allant des environs d'Arras vers Givenchy et Liévin : à l'ouest, par la grande route de Béthune à Arras, sur laquelle se trouve le village de la Targette; à l'est de Neuville, par la route d'Arras à Lille.

Dans sa plus grande largeur, à la hauteur de l'église, le village mesure environ sept cents mètres. C'est donc un groupement massif d'habitations, très facile à défendre.

Au moment de l'attaque, nos premières lignes étaient orientées vers le sud-est. Elles étaient séparées de la lisière ouest de Neuville par quatre rangs de tranchées et par le village de la Targette. Il fallait, par conséquent, pour atteindre Neuville, enlever cinq obstacles très forts, auxquels s'ajoutaient dans chaque maison isolée, dans chaque pli de terrain, des organisations accessoires.

C'était, au dire de nos hommes, « un rude morceau à avaler! »

Outre leurs tranchées ordinaires, les Allemands avaient organisé, au delà de la route de Béthune, un ouvrage de près de deux kilomètres de côté, que nous avons appelé le *Labyrinthe*.

Il y avait là, relié par un réseau de plusieurs kilomètres de boyaux, des ouvrages bétonnés, des canons sous coupoles, des mitrailleuses postées tous

les vingt-cinq mètres; en un mot, c'était pour l'ennemi un point d'appui formidable, dont nos avions nous avaient révélé l'importance.

Le 9 mai, de 6 heures à 10 heures du matin, l'artillerie prépara l'attaque en lançant sur les lignes allemandes des milliers de projectiles de tous calibres, qui tous allèrent au but.

Massée dans les boyaux, notre infanterie était à ce moment magnifique à observer. Elle écoutait la voix des canons, et de temps en temps un poilu murmurait :

« Qu'est-ce qu'ils prennent! »

Les heures passaient. Les commandants de compagnie regardaient leurs montres, réglées d'avance. Tout le monde savait qu'à 10 heures on sortirait.

A 10 heures précises, sur un geste, sans un mot, « tout le monde est sorti! »

L'attaque était conduite par des régiments appartenant à deux divisions de l'Est.

Pour des braves comme ceux-là, endurcis par dix mois de guerre, cette attaque, minutieusement préparée, était une joie à laquelle ils s'attendaient depuis longtemps.

Notre attaque de gauche, à travers une prairie, atteignit rapidement les premières lignes ennemies. On avait préparé des passerelles pour que nos hommes puissent franchir les tranchées allemandes : ils n'en usèrent pas, sautèrent d'un bond et continuèrent leur marche en avant.

En avant du village de la Targette étaient deux gros ouvrages avec de l'artillerie. Les Boches, effarés de la promptitude de notre assaut, sont médusés dans

leurs trous. Seules, mieux protégées, leurs mitrailleuses continuent à nous tuer du monde.

Nos troupes atteignent enfin le village même de la Targette. Comme il n'est pas grand, elles en débordent et, trois cents mètres plus loin, touchent aux premières maisons de Neuville-Saint-Waast.

Au centre, notre attaque, menée avec un élan magnifique, a dépassé la route de Béthune. Elle atteint bientôt les ouvrages ennemis au sud de Neuville et se prolonge au nord, dans la direction du cimetière.

Là s'engage, sur les tombes même, une lutte formidable.

Deux fois dans la journée nous fûmes maîtres du cimetière : deux fois nous l'avons reperdu. Nous nous maintenons à proximité de ses murs, après avoir conquis et conservé cinq grosses tranchées.

Notre droite, elle, est arrêtée dans son essor : elle trouve en face d'elle le fameux *Labyrinthe*, dont nous avons parlé plus haut. Elle l'entame cependant dans sa partie sud, dont elle s'empare. Mais les tirs de flanquement de l'ouvrage nous occasionnent de lourdes pertes.

Nous gardons les positions que nous avons prises. Tout cela s'est passé en une heure et demie. Au milieu du fracas de l'artillerie, se sont déroulés quelques incidents caractéristiques.

Ainsi, tout à coup, on entend des cris : ce sont quelques poilus qui poussent devant eux des officiers de chevau-légers allemands pris, combattant à pied, dans les tranchées. Jamais expression de stupeur plus grande ne put être constatée que celle que reflétaient leurs visages hébétés.

Plus loin, ce sont d'autres fantassins qui font une trouvaille : sept pièces de 77, profondément enfoncées dans une casemate défoncée par notre tir. A côté, plus de cinq cents obus, un dépôt d'habillement très bien garni, deux vaches et une cabane à lapins remplie de ses hôtes.

Dans les chemins creux, dans les boyaux, dans les prairies, des centaines de cadavres allemands sont là pour témoigner de l'importance des pertes ennemies.

Sur certains points, c'est un effroyable amoncellement de corps que, dès le soir, avec un ordre parfait, nous réunissons pour les ensevelir. Notre infanterie avait bien complété l'œuvre admirablement commencée par le tir précis et puissant de notre artillerie.

* * *

Dans la nuit du 9 au 10 mai, nous organisons notre nouveau front.

Les tranchées allemandes de première ligne nous servent de boyaux, et nous retournons contre l'ennemi les tranchées de troisième ligne.

Dans Neuville même, nous avons pris pied dans l'îlot sud. A l'est, nous sommes tout près du cimetière, où nous n'avons pas pu rester ; de là notre ligne descend au sud, puis à l'est, en tournant le *Labyrinthe,* dont nous conservons un morceau, mais dont le reste est à enlever.

Les journées suivantes se passèrent à conquérir

complètement Neuville-Saint-Waast. Nous savions que la lutte de rues, de maison à maison, serait dure ; la réalité a été bien au delà de nos prévisions.

Pour concevoir à quel degré peut atteindre l'art des Allemands pour organiser des positions défensives, il faut avoir visité le sol et surtout le sous-sol de Neuville.

Les caves des maisons, pourtant vastes et profondes, ne leur ont pas suffi.

Ils ont commencé par en recouvrir les voûtes extérieures d'une couche de béton d'un mètre au moins. Puis, partant du fond des caves, ils ont creusé en dessous de nouveaux abris fortement protégés. C'est dans ces abris qu'ils se cachent en se terrant pendant les bombardements.

Entre ces diverses caves ainsi machinées, ils ont établi des communications souterraines qui leur permettaient de circuler d'un bout à l'autre du village, à la façon des taupes, et de surgir tout à coup là où on les attendait le moins. L'un d'eux, muni d'un périscope, a été vu en arrière de nos lignes, et, malgré cela, il a réussi à s'échapper sous terre quand on s'est mis à le poursuivre.

Chaque pâté de maisons est armé de mitrailleuses, placées dans des abris bétonnés. Chose bien caractéristique de l'état moral de leurs hommes : *plusieurs de ces abris étaient munis d'une grille, fermée à clef derrière le mitrailleur*, dont on assurait ainsi le courage par une contrainte matérielle ! Ce n'est pas là un procédé en usage chez nous. Nos hommes demeurent à leur poste jusqu'à la mort, non parce

qu'ils y sont enchaînés par un lien matériel, mais parce qu'ils y sont retenus par le sentiment du devoir à accomplir envers la Patrie.

C'est dans ces conditions que nos fantassins, du lundi 10 au mercredi 14 mai, ont continué, sans un instant d'arrêt, la conquête du village.

Chaque groupe de maisons a été assailli successivement par les caves en même temps que par les rues. Dans cette lutte ingrate, il s'est dépensé des trésors de courage, d'abnégation, de patience et d'ingéniosité. Chaque soir, nos poilus pouvaient enregistrer un progrès, jamais un recul.

Le 15 mai, nous tenions la plus grande partie du village, et notre progression à l'intérieur était accompagnée et consolidée encore par notre progression au dehors.

*
* *

Les régiments qui devaient s'avancer au sud et à l'est de Neuville-Saint-Waast avaient à remplir une mission très dure, une bien lourde tâche.

Leur attaque, en effet, devait se développer face aux lignes allemandes, dans une sorte de défilé de moins d'un kilomètre, défilé sur lequel le *Labyrinthe* d'une part, et de l'autre le cimetière de Neuville, encore occupé par les Boches, croisaient des feux convergents.

Le mardi 11 mai, dans une charge héroïque, un de nos régiments réussit à réduire au silence l'un de ces deux flanquements ; traversant, au prix de fortes pertes, la zone balayée par les mitrailleuses enne-

mies, il atteignit le cimetière, l'enleva et put s'y maintenir.

Dans la nuit du 11 au 12, les Allemands tentèrent de le reprendre en exécutant une contre-attaque violente; ils n'y ont pas réussi. Nos fantassins, avec un admirable sang-froid, ont laissé les Allemands s'avancer jusqu'à trente mètres de leur ligne, et alors ils les ont fauchés d'un tir rapide et sûr. Après quoi, bondissant comme des lions hors du cimetière, ils se sont jetés sur les Allemands survivants, en ont capturé une centaine, dont quatre officiers, et les ont ramenés prisonniers.

A droite et contre le *Labyrinthe*, nos progrès ont été moindres : l'essentiel était de nous installer solidement dans Neuville-Saint-Waast. Des deux attaques prononcées par notre droite, l'une a pu gagner du terrain, grâce à l'indomptable vaillance de nos soldats : armés de cisailles, ils ont rompu, sous le feu des mitrailleuses ennemies, le réseau de fils de fer barbelés. Les officiers marchaient en tête de leurs hommes et tombaient les premiers, comme ce petit lieutenant qui, le 11, à l'attaque du cimetière, criait, frappé à mort :

« Vive la France ! il nous faut le cimetière ! »

Au cours de ces six journées de combats continus et meurtriers, nos troupes, dans ce secteur, ont enlevé cinq lignes de tranchées, pris deux villages puissamment fortifiés, emporté une partie d'un ouvrage, le *Labyrinthe*, plus fort que le sont bien des forteresses fixes, et infligé à l'ennemi des pertes énormes. Elles ont pris, dans cette seule partie du front, plus de deux mille prisonniers, une qua-

rantaine d'officiers, sept canons, trente mitrailleuses, des obus, des cartouches et un abondant matériel.

L'ennemi, fortement retranché, qu'elles ont trouvé en face d'elles, s'est battu avec férocité. Mais elles lui ont imposé le sentiment désormais indiscutable de leur supériorité entière. Officiers et soldats ont rempli leur devoir dans un esprit de sacrifice absolu, en connaissant parfaitement les difficultés et les dangers au-devant desquels ils allaient.

Beaucoup, hélas! ont succombé. Ils reposent sur le flanc des collines qu'ils ont conquises au prix de leur sang, sous les petites croix blanches qui abritent, du signe divin de la Rédemption, leurs sépultures de martyrs! Honneur à leur mémoire! ils ont bien mérité de la Patrie.

* * *

La fin du mois de mai allait voir s'achever la conquête, par nos troupes, d'Ablain-Saint-Nazaire, dont, on se le rappelle, elles avaient, le 12 mai, occupé une grande partie.

Notre succès du 12 nous avait donné la partie allongée de ce gros bourg; mais la partie large entourant l'église était aux mains des Allemands, qui tenaient aussi le cimetière.

Le 28, dans l'après-midi, la valeureuse division qui avait mené à bien, le 12, l'investissement et la prise de Carency, jugeait que le moment d'en finir était venu.

Le général qui la commandait[1] n'estima pas que, pour cela, de gros effectifs fussent nécessaires. Il connaissait à fond la position de l'ennemi; il savait le nombre et l'emplacement des mitrailleuses : cinq dans le cimetière, quatre dans la maison du curé, etc. Après une préparation d'artillerie particulièrement bien faite, il lança ses effectifs à l'attaque d'Ablain-Saint-Nazaire.

Nous avons appris depuis, par les dires de prisonniers, que les trois compagnies allemandes qui tenaient le cimetière et les environs se jugeaient condamnées. Les officiers avaient signalé, paraît-il, l'épuisement de leurs hommes et les difficultés des communications avec l'arrière.

On leur avait prescrit de tenir tout de même. Le moral des défenseurs était donc ébranlé.

Notre infanterie, tout au contraire, enhardie par les succès des jours précédents, où cette division, à elle seule, avait fait deux mille sept cents prisonniers, était pleine d'une ardeur exceptionnelle.

A l'heure dite, tout le monde était couché en avant des tranchées de départ, prêt à sauter sur la première ligne allemande. Nos fantassins bondirent et prirent pied sur le parapet.

Par cette claire journée de printemps, les maisons

[1] On remarquera que nous n'indiquons pas les noms propres de nos héroïques officiers. Ces noms sont, en effet, soigneusement passés sous silence dans les communiqués « officiels » auxquels nous empruntons la plupart des renseignements relatés ici. Quant à ceux qui nous sont connus personnellement, la censure interdit de les faire connaître. Il faudra donc attendre la fin de la guerre pour que la bravoure de nos combattants reçoive la légitime consécration de la gloire.

d'Ablain se détachent, percées d'énormes ouvertures par où l'on aperçoit les terres blanches des éperons de Lorette ou des morceaux de ciel bleu. Le clocher de l'église, aux trois quarts démoli, domine encore les ruines des maisons voisines.

Nos soldats livrent l'assaut avec une véritable furie. Notre artillerie, par son infaillible tir, exécute au delà du cimetière des feux de barrage qui empêchent absolument l'arrivée de tout renfort destiné à venir au secours des défenseurs ; nos hommes étaient dans le cimetière.

Ici, une déception nous attendait : les cinq mitrailleuses boches étaient déménagées !

Alors l'attaque passe comme une trombe et atteint une pente gazonnée au bas de laquelle est un chemin de terre. Par ce chemin, nous remontons vers le nord, et ce mouvement brusque donne à l'ennemi le signal de la déroute.

L'infanterie française, qui suit le chemin en contrebas, ramasse alors les mitrailleuses et abat, à coups de fusil ou de baïonnette, une centaine d'Allemands.

Au même moment, notre deuxième ligne est fixée sur place par une étrange apparition :

Une colonne épaisse de gens qui courent débouche sur le talus. On se demande d'abord si ce n'est pas une contre-attaque. Mais non ! Ces coureurs affolés ont tous les mains levées, et, quelque gênante que soit cette attitude pour la course, ils font des sauts de chèvre en criant : « Kamerad ! »

Plus de doute : ce sont des Boches qui viennent pour se rendre.

Ils vont vite, d'ailleurs; car, s'ils ont peur de nos fusils, ils ont encore plus peur de leur artillerie, qui se montre toujours impitoyable aux fugitifs, qu'elle canonne de loin.

D'un seul élan, ces fuyards traversent le cimetière et arrivent, tout essoufflés, à notre tranchée de soutien. Ils sont près de quatre cents, dont sept officiers, qui déclarent que toute résistance était impossible.

Notre succès a été on ne peut plus rapide, vu que tout cela s'est passé en un quart d'heure. Nos compagnies continuent la conquête du village et prennent de nouvelles mitrailleuses. La nuit, qui est venue, ne les arrête pas; dans la matinée du 29, elles achevèrent d'enlever le village. Le presbytère, l'église fortement défendue, tombent entre nos mains. Les Allemands se sont bien défendus, mais l'attaque de nos poilus était irrésistible. Aussi emportent-ils l'église, dont les défenseurs, au nombre de plusieurs centaines, tombent sous leurs balles et leurs baïonnettes. A peine en reste-t-il une vingtaine vivants : ils sont entourés, désarmés et faits prisonniers.

Ce fait d'armes nous a coûté environ deux cents hommes tués ou blessés, la plupart par des « marmites »

Dans l'après-midi du 29, Ablain tout entier est en notre pouvoir.

Cinq cents cadavres allemands gisent dans les ruines du village. Plus de cinq cents prisonniers et quatorze mitrailleuses sont tombés entre nos mains.

Telle est la brillante action que le communiqué

allemand, mensonger comme de coutume, résume par ces mots :

« Sans que l'ennemi s'en aperçût, nous avons retiré de la partie est d'Ablain la petite garnison que nous y avions, et dont le maintien, sur cette position avancée, nous eût coûté des pertes inutiles. »

CHAPITRE III

SOUCHEZ ET LE LABYRINTHE

Les succès de Souchez. — L'attaque du Labyrinthe. — Les défenses de l'ouvrage. — L'importance de notre succès. — La prise du saillant de Quennevière. — Les tranchées de Touvent. — Loos et Souchez.

Nous avions, au cours des précédentes affaires, occupé une partie de cet ouvrage appelé le *Labyrinthe,* dont les Allemands avaient fait une véritable forteresse. Mais ils en tenaient encore la plus importante position, et cela constituait pour notre front une menace permanente.

D'autre part, ils avaient transformé en une organisation défensive puissante les ruines d'un très important bâtiment, de plus de deux cents mètres de long, « la sucrerie de Souchez. »

Cette sucrerie, vaste ensemble de constructions rangées en quadrilatère, se prêtait admirablement à la défense. A l'est de ces constructions, entre elles et la voie ferrée, s'étend un vaste terrain marécageux, tout à fait inabordable. Au-dessous de la sucrerie, dans une île au milieu d'une petite rivière, le Carency, sont trois maisons démolies, nommées le Moulin-Malon.

La puissance de la position de la sucrerie nous imposait de l'enlever aux Allemands.

Notre offensive pouvait partir de l'ouest, c'est-à-dire d'Ablain, ou du sud-ouest, de Carency. Par l'un ou l'autre côté, nous pouvions nous attendre à essuyer des feux redoutables. Enfin, les hauteurs du nord étaient tenues partiellement par les mitrailleuses allemandes.

La préparation fut méthodiquement conduite.

Nous avions pris, le 28, le cimetière d'Ablain-Saint-Nazaire. Notre premier soin fut de nous assurer des communications entre ce point important et le bois de Carency.

En face de notre front s'allongeait une tranchée allemande, organisée en hâte. Nous réussîmes assez facilement à l'emporter . cela fut fait le 31 mai.

Alors nous résolûmes d'attaquer des deux côtés à la fois les positions du Moulin-Malon et de la sucrerie. L'une des deux attaques devait partir de l'ouest, l'autre du sud. Elles furent précédées par une très intense préparation d'artillerie, qui couvrit ces ouvrages de projectiles.

Cependant cette préparation, quelque violente qu'elle fût, ne suffit pas. Les batteries allemandes de 77, placées sur les hauteurs de Souchez, exécutèrent des tirs de barrage, tandis que leurs mitrailleuses, postées sur les hauteurs au nord de la sucrerie, commençaient leur crépitement meurtrier. Il fallut s'arrêter.

Au sud, le succès fut rapide. D'un premier élan, au contraire, nos hommes sautèrent sur le Moulin-Malon, qui ne fit guère de résistance. Quand ils y péné-

trèrent, ils le trouvèrent rempli de cadavres boches, dont beaucoup attendaient, depuis plusieurs jours, une sépulture que la violence de notre tir avait empêché de leur donner. Il y en avait dans les cours et dans les caves.

*
* *

Du Moulin-Malon à la sucrerie, s'étendait un long boyau ennemi. Nos troupiers s'y engagèrent résolument, lançant à pleines mains des grenades sur les occupants. Ceux-ci, très démoralisés par notre tir et notre élan, résistèrent quelques instants, puis ils se replièrent.

Aussitôt nos poilus se lancèrent à leur poursuite, les chassant à coups de baïonnette. On atteignit ainsi la sucrerie. Beaucoup de ses défenseurs, avant même que nous y eussions pénétré, levaient déjà les bras en l'air pour se rendre, au cri classique de : *Kamerad !*

En peu de temps nous fîmes le tour du bâtiment, tuant tout ce qui résistait, capturant tout ce qui se rendait, tandis que le tir de barrage de nos 75 interdisait l'arrivée de tout renfort. A la nuit, nous étions maîtres du pâté de maisons. Il s'agissait de le garder en l'organisant. Une compagnie fut chargée de cette mission. Le travail était rude, car la nuit était claire, et, aux rayons de la lune qui brillait, nos travailleurs étaient entièrement exposés aux coups de l'ennemi.

Vers minuit, les Allemands, furieux d'avoir perdu une position qui devait être la base de leurs contre-

attaques sur Ablain, tentèrent, pour la reconquérir, un sérieux effort.

Au nombre de plus de trois cents, ils s'avancèrent à l'attaque de la sucrerie, défendue par des soldats bien inférieurs en nombre et fatigués par une journée de bataille.

Après un combat confus, en pleine nuit, nos hommes refluèrent peu à peu par le boyau au sud de la sucrerie, jusqu'à une courte distance du Moulin-Malon.

Si cette situation se maintenait, la sucrerie était perdue pour nous, et tout était à recommencer. Mais, heureusement, le commandement veillait : en quelques minutes, les ordres furent donnés.

A l'artillerie il était commandé de faire un tir de barrage sur l'est de l'ouvrage menacé. Aux troupes occupant les lisières d'Ablain était confiée la mission de se porter sans délai sur la sucrerie en suivant le lit du ruisseau, profond seulement de quatre-vingts centimètres.

En même temps, la compagnie qui avait un moment cédé à la brusquerie de l'attaque allemande se reformait et, appuyée par de nouveaux renforts, repartait en avant.

Ces dispositions furent prises avec une si merveilleuse rapidité, le tir de nos canons fut tellement intense et efficace, que les Boches, craignant d'avoir la retraite coupée, évacuèrent la sucrerie : ils en étaient déjà partis en grand nombre quand nos hommes y entrèrent.

En un instant, fusils, grenades et baïonnettes eurent parachevé le nettoyage Avant le jour, la

sucrerie était de nouveau à nous et, cette fois, définitivement.

Une organisation complète de la position conquise fut aussitôt commencée : elle était achevée le soir du 1er juin, et en même temps, en plein jour, des équipes de travailleurs aménageaient les boyaux nécessaires pour assurer la sécurité de nos communications.

Un des sous-officiers de cette équipe resta à son poste huit heures durant, continuant à diriger ses hommes malgré les souffrances que lui causait un éclat d'obus reçu dans la cuisse.

Les soldats qui ont mené à bien cette brillante opération sont les mêmes qui, depuis le 9 mai, avaient conquis Carency et Ablain-Saint-Nazaire. Ce sont des natifs de nos départements de l'Est. Mais leur amour passionné de la terre française leur rend ces campagnes d'Artois, qu'ils reprennent pied à pied à l'ennemi, aussi chères que les leurs propres.

Ils ont, en trois semaines, enterré plus de trois mille Allemands et fait plus de trois mille prisonniers. Quoique menant toujours l'attaque, ils ont perdu quatre fois moins de monde que l'ennemi.

« C'est, disent-ils, que notre général connaît son métier. »

Il est inutile d'ajouter que le chef retourne ce compliment à ses magnifiques troupiers.

*
* *

Cependant, la conquête de la sucrerie de Souchez n'était pas suffisante, tant que nous n'avions pas achevé celle de la forteresse allemande que nous avions baptisée le *Labyrinthe*.

Cet ensemble d'ouvrages et de tranchées formait entre Neuville Saint-Waast et Favie un saillant de la ligne ennemie, et sa position expliquait sa puissance.

Les Allemands l'avaient renforcé pendant des mois, parce qu'ils le sentaient exposé. Aussi y trouvait-on un dédale de blockhaus, d'abris, de tranchées et de boyaux, dont nos avions nous avaient rapporté des vues photographiques détaillées, prises au cours de leurs vols audacieux.

Orienté de l'ouest vers l'est, dans une sorte de cuvette, le Labyrinthe avait pour axes principaux deux chemins creux profonds, d'où rayonnaient, sur deux kilomètres, des ouvrages de toutes sortes, garnis de mitrailleuses, de lance-bombes et de canons légers.

Notre attaque du 9 mai avait à peine entamé l'extrémité sud.

Les journées suivantes n'avaient pas modifié la situation, et notre offensive, soit au nord, soit au sud, restait toujours exposée aux feux de ce redoutable flanquement.

Aussi, dès la fin de mai, le commandement français résolut-il d'en finir avec cette position. L'ordre fut

donc donné d'attaquer et d'enlever le Labyrinthe pied à pied.

L'opération comportait deux phases principales très différentes.

D'abord il fallait, par un assaut bien préparé et vivement enlevé, pénétrer dans l'organisation ennemie. Cela fait, il fallait ensuite progresser à l'intérieur et y refouler l'adversaire pas à pas.

Ces deux opérations ont duré plus de trois semaines et se sont terminées avec un plein succès.

Le débouché devait être dur, car l'artillerie allemande concentrait de tous côtés ses feux sur nous. Elle comprenait non seulement des pièces de 77, mais encore des canons de 150, de 210 et même de 280. Il y en avait à Givenchy, à la Folie, à Thélus, à Beaurains, au sud d'Arras.

Il est vrai que les trois régiments chargés de l'attaque disposaient d'une artillerie nombreuse. Mais si nos canons devaient infliger à l'infanterie ennemie plus de pertes encore que les canons allemands n'en infligeaient à la nôtre, les batteries opposées restaient insaisissables, tandis que, d'un côté comme de l'autre, c'est le fantassin qui recevait les coups, c'est l'infanterie qui « trinquait », pour employer le mot des poilus. Mais nos hommes le savaient : ils en avaient héroïquement pris leur parti.

C'est le 30 mai que l'assaut fut donné sur tous les points.

Un régiment marchait du sud au nord, un autre de l'ouest à l'est, un autre du nord au sud. L'élan fut admirable sur tout le front et partout, sauf à droite, on enleva la première ligne, que nos engins

de tranchées, crapouillots et lance-bombes, avaient écrasée complètement.

Derrière cette première ligne se trouvaient un grand nombre de barricades et de fortins. Nous en emportâmes quelques-uns, mais les autres nous arrêtèrent. Toutefois cent cinquante prisonniers, surpris dans leurs trous par nos attaques, tombèrent entre nos mains.

Dans la nuit du 30 au 31, une contre-attaque allemande nous fit perdre cinquante mètres de notre gain. Mais, à l'aube du lendemain, tout le terrain perdu était reconquis.

Dès ce moment commença une véritable « guerre de boyaux ».

Il y avait le « boyau Von Kluck », le « boyau Von Eulenburg », les « Buissons », la « salle des Fêtes », pour ne citer que les noms des principaux, sans compter d'innombrables ouvrages, simplement désignés par un numéro, dont l'énumération montre les difficultés que nous avions à vaincre.

Sans arrêt, du 30 mai au 17 juin, nos vaillantes troupes se sont battues dans ces terres, criblées de trous d'obus et semées de cadavres. Ni jour ni nuit le combat n'a cessé.

Les éléments d'attaque, constamment renouvelés, écrasaient les Boches à coups de grenades, démolissaient les barricades en sacs à terre ; pas un instant de répit.

Les hommes, sous le soleil, si chaud dans les boyaux, se battaient nu-tête et en bras de chemise. Pas un seul n'eût admis l'hypothèse de s'arrêter avant de tenir le Labyrinthe en entier.

On a tout dit de l'ardeur guerrière de notre infanterie. Mais on n'a pas dit assez que sa ténacité égale son élan, et que sa volonté est un des facteurs de ses victoires.

*
* *

Chacune de ces sanglantes journées a vu d'admirables actions d'héroïsme.

Le 1er juin, un lieutenant va, avec un homme, reconnaître, en rampant, la grosse barricade qui barre le chemin creux, centre de la résistance ennemie. L'ouvrage lui semble peu garni; il saute dedans, appelle la compagnie, et, dix minutes plus tard, deux cent cinquante prisonniers sont cueillis, au sortir de leur abri, par une troupe quatre fois moins nombreuse.

Le même jour, dans la partie sud, cent cinquante Allemands se font prendre et des mitrailleuses nous restent.

Par trois côtés à la fois nous atteignons le chemin creux, où, à dix mètres sous terre, les Boches avaient creusé de redoutables abris. L'artillerie ennemie, sans discontinuer, tire en arrière de notre première ligne, que son contact immédiat avec l'adversaire protège contre les obus.

Nos réserves subissent des pertes dans ce terrain bouleversé. Mais le moral ne fléchit pas. Les hommes ne demandent qu'une chose : aller de l'avant et se battre à la grenade au lieu d'attendre, l'arme au pied, la chute impitoyable des terribles « marmites ».

Ce sont de rudes journées à passer. Aux combat

tants il faut porter constamment des munitions, des vivres, de l'eau surtout, car ils s'altèrent à lancer sans arrêt leurs grenades, couverts de sueur, de poussière et parfois de sang! Mais chacun fait de son mieux.

Sous le feu, on pousse en avant les canons de tranchées, dont les énormes bombes, lancées à courte distance, vont jeter dans les rangs ennemis l'épouvante et la mort.

Les sapeurs creusent la terre, pour éventer les mines adverses. L'un d'eux, qui travaillait avec son caporal, est tué : le caporal continue seul, repousse l'ennemi, et s'en tire sain et sauf, avec la médaille militaire par surcroît, ce qui était justice.

Tout près de la ligne de combat, un bataillon territorial travaille la terre et fait les corvées. Chacun à sa place, de son mieux, collabore à l'effort commun.

La continuité du succès est, d'ailleurs, le plus puissant des réconforts. Après le chemin creux, on atteint la « salle des Fêtes ». Pourquoi les Boches avaient-ils donné ce nom à cet abri? On a supposé qu'il y avait là d'anciennes carrières susceptibles d'offrir une protection à toute épreuve. Nous les avons longuement cherchées, sans parvenir à les trouver.

Durant quarante-huit heures, nos hommes ont vécu dans l'attente d'une explosion de mines qui ne s'est pas produite. Nous avons alors enterré les cadavres dans la chaux et continué.

Peu à peu, notre progression nous a conduits à l'extrémité nord du Labyrinthe.

Nous étions alors face à face à un grand boyau, le boyau « Von Eulenburg ». Le 14 et le 15, nous avons creusé à cent mètres une parallèle de départ. Le 16, à midi, nos hommes en sont sortis. Ils se sont dressés sur le talus et ont couru, à travers un champ de coquelicots, jusqu'au boyau allemand, dans lequel ils se sont élancés : le tout a duré trois minutes.

Avec une belle précision, l'artillerie ennemie a aussitôt lâché ses obus. Mais le fantassin français garde ce qu'il tient. On s'est battu dans les tranchées de ce secteur du 16 au 19.

Finalement, tout cela est à nous, et le Labyrinthe nous appartient en entier.

Les Allemands y ont perdu tout un régiment, le 161e. Nous avons fait plus de mille prisonniers; le reste des défenseurs est mort.

Un régiment bavarois a également été décimé.

Nos pertes se montent à deux mille hommes, dont beaucoup blessés très légèrement.

La résistance a été furieuse, comme l'a été l'attaque. Malgré le terrain propice à la lutte, malgré l'organisation prodigieuse qu'en avaient faite les Boches, malgré leur puissante artillerie et leurs lance-bombes, malgré leurs mines et leurs mitrailleuses, nous sommes cependant restés vainqueurs.

Nos soldats ont gagné, parmi les dures souffrances du combat, la foi absolue dans leur supériorité, la conviction définitive que leur élan est irrésistible.

*
* *

Pendant que s'accomplissaient ces événements heureux, d'autres actions avaient lieu plus à l'est, entre l'Oise et l'Aisne, à droite de la région que recouvre la forêt de Laigue.

Ce pays est de grande culture, avec de vastes horizons. Quelques bouquets de bois marquent l'emplacement des fermes : Écafaut, Quennevière, Touvent, les Loges, grands bâtiments entourés de groupes de vieux arbres.

Les tranchées s'étendent sur tout le plateau, à travers les champs, où les céréales ont poussé au hasard depuis la récolte dernière. Le plateau est incliné en pente douce de l'ouest vers l'est. Écafaut et Quennevière sont dans nos lignes ; les Loges et Touvent sont à l'ennemi.

Devant la ferme de Quennevière, le front allemand formait un saillant à la pointe duquel était organisée une manière de fortin, tandis que des ouvrages de flanquement protégeaient les deux extrémités.

La première ligne était renforcée à courte distance par une seconde et, par endroits, par une troisième. A la corde de l'arc formé par le saillant, une tranchée à profil denté constituait le deuxième front de défense.

Toute cette puissante organisation a été prise d'assaut le 6 juin. C'est donc l'ensemble du système défensif ennemi, sur un front de douze cents mètres, qui est tombé entre nos mains.

Les premiers canons allemands étaient installés

immédiatement en arrière, à la hauteur d'un ravin qui descend vers la ferme de Touvent.

L'attaque fut précédée d'un bombardement soigné de la position. Nos tirs se poursuivirent pendant toute la journée du 5 juin, interrompus par de longs intervalles pour être repris par violentes rafales. A la fin de la journée, les défenses accessoires étaient bouleversées et brisées.

Le tir fut continué pendant la nuit de façon à interdire aux Boches tout travail ayant pour but de remettre en état les ouvrages démolis pendant le jour.

Le 6 juin, de 5 à 9 heures du matin, le bombardement reprit avec plus de violence encore. Puis il y eut une accalmie jusqu'à 9 heures 45, où un fourneau de mine fit explosion sous le fortin.

A 10 heures 15, l'infanterie sortit des tranchées, s'élançant sur les positions de l'ennemi, qui avait déjà éprouvé de grandes pertes.

Le front allemand de Quennevière était tenu par quatre compagnies du 86e régiment, formé de Hambourgeois et de Prussiens du Sleswig.

Dès le 5, en prévision de notre attaque, le commandement ennemi avait renforcé ces effectifs par des compagnies de soutien placées dans le ravin de Touvent.

Sous le feu de notre bombardement, les Allemands s'étaient terrés par groupes de huit ou dix dans leurs abris souterrains. Mais les obus de nos pièces lourdes avaient déformé les ouvertures de plusieurs de ces trous, tuant ou ensevelissant ceux qui s'y tenaient tapis.

A peine l'artillerie eut-elle allongé son tir, que nos troupes donnèrent l'assaut. Elles étaient composées de quatre bataillons : zouaves, tirailleurs et fantassins bretons.

Les hommes étaient sans havresac. Ils avaient chacun trois jours de vivres, deux cent cinquante cartouches, deux grenades à main et un sac à terre qui, promptement rempli, devait leur fournir un premier abri dans les tranchées prises et retournées contre l'adversaire.

Chaque bataillon avait deux compagnies de première ligne, ayant ordre de dépasser les premières tranchées. La seconde vague était chargée de nettoyer la ligne conquise.

A l'heure fixée, les premières compagnies s'élancèrent. On vit la ligne des baïonnettes s'avancer et franchir, en courant, les deux cents mètres qui nous séparaient des tranchées boches.

L'artillerie allemande se mit aussitôt à battre le terrain; mais l'infanterie ennemie fut surprise. Quelques coups de fusil furent tirés sur nos soldats au moment où ils abordaient la tranchée. Un officier de zouaves, frappé ainsi, tomba en criant : « Vive la France! »

L'attaque avait été lancée à 10 heures 15. A 10 heures 40, les premiers prisonniers arrivaient au poste de commandement du général de division. Comme on interrogeait un *feldwebel* sur les pertes de l'ennemi, il ne put que répéter, d'un air abruti : *Bayonett! Bayonett!*

Le nettoyage qu'avait à opérer la seconde vague fut rapide et complet : deux cent cinquante prison-

niers ramenés furent les seuls survivants des deux bataillons du 86e allemand.

Les compagnies de soutien du ravin s'étaient portées en avant au moment de notre attaque; mais elles tombèrent sous le feu de nos 75 et furent décimées en un rien de temps. Quelques hommes, cachés dans des trous, se rendirent dans la journée ou le soir.

Comme les compagnies allemandes avaient des effectifs de deux cent cinquante hommes, cela fait deux mille hommes qui ont été, en quelques instants, mis hors de combat.

*
* *

Mais nos zouaves, dépassant la seconde ligne, s'étaient élancés, précédés de patrouilles. vers le ravin de Touvent. Tout à coup, dans un champ de luzerne, on voit les patrouilleurs chanceler et tomber sans qu'on eût entendu un coup de fusil. Qu'y avait-il donc?

Le chef de bataillon courut en avant : c'était un réseau de fils de fer tendu très près du sol et qui protégeait, à quelques mètres plus loin, un ouvrage garni de trois canons. Tandis que les hommes tombés se relevaient, cet héroïque officier franchit les fils de fer, grimpa sur une pièce et appela ses zouaves, qui accoururent à son commandement.

Les servants des canons s'étaient logés dans leurs abris : c'est là qu'ils furent cueillis. On y trouva un

officier d'artillerie boche en chemise et en caleçon. On fut obligé de lui donner un pantalon de treillis et une veste; c'est dans ce costume que ce « héros allemand » fut amené à l'arrière.

La position conquise fut aussitôt organisée. La nouvelle ligne fut ainsi reliée par des boyaux à notre ancienne position.

Les canons de 77 furent mis hors d'usage, et notre nouveau front de défense fut immédiatement garni de mitrailleuses. Il était temps.

L'ennemi, en effet, vint bientôt nous contre-attaquer. Mais cette contre-attaque, trop hâtivement préparée, n'eut aucun succès.

Les troupes allemandes se déployèrent en terrain découvert : sous le feu de nos mitrailleuses et de nos 75, les lignes de tirailleurs boches furent anéanties en quelques minutes. Quelques-uns de leurs officiers poussèrent en avant : ils furent tués sans être suivis par leurs hommes.

Nos aviateurs nous avaient signalé l'arrivée de nouveaux renforts, amenés de Royen par des automobiles. Ces troupes, aussitôt arrivées, nous attaquèrent et furent arrêtées chaque fois.

Au matin, renonçant à l'attaque de front, les Allemands tentèrent de progresser par les boyaux aux deux extrémités du saillant. Mais ils furent arrosés d'une pluie de grenades qui arrêta leur tentative. Leur attaque mollit, et la fin de la journée du 7 fut calme.

Nous avons compté plus de deux mille cadavres ennemis sur le terrain des contre-attaques. Les pertes allemandes s'élèvent certainement à plus de trois

mille tués, sans compter les blessés et les prisonniers nombreux que nous avons pris.

De notre côté, nous avons eu deux cent cinquante tués et quinze cents blessés, ceux-ci presque tous par des éclats d'obus, très peu par des balles. Nous avons fait un butin important : vingt mitrailleuses, de nombreuses cartouches, des grenades, un abondant matériel de tranchées.

Le 9 juin, le général commandant l'armée a remis au commandant du bataillon d'assaut la croix de guerre décernée à ces unités, citées chacune à l'ordre de l'armée.

Dans une clairière, les compagnies formaient un grand carré, où les lignes bleues des fantassins alternaient avec les lignes kaki de nos soldats d'Afrique. Et, dans une vibrante allocution, dont chaque phrase était ponctuée par le bruit du canon, le général exprimait aux troupes son admiration et sa reconnaissance.

L'un des bataillons cités à l'ordre de l'armée est un des bataillons de ce régiment de zouaves qui s'illustra à Palestro, celui sur les contrôles duquel le roi d'Italie, Victor-Emmanuel III, figure aujourd'hui, comme jadis son illustre grand-père, avec le grade de caporal.

Quant au régiment allemand n° 85, auquel l'affaire de Quennevière a coûté deux bataillons entiers, il porte le nom de *Fusilier Regiment Königin*.

Son chef est l'impératrice d'Allemagne, reine de Prusse.

*
* *

La prise du saillant de Quennevière se compléta très heureusement par l'enlèvement, effectué du 7 au 10 juin, des tranchées de la ferme Touvent.

Ces tranchées s'étendaient en une double ligne sur un front de dix-huit cents mètres, et dont le contour total atteignait un développement de deux mille cinq cents mètres, entre Serre et Hébuterne.

Le gain en profondeur varie de deux cent cinquante mètres à un kilomètre, car la ligne allemande formait, entre les points extrêmes, un saillant d'une courbure très accentuée.

La partie du plateau d'Artois où s'est déroulée cette action présente un monotone paysage de champs de betteraves et de blé, que coupent, çà et là, des haies vives. Villages et fermes sont entièrement cachés dans la verdure. De larges ondulations de terrains restreignent l'horizon.

Nous occupons Hébuterne; les Allemands sont à Serre.

Ces deux villages se font vis-à-vis, à trois kilomètres l'un de l'autre, chacun au sommet d'une petite hauteur. Les tranchées allemandes se trouvaient à mi-distance en avant de la ferme Touvent, dont les champs sont encadrés d'une rangée de grands arbres.

Le système de défense des ennemis était, comme toujours, des plus perfectionnés : postes d'écoute, nombreux et sinueux boyaux, inextricable réseau de fils de fer. Certaines tranchées étaient minées.

Notre artillerie commença à opérer un bombardement de ces ouvrages à l'aide de ses pièces lourdes, en y projetant un nombre énorme d'obus. Les fils de fer furent coupés, les tranchées comblées, les entrées des abris souterrains bouchées. Et de ces magnifiques travaux de défense, résultat d'un effort de huit mois, nos troupes ne trouvèrent que des débris accumulés.

La garnison de ces ouvrages était constituée par le 170e régiment badois.

Cinq compagnies d'un effectir moyen de deux cents hommes, qui occupaient l'ouvrage, ont été entièrement mises hors de combat; tout ce qui n'a pas été tué a été fait prisonnier.

Deux compagnies qui se trouvaient en réserve ont été, elles aussi, presque complètement détruites aux premières contre-attaques. Deux bataillons du 99e régiment, ramenés d'Arras, ont beaucoup souffert également. Le nombre des prisonniers faits jusqu'au 11 juin fut de cinq cent quatre-vingt-dix, dont dix officiers.

Les combats ont suivi les phases suivantes :

Le 7 juin, assaut sur un front de douze cents mètres; le 8, élargissement du gain vers le nord et progression en profondeur; le 9, combats dans les boyaux; le 10, prise de vive force d'une nouvelle ligne de cinq cents mètres de développement, au sud des positions déjà conquises.

Les troupes qui ont mené ces attaques étaient composées de contingents bretons et vendéens, c'est-à-dire de soldats à toute épreuve, dignes compatriotes des fusiliers marins de Dixmude,

Appuyées par des unités appartenant au recrutement des Alpes, elles ont fait preuve d'un entrain et d'une résistance digne des plus belles traditions de l'infanterie française. Leur esprit de sacrifice s'est, une fois de plus, montré incomparable.

*
* *

Le moment de l'assaut avait été fixé à 5 heures. Dès 3 heures du matin, l'ennemi, alarmé par l'intensité de la préparation de l'artillerie et craignant d'être attaqué, avait ouvert un feu très violent sur nos tranchées. Des nuages de fumée couvraient toutes les positions.

Au milieu des détonations des pièces, du fracas de l'éclatement des obus, sous un véritable ouragan de fer, les troupes d'assaut demeuraient impassibles. Dans les tranchées, les commandants de compagnies avaient l'œil fixé sur leurs montres.

A 5 heures précises, sans une hésitation, d'un seul mouvement, toute la première ligne bondit hors des tranchées et s'élança dans la fournaise. En dix minutes, elle avait dépassé les deux tranchées allemandes et parvenait au point fixé par le commandement, et où les officiers donnèrent l'ordre de se retrancher. Les hommes étaient joyeux; ils criaient : « Vive la France! » ils s'embrassaient. Quelques-uns ne voulaient plus s'arrêter, et leurs chefs eurent quelque peine à leur faire prendre la pelle.

La deuxième vague avait pénétré dans les tranchées ou, plus exactement, dans ce qu'il en restait.

Depuis la veille, les communications de ces tranchées avec l'arrière avaient été coupées par le tir de nos canons. Les hommes n'avaient pu être ravitaillés, ni en vivres, ni en munitions; ils étaient blottis par petits groupes, et quelques-uns tirèrent un ou deux coups de fusil.

Les autres, le plus grand nombre, levèrent les mains et se précipitèrent à toutes jambes vers nos lignes, où les troupes de soutien eurent la surprise de voir arriver au pas gymnastique cette troupe de fuyards, les bras en l'air, et hurlant : *Kamerad! Kamerad !*

Ceux qui avaient esquissé une résistance quelconque furent vite mis hors de combat. Chacun de nos poilus s'attachait à « son Boche » et ne le lâchait pas.

Un troupier avait pu, à certains indices, repérer dans la tranchée allemande l'abri d'un officier. Il avait dit à ses camarades :

« Celui-là, le jour de l'attaque, je m'en charge! »

Et, en effet, au jour de l'assaut, on le vit foncer à toute vitesse vers l'*offizier understand* et en ramener le propriétaire, penaud et déconfit.

Dans les tranchées, on prit ou l'on déterra six mitrailleuses, plus ou moins détériorées par notre bombardement, ainsi qu'un matériel nombreux.

Nos soldats s'amusèrent à inventorier les sacs des Allemands. Ils y trouvèrent une littérature postale assez abondante, quelques conserves de choix et, chez les privilégiés, des saucisses!

La position une fois conquise, il fallait la mettre en état de résistance et de défense, rouvrir les boyaux

comblés et aménager les abris. Tout ce travail de terrassement se fit avec une remarquable célérité. Les hommes faisaient leur besogne sous le feu ennemi.

Malgré les obus, nos soldats ne bronchaient pas, et cette impassibilité sous le feu n'est pas moins digne d'admiration que leur audace dans l'assaut.

Un officier, retraçant avec émotion l'héroïque attitude de ses hommes, disait, après son récit :

« Les marmites tombaient, et ils plaisantaient ! »

Grâce à ce courage, fait de bonne humeur et de fidélité absolue au sentiment du devoir, nous avons non seulement maintenu tous nos gains en repoussant des contre-attaques, mais nous avons, par d'incessants combats, accru encore l'impression de la supériorité absolue de notre infanterie sur l'infanterie allemande.

*
* *

Pendant ce temps, les Anglais ont progressé vers l'est de Festubert, entre Armentières et la Bassée. Ils ont eu à repousser, dans la région d'Ypres, de formidables attaques allemandes. Ils y ont réussi et ont enlevé des tranchées à l'ennemi.

Ainsi notre front du Nord a été redressé grâce aux efforts combinés des soldats alliés. Le saillant allemand dans nos lignes a été supprimé; on s'est rapproché de Vimy.

L'été de 1915 a été un peu vide d'événements militaires importants sur le théâtre occidental; en revanche, il a vu s'accomplir une merveilleuse évolu-

tion dans le pays, par la fabrication intensive du matériel de guerre.

« Des canons ! des munitions ! » Ce désir aura été réalisé.

Pendant ce temps, le peuple anglais, indigné par les torpillages de navires portant des passagers inoffensifs, par les assassinats commis dans des villes ouvertes par les bombes des zeppelins, s'enrôlait en masse ; et déjà, dans toute l'Angleterre, se dessinait un mouvement populaire très net en faveur du service militaire obligatoire pour tous.

Ce perfectionnement de l'armement, cette augmentation considérable des effectifs combattants, constituent donc un facteur important de la victoire certaine des alliés.

Et, pendant le mois de mai 1915, un événement considérable s'est accompli : fidèle à ses vieilles amitiés latines, l'Italie, déclarant la guerre à l'Autriche, est entrée dans la lutte de la civilisation contre la barbarie.

*
* *

En septembre, la lutte reprit de plus belle sur le front de l'Artois.

L'armée britannique et la nôtre lancèrent des attaques convergentes dans la direction de Lens et de Souchez. Ces attaques furent récompensées par la prise de Loos et par celle de Souchez, le 25 septembre. Mais l'avance des Anglais fut enrayée par des contre-attaques allemandes, qui les empêchèrent de s'installer sur les crêtes de Vimy.

La petite ville de Loos, sur la rive gauche de la Deule, était défendue par une formidable série de tranchées et d'ouvrages fortifiés, parmi lesquels la grosse redoute Hohenzollern; à l'est de Loos était la puissante redoute de la cote 70.

Le général sir Douglas Haig lança le 5e corps, commandé par le général Gough, contre le sud de la Bassée; le 2e corps, commandé par le général Rawlinson, sur Loos. Les Allemands étaient commandés par le kronprinz de Bavière.

Surpris par les brillantes attaques des Anglais, ils perdirent la ville de Loos et leurs positions de Hulluch. Ils réussirent alors à arrêter les Anglais dans leurs mouvements de progression; mais nos alliés leur avaient fait plus de trois mille prisonniers.

L'armée française, commandée par le général d'Urbal, opérait parallèlement dans les secteurs sud-est et sud de Lens. Elle débuta par un beau succès, qui ne put se développer. Ce succès fut la prise de Souchez.

Souchez, dont nous avions déjà enlevé la sucrerie, était organisé d'une manière formidable au point de vue défensif. Sa prise était donc chose difficile.

La préparation d'artillerie dura cinq jours et fut tellement bien faite, que nos fantassins, de leur premier élan, bondirent jusqu'au cimetière de Souchez, tandis qu'une autre troupe débordait aisément le village.

Le combat se poursuivit pendant la nuit. Le matin, notre commandement décida de tourner la position. Les Allemands, craignant d'être coupés, abandon-

nèrent Souchez, en laissant entre nos mains treize cents prisonniers.

Ainsi nos succès dans le Nord s'accentuaient avec persistance.

L'hiver se passa sans grand changement; mais, au commencement de 1916, les Allemands firent un nouvel effort contre les lignes britanniques, qui résistèrent victorieusement. La crête de Vimy fut le principal terrain de cette lutte.

CHAPITRE IV

LES OPÉRATIONS EN CHAMPAGNE

L'affaire de Vailly. — Le but de notre offensive en Champagne. — Le fortin de Beauséjour. — Un échec allemand devant Reims. — La prise de Vauquois. — La prise du bois Sabot. — Les résultats.

Au début de janvier 1915, nous avions fait une tentative malheureuse aux environs de Soissons, à Vailly. Elle avait cependant bien débuté par la prise d'un mamelon. Tout faisait présager un succès.

Mais nous étions adossés à l'Aisne, dont une crue considérable se produisit subitement, emportant tous nos ponts à l'exception d'un seul. La prudence imposait la retraite sur Soissons : elle fut exécutée; mais nous éprouvâmes, dans cette affaire, des pertes sérieuses. Le kaiser y assistait de loin, aux côtés du général Von Kluck. Inutile de dire que la presse allemande enfla singulièrement ce succès, qu'elle présenta comme un « second Saint-Privat »! Son allégresse outrée n'allait pas tarder à être refroidie par le succès des opérations que l'armée française a effectuées en Champagne, c'est-à-dire entre Reims et Nancy, depuis le mois de février 1915.

Le but de ces opérations était de fixer sur ce point du front le plus grand nombre possible de forces allemandes, de leur imposer une grosse consommation de munitions, et, en un mot, d'interdire à l'ennemi tout transport de forces sur le front russe.

Les Allemands avaient en Champagne, le 16 février, cent dix-neuf bataillons, trente et un escadrons, soixante-quatre batteries de campagne, vingt batteries d'artillerie lourde.

Du 16 février au 10 mars, ils y ont amené en plus vingt bataillons d'infanterie, dont six de la garde, un régiment d'artillerie de campagne et deux batteries lourdes de la garde.

L'ensemble de ces renforts atteignait l'effectif d'un corps d'armée.

Dans les premiers jours de février, nous avions fait de légers progrès à Perthes-les-Hurlus, au Mesnil, à Massiges. Dans les jours suivants, il y eut duel d'artillerie, petites escarmouches sur place, sans grandes modifications du front. Ce ne fut qu'à partir du 23 que les opérations furent plus nettement offensives de notre côté, et elles commencèrent par la prise du fortin de Beauséjour.

Ce fortin est situé entre Massiges et Mesnil-les-Hurlus, au sud de Ripont et au sud-est de Tahure. Il était occupé par les Allemands, qui l'avaient organisé défensivement.

Une première attaque fut tentée le 23 février par un bataillon d'infanterie coloniale.

Après une très vive préparation d'artillerie, les compagnies d'assaut pénétrèrent dans la première ligne de tranchées du saillant ennemi. Celui-ci essaya

de les refouler en les inondant de grenades et de bombes. Six contre-attaques furent inutilement lancées sur nos lignes.

Toutes les fois les Allemands durent se retirer, avec des pertes très lourdes.

Vers minuit, ils attaquèrent, usant de leur tactique ordinaire, en colonnes serrées. Le résultat ne se fit pas attendre : en quelques minutes, notre feu en anéantit un bataillon entier.

A l'aube, nous nous maintenions toujours dans les tranchées conquises, et nous nous préparions à poursuivre nos progrès quand l'ennemi lança sur les deux tranchées du saillant une attaque très violente.

Les Allemands s'avancèrent en hurlant et en jetant des grenades.

Nos braves marsouins reçurent intrépidement cette formidable avalanche.

Le lieutenant Raynal monte sur le parapet, exhortant les hommes à l'imiter et à charger. Il est bientôt blessé à un œil et au ventre : il continue à diriger la défense, jusqu'au moment où il tombe épuisé.

Le sous-lieutenant Cazeau réussit à monter sur le parapet après avoir établi, dans le boyau, un barrage où il place quelques hommes énergiques. Il charge alors avec une section.

Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il est traversé par une balle et tombe. Alors il se fait poser face à l'ennemi, et, pendant que la mitraille pleut autour de lui, il maintient ses hommes en chantant à haute voix :

> Mourir pour la Patrie,
> C'est le sort le plus beau!...

Cependant le barrage établi dans le boyau est forcé, les défenseurs se replient. Le lieutenant Cazeau ne parle plus; ses hommes le croient mort.

Le soldat Simon traîne alors, à travers neuf cents mètres, sous la mitraille et les obus, le corps de son officier, et parvient, au prix de cet héroïque effort, à le ramener dans nos lignes.

Dans le boyau, les Boches arrivent nombreux, chargeant à la baïonnette. Ils trouvent devant eux un homme, un seul : c'est le soldat Jouy. Tous ses camarades sont tombés.

Voyant les Allemands qui lui crient de se rendre, il leur répond en tirant sur eux; il en tue six. Blessé au bras d'un coup de baïonnette dans un corps à corps avec un septième adversaire, il le tue encore. Il reçoit un coup de sabre d'un officier ennemi, qu'il blesse grièvement, et se replie enfin sur le boyau.

Le capitaine Poirier veut se reporter en avant; mais un éclat de bombe l'atteint à la figure, et il tombe la face contre terre. Se relevant par un sursaut d'énergie, il saisit un fusil, se défend à coups de crosse et de baïonnette, tuant plusieurs Allemands; mais une deuxième balle l'atteint.

Il tombe de nouveau. Les ennemis s'avancent en masse de tous côtés, empêchant ses hommes, qui ne sont qu'une poignée, de reprendre leur capitaine.

Les mitrailleuses qui se trouvaient dans le fortin ont été broyées par les obus, à l'exception d'une seule, que le sergent Cazeilles, blessé au bras droit, emporte sur son dos.

*
* *

Le lieutenant Lelong, commandant une des sections de mitrailleurs, trouva une mort glorieuse. Déjà blessé, voyant la position perdue, il sort son revolver et dit à ses hommes :

« Je vais vous faire voir comment meurt un officier français ! »

Alors il se précipite sur les Allemands, en abat plusieurs et tombe percé de coups.

Malgré les fatigues terribles occasionnées par la marche dans des chemins défoncés et par l'attente sous les obus, pendant dix heures consécutives, les pieds dans une boue glaciale, quatre compagnies s'étaient héroïquement battues contre deux bataillons pendant une journée entière.

Le 27 février, deux bataillons de coloniaux reprirent l'attaque.

Après une violente préparation d'artillerie, l'un des bataillons enleva, par un élan magnifique, une des tranchées du saillant. Les défenseurs en furent tués à coups de baïonnette, et l'organisation de cette position conquise fut commencée immédiatement.

L'autre bataillon, traversant la tranchée de première ligne, s'installa dans la seconde, et parvint même dans un élément de la troisième ; mais il subit de lourdes pertes.

L'amoncellement des cadavres allemands dans les tranchées montrait que l'affaire avait été chaude.

Dès la nuit, les contre-attaques de l'ennemi se suc-

cèdent. Quatre retours offensifs sont repoussés avec l'aide de l'artillerie. Les abords des tranchées sont couverts des corps des Allemands tués. Devant ce monceau de cadavres, les assaillants hésitent : à la lueur des fusées, on peut voir leurs officiers et leurs gradés frapper les hommes et les menacer du revolver.

Une compagnie d'infanterie de ligne est alors envoyée en renfort pour soutenir les bataillons engagés, et reçoit l'ordre de contre-attaquer à son tour pour maintenir l'ennemi.

Voyant les fantassins partir, les marsouins qui travaillaient à retourner et à démolir les boyaux s'élancent avec eux. Certains ne prennent même pas le temps de saisir leurs fusils ; la pioche à la main, ils se précipitent sur les Boches et en assomment un grand nombre.

L'ennemi alors se replie, et la fusillade s'apaise.

A ce moment, escomptant sans doute l'affaiblissement des défenseurs après une nuit de combat incessant, les Allemands lancent deux compagnies sur les tranchées.

Mais cette contre-attaque est prise sous les feux croisés de notre infanterie et de notre artillerie ; elle est arrêtée net, et les deux compagnies sont presque anéanties.

Les Allemands renoncent alors à prendre le fortin de vive force. Ils font pleuvoir sur les nôtres un ouragan de grenades et de bombes.

Le feu de l'artillerie ennemie atteignit une intensité effroyable. Les projectiles de 105, 150, 210, pleuvaient sur les tranchées et les boyaux, y faisant de nombreuses victimes.

Malgré cela, chacun est demeuré à son poste. Les

hommes étaient admirables de sang-froid. Ils déclaraient à leurs officiers : « Nous mourrons tous ici avec vous. »

Cette attitude suffit à elle seule à empêcher les Allemands de sortir de leurs boyaux, où ils attendaient, groupés, la baïonnette haute, que nous évacuions la position.

A la nuit, le bombardement cessa : l'ennemi n'osait plus attaquer. Le fortin était à nous.

L'infanterie coloniale fut alors relevée par les troupes de ligne, qui occupèrent les tranchées d'où était partie notre attaque. Depuis le début de l'action, d'émouvantes manifestations de solidarité s'étaient produites entre les marsouins et les fantassins chargés de les soutenir.

Lorsque l'infanterie coloniale partit à l'assaut, il avait fallu toute l'autorité des officiers des régiments de ligne pour empêcher leurs hommes, chargés de l'occupation des tranchées, de s'élancer sur les Boches avec leurs camarades coloniaux.

Un jeune soldat, profitant de la nuit, prit les vêtements d'un colonial blessé et alla combattre tout le jour. En revenant, à son tour grièvement blessé, il déclara qu'ayant eu quatre frères tués par les Boches, il était content de les avoir vengés.

*
* *

Au commencement du mois de mars, les Allemands subirent, devant Reims, un échec des plus importants et qu'il est utile de raconter.

Au nord de la Pompelle, au delà de la route nationale de Reims à Châlons, se trouve une auberge : la ferme d'Alger, qui constituait entre nos mains un point d'appui vivement disputé, tellement même que l'on s'y battait sans discontinuer depuis le mois de septembre 1914.

Les Allemands, qui jusqu'alors avaient progressé à la sape en cherchant à bouleverser nos tranchées de la ferme d'Alger, prononcèrent, le 2 mars, contre cette position, une attaque de vive force qui est devenue le plus complet des insuccès.

Cette tentative avait été précédée par un bombardement intense et des essais de diversion.

La canonnade commença le 1er mars, à la fin de l'après-midi. Tout le front de Reims, de Bétheny à Prunay, fut soumis, pendant la nuit, à un bombardement continu par des pièces de tous calibres.

Dès leur entrée en action, les batteries allemandes furent prises à partie par notre artillerie, qui en même temps procédait elle-même à un bombardement des ouvrages ennemis.

A 2 heures 15, première attaque allemande.

Deux compagnies débouchèrent de Cernay en trois groupes : l'un sur la route; l'autre, le plus important, en échelons sur le glacis, les hommes coude à coude; le troisième enfin, composé d'une vingtaine d'hommes porteurs de cisailles, suivit un cheminement défilé.

Celui-ci arriva jusqu'au réseau de fils de fer, en coupa une partie et essaya ensuite de pénétrer dans la tranchée. Mais en quelques instants ces assaillants furent tués ou faits prisonniers. Un de nos officiers,

bien que blessé au bras droit, parvint à étreindre un Boche et le fit rouler au fond de la tranchée, où il le maintint sous son talon.

Les deux autres groupes avaient été arrêtés net par le feu d'infanterie et par un tir de 75. Ils battirent en retraite, en laissant derrière eux de nombreux cadavres.

Quelques instants plus tard, à 2 heures 45, à l'autre extrémité du front, entre la ferme d'Alger et Prunay, une autre attaque se développait.

Utilisant un couvert de sapins, une compagnie ennemie parvint jusqu'à dix mètres de nos tranchées. Un feu de mousqueterie nourri l'arrêta, tandis qu'un tir bien réglé de nos 75 sur les tranchées boches interdisait aux Allemands d'en sortir et leur infligeait de grosses pertes.

La compagnie de première ligne regagna péniblement sa position, en abandonnant une quinzaine de morts enchevêtrés dans notre réseau de fils de fer.

L'attaque principale, qui avait pour objectif nos tranchées de la ferme d'Alger, se déclencha au petit jour. Elle avait été précédée d'un tir intensif d'artillerie et du lancement de quelques torpilles aériennes, lancement effectué par des « lance-bombes ».

Deux colonnes, fortes chacune d'une compagnie, montèrent à l'assaut. Elles devaient être suivies d'un important soutien; mais le tir de nos canons empêcha l'arrivée des renforts.

Prises entre le feu de nos mitrailleuses et celui du 75, les deux compagnies allemandes, décimées, n'eurent d'autre ressource que de se replier en renonçant à leur effort.

Le bilan de cette action se chiffre, pour les Allemands, par une consommation de près de dix mille projectiles, qui n'ont guère causé que des dégâts matériels, et par la perte de près de quatre cents hommes, soit les deux cinquièmes des effectifs qu'ils avaient engagés dans cette affaire.

*
* *

A la même époque, un combat acharné et victorieux pour nous était livré à la lisière est de l'Argonne, au village de Vauquois.

Les Allemands occupaient Vauquois depuis la fin de septembre 1914. Ils s'en étaient emparés lors de la violente poussée par laquelle ils tentèrent, sur les deux rives de la Meuse, d'encercler notre troisième armée en même temps que la place de Verdun.

Violemment contre-attaqués alors, ils ne gagnèrent que quelques kilomètres. Mais dans la partie conquise par eux figurait l'éperon de Vauquois.

Il existe, entre les forêts de Hesse et d'Argonne, un défilé formé par la vallée de l'Aire. C'est ce défilé que ferme le massif de Vauquois. Il est dominé par les contreforts de l'Argonne et par les croupes allongées de Cheppy et de Monfaucon.

L'occupation de cet éperon de Vauquois avait pour l'ennemi l'avantage précieux de masquer ses opérations au nord de Varennes, et de lui permettre de ravitailler ses troupes de l'Argonne par la route du Four-de-Paris.

De plus, Vauquois constituait un observatoire mer-

veilleux. Le village est, en effet, situé sur une longue croupe qui domine les environs. De là l'ennemi pouvait régler le tir à longue portée de son artillerie sur nos cantonnements et sur nos mouvements de troupes.

Il était donc du plus haut intérêt pour nous d'enlever cette importante position.

Mais Vauquois était devenu une véritable forteresse. Le village, construit sur une crête de trois cents mètres d'altitude, domine de cent trente mètres le fond de la vallée. Des terrains bas et marécageux l'entourent, et, en arrière, la position est doublée par une hauteur boisée qui permettait aux Allemands d'y masser des renforts et même d'y défiler des pièces d'artillerie.

Enfin, dans le village même, dont les caves sont creusées dans le roc, l'ennemi trouvait de la sorte des abris à l'épreuve de l'artillerie de campagne. Des couloirs souterrains avaient été établis entre elles, et les rues avaient été creusées de façon que les soupiraux devinssent des meurtrières.

Dans une première attaque menée le 17 février, nous nous étions rendu compte de toutes ces dispositions, et, en reprenant l'assaut le 28, nous connaissions les difficultés à vaincre.

En trois jours, nous avons pris pied sur le plateau et dans la moitié du village. Nous nous y sommes maintenus, et nous y restons en dépit de toutes les contre-attaques.

Nos assauts précédents avaient amenés notre première ligne à mi-pente de Vauquois, lorsque fut donné, le 28 février, l'ordre d'attaquer le village.

L'action débuta par une préparation soignée d'artillerie lourde. Quand nos troupes vont, quelques instants plus tard, pénétrer dans la localité, elles n'y trouveront plus que des ruines, des amas de briques, de tuiles, de murs écroulés.

Les voûtes rocheuses des caves s'étaient effondrées sous le poids et l'éclatement de nos projectiles, en creusant dans le sol des trous profonds de quatre mètres et larges de huit.

C'est à 13 heures 45 que nos soldats pénétrèrent dans Vauquois. Il leur fallut traverser une zone battue par le feu des ennemis et faire, dans le village, une terrible guerre de rues.

Chaque cour, les ruines de chaque maison durent être conquises pied à pied. Une telle lutte prend du temps, et les Allemands en profitèrent pour préparer une vive contre-attaque.

Cette contre-attaque fut déclenchée à 14 heures. Nos hommes s'abritent tant bien que mal derrière les pans de murs écroulés; mais ils n'ont pas eu le temps d'organiser une installation défensive efficace : ils sont donc obligés de reculer.

Cependant ils sont pleins d'enthousiasme, tellement qu'à 15 heures, spontanément, après un nouveau tir de nos pièces lourdes, ils repartent à l'assaut. Sous leur élan impétueux, les Boches plient; ils reculent à leur tour et cèdent toute la partie sud du village.

A 16 heures, l'ennemi contre-attaque encore, du côté de l'est. Cette contre-attaque est arrêtée net, avec de grosses pertes. De nouveaux renforts lui arrivent de Cheppy : ils ont le même sort et tombent, anéantis par le feu de notre artillerie

Malheureusement, à la nuit, nos troupes épuisées ne sont plus en état de résister à un nouvel effort : elles perdent la partie sud du village et se replient sur leurs positions de départ.

Le 1er mars, tout le monde, officiers et soldats, était résolu à en finir.

Quatre fois nous sommes montés à l'assaut de Vauquois, quatre fois nous sommes refoulés par les feux d'enfilade allemands. Malgré nos pertes, le moral de nos hommes reste parfait.

L'attaque est donc reprise avec des effectifs plus considérables.

A 11 heures du matin, notre artillerie lourde entre en jeu et lance ses gros projectiles sur les positions allemandes, dont l'artillerie lourde répond de son côté.

A 14 heures, moment fixé pour l'assaut, malgré le feu violent de l'adversaire, des éléments de trois de nos régiments s'élancent hors des tranchées et commencent l'ascension du plateau.

Le terrain est tout bouleversé ; parsemé de trous d'obus, il est absolument impraticable. Mais nos hommes ont la volonté d'arriver quand même, et ils arrivent.

Les voilà à la lisière de Vauquois. La persistance de leur effort, qui se poursuit sans arrêt depuis vingt-quatre heures, impressionne manifestement l'ennemi. Celui-ci, au lieu de s'accrocher à ses tranchées de première ligne, les abandonne et reflue dans le village.

A ce moment, toutes les positions en avant des maisons sont à nous.

*
* *

C'est alors que nous entrons dans le village. A 14 heures 35, nos bataillons, dans un élan superbe, pénètrent dans les ruines des maisons et s'y installent.

Notre artillerie aussitôt allonge son tir, pour faire obstacle à l'arrivée des renforts ennemis. Pendant ce temps, un combat terrible se livre dans les rues, de maison à maison.

Quatre contre-attaques se produisirent dans l'après-midi. Elles furent repoussées. Nous nous installons dans la grande rue du village et faisons à l'ennemi deux cents prisonniers.

Les journées du 2 et du 3 sont employées à consolider notre gain. Nous avons hissé au sommet du plateau une pièce de canon, qui inflige à l'ennemi des pertes très dures.

Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands, qui avaient reçu des renforts, reviennent à la charge. Leur infanterie atteint le plateau vers minuit; mais nos mitrailleuses et nos 75 fauchent leurs colonnes d'assaut et détruisent presque tout l'effectif de l'attaque. Les quelques hommes qui survivent à cette terrible décharge se réfugient dans des trous ou se sauvent à toutes jambes.

Dans la journée du 4, deux nouveaux bataillons assaillent encore. Nous nous emparons d'une tranchée allemande à l'ouest de l'église, nous y faisons quarante prisonniers, et nous atteignons le mur du

cimetière, quoique des grenades allemandes pleuvent sur nos poilus.

Nous gardons ce que nous venons de gagner, mais nous ne pouvons faire plus.

Le 5 mars, une attaque ennemie se déclenche. Comme la précédente, elle est arrêtée par nos feux d'infanterie et par le tir du canon installé sur le plateau. A partir de ce moment, l'ennemi renonce à nous chasser de Vauquois : « Nous y sommes, nous y restons. »

Si l'on considère les difficultés de tout ordre qu'il a fallu surmonter, l'effort furieux et persistant des contre-attaques ennemies, la concentration des forces considérables qu'il avait accumulées sur ce point, on se rendra compte de l'importance du résultat obtenu.

Il convient de noter qu'à chacune de nos attaques nous avons trouvé devant nous des forces nouvelles, ce qui semble montrer que les éléments engagés successivement par l'ennemi ont dû être tour à tour rétirés du front, sans doute à cause de l'importance de leurs pertes.

Les unités allemandes parmi lesquelles nous avons fait plus de trois cents prisonniers appartenaient à trois corps d'armée différents et à une brigade de landwehr.

Il faudrait un volume pour citer tous les actes d'héroïsme qui ont été accomplis, au cours de ces journées, par les officiers et les soldats de notre 10e division.

Ici, c'est un engagé volontaire de cinquante-trois ans, qui s'est juré de planter un drapeau sur l'église de Vauquois, et qui gravit le premier les pentes de

la colline, en criant, sous le feu violent de l'ennemi : « Hardi, les gars ! nous y sommes ! »

C'est un chef de bataillon. entraînant ses hommes sous la mitraille avec une telle ardeur, que les soldats, pleins d'admiration, escaladent le talus derrière lui en criant : « Bravo, mon commandant ! »

C'est un capitaine qui, blessé trois fois le 28 février, conserve le commandement de sa compagnie et, le 1er mars, prenant le commandement de deux autres compagnies dont les chefs ont été tués, atteint l'église de Vauquois et, la nuit suivante, entraîne encore par deux fois ses courageux soldats à l'attaque.

Parmi les jeunes officiers engagés dans cette affaire, beaucoup recevaient le baptême du feu qu'ils voyaient pour la première fois. Beaucoup d'entre eux ont été blessés, mais ont, malgré leurs blessures, continué à exercer leur commandement.

A tous les degrés de la hiérarchie, on sentait une volonté tenace de vaincre, une véritable fureur offensive, qui ont triomphé des difficultés du terrain et de la résistance ennemie. C'est ce qui nous a valu notre succès, succès considérable, car il nous a donné une position qui était précieuse pour l'ennemi, en lui retirant l'observatoire du haut duquel il réglait ses tirs à longue portée.

*
* *

Pendant que s'accomplissait à Vauquois notre si heureuse attaque, nous remportions sur un autre point du front un succès important, en enlevant une posi-



Ruines du moulin de Souain.

tion âprement disputée pendant plusieurs semaines : c'est le *bois Sabot,* voisin de la route de Suippes à Souain.

Ce bois Sabot a bien la forme d'un sabot, comme l'indique son nom, mais il n'a plus rien d'un bois ; car il faut quelque attention pour discerner les souches coupées à ras de terre par les obus, seuls restes des arbres qui le constituaient autrefois.

Entre ces souches on peut voir, à la jumelle, des rayures sinueuses : ce sont les tranchées boches, devenues tranchées françaises. Il y a dans ce bois des gars de Bretagne et des soldats du Midi ; tous sont pleins de calme et d'entrain.

Les Allemands sont à quarante mètres à peine. Chaque matin on leur envoyait un arrosage sérieux. Avec les périscopes, on voyait tomber sur eux nos gros projectiles, auxquels ils répondaient par une mousqueterie continue : malheur à celui qui lève la tête hors de la tranchée ! il est vite atteint par une balle.

Cela n'empêche pas nos poilus de ronfler à poings fermés en attendant l'attaque : ils dorment, sous les marmites, d'un sommeil d'enfant. D'autres, éveillés, cassent une croûte ou font leur correspondance. Ils sont souriants et gais.

Entre les deux lignes de tranchées françaises et allemandes, beaucoup de morts sont étendus. Certains d'entre eux datent des premiers engagements, et les traits de leur visage sont réduits aux lignes du squelette. La nuit, quand on peut, on va furtivement les enterrer.

Entre les morts, les petits troncs coupés par l'artillerie ressemblent à de gros piquets plantés dans le

sol. Un seul arbre a gardé son tronc et ses deux maîtresses branches.

Ce bois Sabot est l'extrémité sud-ouest d'une longue bande boisée qui sépare la région de Souain de la région de Perthes. Pour un assaillant venant du sud, ce qui était notre cas, ce bois est une position dominante qu'il est de toute nécessité d'avoir.

Naturellement, les Boches qui l'occupaient s'y étaient puissamment fortifiés : tranchées nombreuses, profondes, hérissées de fils de fer, garnies de mitrailleuses. La position est occupée par un régiment entier : le 1er régiment bavarois de landwehr.

La première attaque eut lieu le 7 mars. Elle fut menée par deux bataillons, l'un venant de l'ouest, le second attaquant par le sud.

A l'ouest, l'attaque atteint rapidement la pointe du bois ; mais elle est accueillie par un feu nourri de mitrailleuses allemandes. Les deux commandants des compagnies de tête sont tués dès le début de l'action, et la progression se trouve enrayée.

Au sud, au contraire, nos fantassins se ruent avec tant d'impétuosité, que les Boches évacuent leur première ligne en laissant des prisonniers entre nos mains. Du même élan, nos hommes atteignent la seconde ligne, l'enlèvent et parviennent à la lisière nord du bois.

Nous devons, pour ce jour-là, nous contenter d'avoir enlevé deux lignes de tranchées ennemies. Nous nous installons dans la seconde, qui devient ainsi notre tranchée avancée. Nous construisons un nouveau parapet. L'ennemi, qui a beaucoup souffert, nous laisse tranquilles.

A la nuit, nous sommes solidement installés; mais nous avons payé cher notre succès : le lieutenant-colonel commandant le régiment est mortellement blessé; deux capitaines, deux lieutenants sont tués, deux autres blessés. Tous sont bravement tombés, en s'élançant à la tête de leurs hommes à l'assaut de la position ennemie.

*
* *

C'est seulement au cours de la nuit suivante que les Allemands furent en mesure de nous contre-attaquer.

Ils s'avancent alors, lançant ces grenades à main, plates, en forme de grandes lentilles, qui sont devenues leur arme préférée. Trois fois ils tentent en vain de nous déloger.

Au petit jour, ils font, avec deux compagnies, une tentative plus sérieuse : quelques-uns de nos hommes, qu'on n'avait pas pu ravitailler en munitions, sont obligés de se replier. Mais cela ne dure qu'un instant : le commandant du régiment ordonne la contre-offensive.

Alors ce fut un glorieux spectacle.

Nos soldats, baïonnette au canon, bondissent sur les tranchées ennemies. Les Allemands jonchent le sol de nombreux cadavres, sur lesquels on peut voir les trous faits par nos baïonnettes aiguës.

La contre-attaque ennemie est délogée de la pointe du Sabot.

En pleine action, manœuvrant comme à l'exercice, nos compagnies font alors une conversion à droite et,

criant et chantant, rejettent l'ennemi dans le bois, à l'est.

Du 9 au 12, nous nous organisons fortement dans le bois en nous étendant sur le « talon ». Après quoi, nous décidons une nouvelle attaque.

Il s'agit cette fois d'enlever une tranchée allemande particulièrement défendue, et à laquelle aboutissent trois boyaux de communication.

Un premier essai ne réussit pas : les deux commandants de nos compagnies d'assaut sont tués. Les troupes ne pouvaient plus avancer et se replient en arrière.

Le 15, à 4 heures du matin, nos hommes sont debout, calmes, en attendant l'heure de l'attaque, qui, pour beaucoup d'entre eux, sera l'heure suprême. Ils le savent ; et cependant, parmi ces héros modestes, pas un regret, pas une hésitation.

A l'heure dite, une section attaque par le boyau, une autre par le glacis. Les mitrailleurs allemands n'ont pas le temps de tirer. Ils déménagent en hâte leur matériel et s'enfuient, pendant que nos courageux poilus sautent dans leur tranchée.

Là, l'affaire se règle à l'arme blanche. Les nôtres ne crient pas ; seulement on entend des grognements gutturaux : *Han ! han !...* qui accompagnent chaque coup de baïonnette donné à un Boche. Mais, en revanche, les Allemands hurlent comme des putois sous les blessures terribles de nos baïonnettes implacables.

Enfin la tranchée est à nous ; les quelques survivants se replient sur leur ligne d'arrière. Mais ce repli cache un piège.

En effet, ils démasquent un blockhaus puissamment organisé, d'où part un tir nourri de mousqueterie et de mitrailleuses. Nous reculons donc, mais pas pour longtemps, car à 16 heures 30 notre offensive repart de plus belle.

Elle est plus dure que celle de la nuit. Ce n'est qu'à grand'peine que nous pénétrons dans la tranchée ennemie. On se bat avec furie pendant une heure sur le parapet ; enfin, à 17 heures 30, nous sommes dedans ! Les baïonnettes sont ruisselantes de sang ; plusieurs d'entre elles sont tordues à force d'avoir perforé des corps de Boches.

Et pourtant ce n'est pas fini : le blockhaus est toujours debout.

Alors s'engage, dans la nuit qui est arrivée, un prodigieux combat. Nos hommes, rampant autour de l'ouvrage allemand, l'attaquent à la pioche et à la pelle, sans souci des coups de feu tirés sur eux à bout portant, et, à 2 heures du matin, la brèche est faite.

Au petit jour, deux autres attaques allemandes s'élancent contre nous : nos bombes les arrêtent. Nous sommes désormais les maîtres du bois Sabot.

Voilà par quelle façon d'attaquer, — cent fois répétée depuis un mois, — toujours avec succès et sans jamais rien céder du terrain acquis, nos soldats ont imposé à nos ennemis le sentiment indiscutable de leur absolue supériorité.

Les opérations poursuivies en Champagne pendant les premiers mois de 1915 se résument donc par un progrès continu : deux à trois kilomètres de profon-

deur sur un front d'une étendue de plus de sept kilomètres.

Les pertes allemandes ont été très fortes : deux régiments de la garde, entre autres, ont été à peu près complètement anéantis.

Nous avons fait plus de deux mille prisonniers, et nous avons trouvé sur le terrain plus de dix mille cadavres allemands ! Nous avons pris des canons-revolvers et beaucoup de mitrailleuses. Enfin, nous avons immobilisé des troupes allemandes qui, sans cela, auraient été envoyées sur le front russe. Nous avons donc, ainsi, pu soulager nos valeureux alliés de l'Est.

CHAPITRE V

LES ÉPARGES. — LE BOIS LE PRÊTRE

La crête des Éparges. — Son importance. — Les premiers succès. — Notre victoire d'avril. — Les efforts des Allemands. — — L'affaire du bois d'Ailly. — L'échec des Allemands à Ville-sur-Tourbe. — La conquête du bois le Prêtre.

Sur la longue ligne de collines appelées les « Hauts-de-Meuse » et qui commande la plaine de Woëvre, est échelonnée la série des forts qui couvrent la place de Verdun : forts de Douaumont, de Vaux, de Tavannes, de Moulainville, de Souville, de Belrupt, du Rozelier, d'Haudainville, et, sur la rive gauche de la Meuse, ceux de Dagny, de Laudrecourt, du Regret, de Sartennes, de la Chaume, du Chana, de Choisel, de Bourrus, de Marre et de Vacherauville.

Plus au sud se trouve le fort de Troyon, célèbre par sa défense héroïque en 1914.

A droite (à l'est) des Hauts-de-Meuse, en sentinelle avancée sur la plaine, est une hauteur d'une importance toute particulière, placée entre Fresnes-en-Woëvre au nord et le village de Combres au sud ; cette hauteur est la *crête des Éparges*.

Elle commande la route de Metz et le chemin de fer de Toul.

Comprenant l'importance de cette position, les Allemands s'y étaient installés et fortifiés dès le début de la campagne, au moment de la retraite de nos troupes. Ils tenaient là une situation menaçante, d'où il nous était nécessaire de les déloger à tout prix.

Le 17 et le 20 février, une première attaque livrée par nos troupes nous avait rendus maîtres d'une partie importante de cette crête si convoitée.

L'affaire, après une interruption de quelques semaines, fut reprise les 18, 19 et 20 mars, et fut conduite avec une méthode parfaite.

Elle débuta par une longue et intense préparation de l'artillerie, suivie d'un assaut vigoureux, de corps à corps violents, et d'une mise en état de la position conquise.

Le tir de nos canons, l'éclatement de nos terribles obus, avaient bouleversé de fond en comble les tranchées allemandes, en y semant la mort : nos soldats, en y pénétrant, y ont trouvé des amas de cadavres déchiquetés à moitié enfouis dans la terre. Quelques survivants gardaient de tout cela un souvenir plein d'horreur, et l'un d'eux déclarait qu'il y avait « de quoi devenir fou » !

Ces survivants étaient des hommes du 4e bavarois, régiment qui, aux Éparges, avait succédé au 8e bavarois, fortement éprouvé par nos premiers assauts de février. Au cours de ces premières attaques, ce régiment avait perdu plus de deux mille hommes. Un seul de ses bataillons avait été réduit à quatre-vingt-sept combattants ; seize officiers avaient été tués.

Le 4[e] bavarois a été relevé à son tour. Les troupes qui l'ont remplacé ont reçu l'ordre de tenir coûte que coûte dans les tranchées que les Allemands possèdent encore.

Les officiers affirment, au dire de soldats prisonniers, que le général sacrifiera sa division, le corps d'armée, cent mille hommes même, s'il le fallait!

On juge par là de l'importance que l'ennemi attachait à la possession des Éparges.

Depuis l'attaque de février, les Boches s'étaient ingéniés à se créer des abris souterrains, creusés à une grande profondeur. Tous les hommes exerçant la profession de mineur avaient été réunis pour forer des puits à huit mètres sous terre et y organiser des galeries boisées.

Au moment de notre attaque, ils étaient au fond de leurs trous, en train de gratter la terre. Le déplacement d'air causé par l'explosion de nos projectiles a éteint toutes leurs lampes. Toute l'équipe, enfermée dans l'obscurité, a été faite prisonnière.

Ceux qui occupaient les tranchées n'ont même pas eu ce bonheur; la plupart ont été tués ou blessés par le tir de notre artillerie.

L'effet foudroyant de nos obus n'a pas été moins terrible pour les troupes de renfort que l'ennemi envoyait vers les tranchées; elles furent anéanties par une rafale d'obus.

L'action de l'infanterie a complété l'œuvre de l'artillerie; menée avec un brio et une vigueur remarquables, elle a montré une fois de plus que nos fantassins possédaient, à tous les degrés de la hiérarchie, les hautes qualités guerrières qui les font dignes

des plus belles traditions militaires de notre glorieuse histoire.

Le soldat Bocquet, originaire d'un département envahi, veut régler sa dette avec l'ennemi, qui a brûlé sa maison et maltraité les siens.

Placé en sentinelle dans un poste d'écoute, en avant de la tranchée, au moment où l'ennemi contre-attaque, il bondit sur le parapet, abat sept hommes à coup de fusil et rejoint sa compagnie, où, reprenant sa place dans le rang, il ouvre un feu rapide et meurtrier sur les Boches. Le brave a reçu la médaille militaire.

Le capitaine du génie Gunther, d'une vieille famille alsacienne, a été décoré pour de brillants faits de guerre. Le 17 février, il était déjà monté le premier à l'assaut de la redoute des Éparges. Le 20 mars, il se trouvait avec quelques sapeurs dans une tranchée conquise. Poussant devant eux des sacs à terre, ils chassent l'ennemi à coups de grenades.

Celui-ci riposte avec les mêmes engins, et, comme les grenades commençaient à manquer à ses sapeurs, le capitaine Gunther et ses hommes ramassent celles que leur envoient les Allemands et les leur relancent avant qu'elles aient eu le temps d'éclater.

Le maréchal des logis Derrien, de l'artillerie coloniale, commande une pièce d'artillerie de montagne qui, le jour du combat, ne devait pas être employée. Il demande alors l'autorisation de charger avec l'infanterie, puisque son canon « ne doit pas être de la fête ».

Il monte à l'assaut et tombe, mortellement blessé.

On pourrait multiplier à l'infini le récit de ces traits d'héroïsme.

* * *

Cependant, quelque marqués que fussent ces succès de février et de mars, ce n'étaient que des « progrès » ; ce n'était pas une « victoire », au vrai sens du mot.

Les Allemands tenaient toujours un morceau des Éparges : il fallait en finir.

Le 7 et le 8 avril, nos troupes firent un nouveau bond en avant, par une attaque de nuit qui coûta plus de mille hommes à l'adversaire.

Le 9, la crête des Éparges était tout entière à nous, et les Allemands y avaient perdu le chiffre considérable de trente mille hommes.

La magnifique action qui nous a rendus, ce jour-là, maîtres de cette importante position fut le résultat d'un effort à la fois violent et prolongé.

Comme nous l'avons dit plus haut, la crête des Éparges est un long éperon qui domine la plaine de la Woëvre. Les flancs en sont abrupts et glissants, sillonnés qu'ils sont par de nombreuses sources. Il y pleut très fréquemment.

On peut la caractériser en disant que c'est une « montagne de boue ».

Son importance vient de sa position même. C'est pourquoi les Allemands, qui l'occupaient depuis le 21 septembre 1914, s'y étaient puissamment fortifiés.

Du sommet, ils dominaient les vallées de soixante-dix à quatre-vingts mètres de hauteur. Entre le sommet et la vallée, ils avaient installé plusieurs lignes de tranchées superposées. En certains points, cinq

lignes de feux s'étageaient les unes au-dessus des autres.

Partout ailleurs il y en avait, au minimum, deux

Par leurs canons, leurs mitrailleuses et le tir de leur infanterie, les Allemands nous condamnaient à l'immobilité dans tous les villages environnants.

Tout cela rendait plus nécessaire que jamais la conquête définitive des Éparges.

Nous allons la raconter en revenant brièvement sur les attaques de février et de mars, qui furent les préludes de la victoire du 9 avril.

Au début de notre action, nous étions à six cents mètres environ à l'ouest des premières tranchées allemandes à la lisière du village des Éparges.

Du plateau de Montgirmont, que nous tenions, nous faisions face aux pentes nord. Entre Montgirmont et ces pentes, un chemin de terre traverse le col qui sépare les deux massifs.

Nous étions forcés d'assaillir d'abord la partie ouest jusqu'à ce que, par des progrès successifs, nous fussions arrivés au point culminant situé à l'est. Nous étions donc obligés d'avancer lentement, car une attaque de vive force sur ces pentes boueuses, glissantes et hérissées de défenses, nous eût fait perdre beaucoup de monde sans rien nous donner.

Dès la fin d'octobre 1914, à coups de sape et de travail souterrain, nous nous étions rapprochés des tranchées allemandes et infiltrés dans les bois voisins.

Les Allemands, certains de l'inviolabilité de leurs défenses, nous laissèrent effectuer ces premiers travaux sans s'y opposer de manière effective. Mais ils

accrurent encore l'importance de leur système de fortifications, qui furent rendues formidables.

On atteignit ainsi la date du 17 février.

Ce jour-là, nos mines poussées sous le secteur ouest y provoquèrent une explosion si terrible, que, sans coup férir, nous pûmes nous installer dans la première ligne ennemie.

Mais, d'abord surpris, les Allemands se ressaisirent et contre-attaquèrent le 18.

Un combat acharné s'engagea alors, combat qui dura jusqu'au 21 au soir. Nous perdîmes notre gain, et le reprîmes ensuite.

Le 19, nouvelle sortie des Boches, sortie qui fut victorieusement repoussée; mais il fallait, comme on dit, « nous donner de l'air, » car l'étroitesse de la position où nous avions réussi à nous installer rendait notre situation délicate

Cet « élargissement » fut réalisé les 20 et 21 février.

La lutte fut féroce. Le colonel Bacquet, commandant les régiments d'infanterie chargé de l'attaque, tomba mortellement atteint. Nous ne pûmes pas enlever l'ensemble des bois de sapins. Toutefois, les Allemands ne purent pas nous déloger de la partie occupée par nous.

A la fin de ces cinq journées de combat, nous tenions tout le côté ouest; nous avions progressé sur le côté est, où se trouve le point culminant, en enlevant à l'ennemi trois cents mètres de tranchées.

Nous tenions donc là une base pour de nouvelles attaques.

*
* *

Une nouvelle avance fut, comme nous l'avons dit, réalisée dans le courant de mars.

Les Allemands avaient encore renforcé leur position; de plus, seize batteries lourdes, qu'ils avaient mises en action dans la plaine et qui nous accablaient par leur tir, nous montraient combien grandes seraient les difficultés que nous aurions à surmonter.

Le 13 mars, avec trois bataillons, nous reprîmes l'offensive.

La première ligne ennemie fut enlevée en partie, grâce au tir de nos canons; mais de violentes contre-attaques débouchèrent aussitôt de la seconde ligne.

Ce fut le début d'une lutte encore plus sanglante que celle de février, et qui dura jusqu'au soir du 21.

A l'issue de cette lutte, notre droite avait à peine progressé de cent mètres. Mais notre gauche, visant le sommet, avait enlevé aux Boches trois cent cinquante mètres de tranchées et leur avait fait subir, en même temps, de très lourdes pertes.

A partir de ce jour, les Allemands durent considérer la partie comme perdue et reconnaître l'impossibilité où ils se trouvaient de conserver les Éparges.

Une nouvelle division allemande, la 10e, formée de troupes de l'active, vint remplacer les premières troupes décimées et s'installer sur la position, mais cette fois pour la perdre en entier.

Le 27 mars, nous tentâmes un nouvel effort.

Un bataillon de chasseurs à pied fut chargé de mener l'assaut : nos héroïques « vitriers » se conduisirent avec leur bravoure habituelle. Le commandant du bataillon, tous les capitaines, sont blessés; mais de plus en plus nous enserrons l'ennemi.

Le 5 avril, à 16 heures, le commandement décida de tenter l'assaut décisif, qui devait faire tomber entre nos mains la totalité de la crête.

Deux régiments entiers y furent employés. Il s'agissait d'enlever les deux parties de la crête qui s'étendent à l'ouest et à l'est du sommet.

A l'heure prescrite, nos troupes s'élancent en avant.

Il pleut à verse ; le terrain, détrempé par l'ondée, est encore plus glissant, encore moins praticable que d'habitude. Mais qu'importe à nos braves! Ils s'avancent intrépidement, sous le feu de l'ennemi, enfonçant jusqu'aux genoux dans une boue visqueuse et tenace.

Ils livrent un corps à corps violent, pénètrent et s'installent dans les tranchées allemandes. Le soir, ils en tiennent une partie importante. Ce n'est qu'à l'est qu'ils ont été arrêtés par les torpilles aériennes dont l'ennemi les a arrosés sans trêve.

Le 6 avril, à 4 heures 30 du matin, les Allemands lancèrent une vigoureuse contre-attaque. Nos hommes, malgré leur courage indomptable, se voient forcés de reculer devant les nombreux renforts de troupes fraîches reçues par l'ennemi.

C'est donc une affaire à recommencer sur de nouveaux frais.

Elle recommença, en effet, et le soir même. A l'extrémité située à l'est du plateau, nous enlevâmes une tranchée que nous retournons aussitôt contre l'ennemi; à l'ouest, nos soldats progressent vers le sommet tant convoité. La nuit, malgré les averses qui continuent à tomber, ils chargent à la baïonnette et refoulent les Allemands pied à pied.

Le 7 au matin, nos poilus, trempés, couverts de boue, mais victorieux, peuvent faire l'inventaire de leurs gains depuis le 5 : cinq cents mètres de tranchées et plus de cent prisonniers. Nous approchons du but, nous allons le toucher.

Cependant nous ne l'atteignons pas encore. L'ennemi, sans se lasser, prononce contre-attaques sur contre-attaques. Repoussé sans cesse par nos tirs de barrage, il va tenter encore un nouvel effort, le 7 au matin. Il arrive du village de Combres avec d'importants renforts.

Mais alors nos canons entrent dans la danse. Dès que les troupes ennemies sont signalées, ils les écrasent sous leur terrible ouragan de feu et les empêchent en partie de déboucher. Sur un seul point, la violence de l'attaque force les nôtres à reculer légèrement.

Le lendemain 8, nous reprenons l'assaut. Deux régiments d'infanterie et un bataillon de chasseurs ont l'ordre d'enlever le sommet à tout prix.

La pluie tombe sans discontinuer; les culasses des fusils sont encrassées.

« A la baïonnette! » commandent les officiers.

Ce commandement, comme toujours, produit son effet magique. Les hommes s'élancent comme des

lions; ils culbutent les Allemands, dans leur élan irrésistible; ils les chassent des postes qu'ils occupent, et, à 10 heures, le sommet et la crête ouest sont à nous.

A minuit, après un combat sans interruption de quinze heures, la presque totalité de l'éperon des Éparges nous appartient. L'ennemi ne tient plus qu'un tout petit triangle à l'extrémité est, et nous avons enlevé mille cinq cent mètres de tranchées, parmi lesquelles la position formidable du sommet, clef de tout l'ouvrage.

*
* *

La nuit du 8 au 9 fut relativement calme. Nous réussissons à opérer la relève de nos troupes. Un régiment frais est amené sur le terrain du combat; celui-ci est tellement défoncé, qu'il nous a fallu quatorze heures pour le mettre en place.

C'est à ce régiment nouveau qu'est confiée la mission de terminer notre victoire.

A 15 heures, le 9, nous attaquons. Le sol est creusé de cuvettes profondes, où parfois les hommes disparaissent. Le vent, la pluie, font rage.

Précédés par les obus que lancent nos canons avec une précision implacable, nos fantassins cependant avancent, malgré les intempéries du ciel et le feu de l'ennemi. Mais, à ce moment, une masse de brouillard s'abat sur les Éparges; nos canons ne peuvent plus tirer, par la crainte de tirer sur nous; l'ennemi

en profite pour contre-attaquer en force : nous reculons un peu.

Mais, c'est le cas de le dire, nous avons « reculé pour mieux sauter ».

Une demi-heure plus tard, en effet, une charge furieuse nous rendait la totalité de notre gain. A 10 heures du soir, nous tenons tout le massif des Éparges ; notre long et magnifique effort était couronné, cette fois, d'un succès définitif. L'ennemi, écrasé, ne bouge plus. En vain, dans la nuit du 11 au 12, il tente une suprême contre-attaque, qui vient échouer contre notre sûre résistance. Cette ultime contre-attaque est repoussée.

Les Allemands n'ont plus qu'à se retirer, les Éparges leur échappant pour toujours.

Il leur reste une seule ressource, dans leur inépuisable réserve de fourberies et de mensonges : *ils débaptisent les Éparges sur leurs cartes* et donnent leur nom à une des crêtes voisines, pour ne pas avouer au peuple allemand qu'ils ont été forcés d'évacuer la position en y laissant trente mille hommes.

Ils avaient déjà usé de ce « truc » pour faire croire à leurs soldats qu'ils avaient pris Calais, dont ils avaient donné le nom à un petit port des Flandres.

Ainsi, le grand éperon qui domine la Woëvre dans toutes les directions est en notre pouvoir. Et quand, un an plus tard, se produira la formidable attaque sur Verdun, on appréciera alors la sûreté de vue de notre commandement, qui avait compris la nécessité de s'assurer à tout prix la possession de cet emplacement important.

Pour garder cette position, les Boches n'avaient rien négligé. Ils y avaient installé, comme nous l'avons dit, une organisation défensive de premier ordre, et à la fin du mois de mars nous avons vu qu'ils y avaient amené une de leurs meilleures divisions.

Ils y avaient ajouté cinq bataillons de pionniers, les mitrailleuses de la place de Metz (située à vingt-cinq kilomètres seulement), et un grand nombre de lance-bombes.

Leurs abris souterrains, qu'ils avaient eu tout le temps de creuser et d'aménager, étaient agencés « avec tout le confort moderne ». Ils comportaient, notamment, un chemin de fer à voie étroite, des chambres de repos et jusqu'à une salle de casino pour les officiers !

Leurs renforts, ainsi dissimulés, échappaient complètement à notre observation, alors que les nôtres étaient exposés au feu de leurs canons, de leurs mitrailleuses et de leurs fusils. On comprend par là quelles étaient les difficultés de notre ravitaillement en vivres et en munitions.

Cette organisation défensive de nos ennemis était l'indice de leur volonté bien arrêtée de défendre les Éparges contre toutes nos attaques.

Et, effectivement, nous avons trouvé, sur les officiers prisonniers, des ordres écrits qui leur prescrivaient de tenir, à tout prix, jusqu'au bout. Aussi l'État-major allemand était-il résolu à tout sacrifier pour conserver cette position maîtresse.

Il a fourni le maximum de résistance, et les troupes qu'il a engagées se sont très bien battues.

D'ailleurs, le commandement ennemi prévoyait évidemment des défaillances de ses hommes; pour éviter aux mitrailleurs la tentation de cesser le feu, *on les avait enchaînés à leurs mitrailleuses !* Et, malgré tout cela, nous avons été glorieusement vainqueurs.

Pourtant, la nature des circonstances favorisait singulièrement la résistance.

Ainsi, sur des pentes abruptes, le sol défoncé opposait à nos attaques un obstacle terrible. Nous avons eu des hommes, non blessés, noyés dans la boue! Quant aux blessés, beaucoup n'ont pu être sauvés à temps de la fondrière où ils étaient tombés. Les obusiers et les lance-torpilles allemands nous visaient à coup sûr, puisqu'ils tenaient les hauteurs.

Malgré tout cela, nous avons triomphé sur toute la ligne.

Deux mois auparavant, les Allemands installés aux Éparges voyaient chez nous. A présent, c'est nous qui voyons chez eux. La hauteur même de Combres, qu'ils tiennent encore, est réduite à l'état d'îlot entre nos mitrailleuses des Éparges et celles de Saint-Rémy. Et nous avons obtenu ce résultat magnifique en infligeant à l'ennemi des pertes au moins doubles de celles que nous avons subies nous-mêmes.

*
* *

Pendant que nos soldats enlevaient ainsi brillamment la crête des Éparges, d'autres poilus obtenaient un succès parallèle, en réalisant une avance marquée dans *le bois d'Ailly.*

Ce bois, situé dans la région de Saint-Mihiel, s'étend à l'extrémité nord-ouest de la forêt d'Apremont; il est planté sur une croupe dont les pentes sud, assez raides, surplombent un ravin. Les Allemands tenaient la corne de cette croupe et les lisières du bois au bas des pentes. Nos tranchées suivaient le ravin en remontant sur la partie déboisée de la colline.

A la corne, les ennemis avaient organisé un retranchement très bien défendu, que nos hommes avaient baptisé « le Fortin ». Dans le bois même, leurs tranchées s'étageaient sur trois lignes de feu communiquant avec l'arrière par une série de boyaux.

Depuis plusieurs jours, notre artillerie avait réglé son tir. Le 5 avril, dans la matinée, elle exécuta sur le Fortin et les trois lignes de tranchées des feux dont l'efficacité fut constatée. En même temps que les obus explosifs du 75 et de l'artillerie lourde, les torpilles aériennes lancées à courte distance bouleversaient les parapets ennemis. On voyait des cadavres déchiquetés, des armes et des mottes de terre projetées en l'air avec la fumée des explosions.

Quant aux arbres, leurs branches brisées jonchaient le sol.

Nos canons de 75 avaient haché les fils de fer et les chevaux de frise amoncelés par les Boches en avant de leurs tranchées, et les observateurs d'artillerie dirigeaient le tir avec précision.

A 11 heures 50, le tir de nos pièces de 155 avait redoublé d'intensité. Les défenseurs des tranchées allemandes qui furent faits prisonniers déclarèrent que ce bombardement les avait frappés d'épouvante.

A midi, cinq fourneaux de mines préparés sous le parapet et à proximité du Fortin faisaient explosion, anéantissant la garnison de l'ouvrage et provoquant dans toutes les tranchées avoisinantes une véritable panique. C'était le signal de l'attaque.

Les fantassins sortirent rapidement de leurs tranchées. En trois vagues successives, ils abordèrent l'ennemi sans tirer un coup de fusil, la baïonnette en avant, cette redoutable baïonnette française, juste terreur des soldats boches !

Les équipes de grenadiers marchaient en tête, leurs musettes pleines de grenades à main. Les combattants étaient également armés de « calendriers », petites boîtes d'explosifs fixées sur des raquettes de bois qu'on lance sur l'ennemi, en les tenant par le manche.

Les sapeurs du génie, munis de leurs outils, couraient avec les fantassins et traînaient des passerelles qui devaient leur permettre de franchir les tranchées allemandes, beaucoup trop larges pour pouvoir être enjambées d'un seul bond.

Ordre avait été donné, en effet, de ne pas entrer dans les tranchées, mais de les dépasser pour prendre l'ennemi à revers, l'écraser à coups de grenades ou le clouer à coups de baïonnette.

Ce programme fut exécuté point par point.

Négligeant le Fortin détruit par nos mines, le commandant de l'attaque avait dirigé deux compagnies sur la partie ouest et deux compagnies sur la lisière sud du bois, avec mission de se rejoindre en arrière du Fortin.

L'attaque de gauche atteignit rapidement son

objectif; certaines fractions dépassèrent même la troisième ligne allemande, et s'avancèrent jusqu'à la lisière nord du bois. Les tranchées furent rapidement « nettoyées ». Beaucoup de leurs défenseurs avaient cherché un refuge dans des abris souterrains, qui s'écroulèrent sous nos obus en asphyxiant leurs occupants.

Dans les tranchées conquises, des sections de mitrailleuses qui suivaient l'attaque se mettaient immédiatement en position et commençaient à tirer.

L'attaque de droite, après avoir enlevé trois lignes de tranchées ennemies, avait dû se replier, gênée par le tir des mitrailleuses de l'adversaire. Malgré ce recul, les compagnies de gauche se maintenaient au Fortin, ayant fait trente prisonniers et pris une mitrailleuse.

A 15 heures, l'ennemi commença à réagir avec son artillerie. A 16 heures, il tentait sur l'ouest une contre-attaque qui fut arrêtée par le tir de nos canons. Nous poursuivîmes l'action toute la nuit, et avant que le jour ne fût levé, nous étions de nouveau maîtres du pentagone. Six compagnies allemandes avaient été anéanties.

L'ennemi n'avait plus d'infanterie fraîche; mais il avaient encore des munitions abondantes, que lui fournissait la place de Metz. C'est dans cette réserve qu'il va puiser pour essayer de nous écraser dans le bois d'Ailly, et de reprendre par le canon ce qu'il n'a pu reconquérir à la baïonnette.

A 17 heures 30, le bombardement commença.

En une heure et demie, sur un front d'environ trois cent cinquante mètres et sur une profondeur

de quatre cents mètres, *plus de vingt mille obus ont été lancés*, projectiles de tous calibres, mais surtout de grosse artillerie : obus de 105, de 135, de 150 et de 210.

C'était un roulement de tonnerre continu. Toute la colline disparut dans un nuage de fumée. Les communications furent coupées jusqu'à 19 heures. A ce moment, le bombardement diminua un peu d'intensité. On put évacuer les blessés et relever les troupes de première ligne. Une trentaine d'hommes étaient atteints, par l'effet de la violence du bombardement, de troubles nerveux dont ils furent plusieurs jours à se remettre. Nos pertes avaient été sensibles.

*
* *

Le 6 avril, le commandant de l'attaque fixait comme objectif aux troupes du secteur de droite un point situé sur l'arrière du Fortin.

Ce fut là un combat très âpre, lutte à coups de grenades, de baïonnette, de crosse de fusils dans les étroits boyaux. L'ennemi opposant une résistance acharnée, ordre fut donné d'évacuer les abords du point objectif, et nous exécutâmes alors sur cette parcelle de terrain un bombardement d'une telle violence, qu'il eut raison de l'adversaire.

Au soir, nous tenions les trois lignes de tranchées dans la corne du bois.

Vers la gauche, nous avions également progressé, avançant de la lisière du bois dans les tranchées allemandes.

Les pertes de l'ennemi étaient considérables. Nous trouvâmes, dans les tranchées conquises par nous, des monceaux de cadavres. Toute la garnison des ouvrages avait été anéantie.

Le 8 au matin, les Boches, ayant ramené des troupes fraîches, essayèrent une contre-attaque. Toute l'artillerie allemande de la région de Saint-Mihiel concentrait à la fois ses feux sur le terrain perdu, qu'il lui était très facile de repérer exactement.

Pendant deux jours, le 7 et le 8, nous eûmes à repousser *huit contre-attaques !* Quelques-unes furent arrêtées par notre artillerie, d'autres par nos mitrailleuses, à moins de vingt mètres. Certaines prirent un instant pied dans nos tranchées, mais en furent chassées aussitôt.

Chacune de ces contre-attaques était précédée d'une canonnade violente, qui acheva, dans le bois, l'œuvre de destruction commencée par nos tirs.

Du bois d'Ailly, ou plutôt de ce qui fut le bois d'Ailly, il ne reste plus aujourd'hui que de rares troncs coupés à quelques décimètres du sol. C'est un véritable champ de souches moissonnées par les obus. Pas un centimètre de terrain qui n'ait été retourné par l'artillerie.

Dans un indescriptible chaos s'entremêlent les choses les plus diverses. Des pierres, des armes, des cadavres, sont entassés pêle-mêle. Ici on aperçoit des débris de boucliers, là des gabions éventrés, plus loin des effets d'équipement ; partout, une couche de poussière grise recouvre tout cela en lui donnant une teinte uniforme.

Cette région fut, pendant que dura cette affaire, un véritable enfer; et cependant, malgré cet ouragan de mitraille, nos hommes s'y sont héroïquement maintenus. Il n'y avait plus d'abris : tous avaient été détruits par l'artillerie. Les tranchées étaient en partie comblées, les parapets s'écroulaient, les boyaux étaient coupés; et, cependant, les agents de liaison passaient, transmettant les ordres, et les brancardiers, parmi lesquels de nombreux prêtres, impassibles sous la pluie de fer, emportaient les blessés.

Les obus tombaient sans interruption. On voyait des hommes courir de place en place pour éviter des points battus. Ailleurs ils s'étendaient, couchés sur le ventre, au fond de la tranchée, protégés par leurs sacs et serrés les uns contre les autres.

Le 10 avril, nos canons exécutèrent, du matin au soir, un tir réglé sur les positions que nous allions attaquer. L'assaut ne fut lancé qu'à 7 heures du soir.

Deux bataillons y prirent part, en se portant dans des directions convergentes, et eurent vite fait, cette fois, d'occuper la position en entier. Nous y trouvâmes un nombreux butin : des mitrailleuses, des milliers de grenades à main, des armes, des cartouches, des équipements.

Les Allemands étaient dès lors bien convaincus de notre supériorité dans ce secteur, supériorité qui s'affirma encore par des avantages complémentaires remportés par nous à la fin d'avril, ainsi que dans le courant de mai.

*
* *

Le mois de mai 1915 devait voir encore deux importants succès remportés par nos troupes : l'un à Ville-sur-Tourbe, entre la Champagne et l'Argonne ; l'autre au bois le Prêtre.

Nous occupions, à Ville-sur-Tourbe, une tête de pont sur la rive nord de la rivière. Mais le village, battu depuis septembre 1914 par les canons allemands, n'est plus qu'un amas de ruines. Il est masqué, vers le nord, par les deux hauteurs crayeuses que sépare la grand'route de Sainte-Menehould à Vouziers.

Dans le sol de ces deux hauteurs, nous avions creusé et aménagé un système complet de tranchées et de boyaux : nous avions ainsi réalisé deux ouvrages fortifiés, qui se flanquent réciproquement et servent de bastions protecteurs à notre tête de pont.

Celui de ces deux ouvrages situé à l'est est formé par les tranchées appelées « tranchées du Calvaire ». Celui de l'ouest est l'ouvrage sur lequel s'est porté l'effort allemand.

Cet ouvrage forme un saillant très prononcé, dont la flèche est orientée vers le nord-ouest et dont les flancs nord et ouest sont ainsi commandés par les tranchées voisines.

Les Allemands avaient en vue, en attaquant, la possession de deux lignes de tranchées de la face nord de l'ouvrage, ce qui leur aurait permis de battre notre tête de pont.

L'attaque devait être précédée de l'explosion de

trois fourneaux de mines. Afin de dépister la vigilance de nos postes d'écoute, les Boches s'étaient résolus à faire éclater leurs mines assez loin en avant de nos tranchées, et ils en avaient forcé la charge afin que l'entonnoir creusé par l'explosion arrivât jusqu'à notre ligne. On peut évaluer à six mille kilogrammes d'explosif les chargements qu'ils avaient accumulés dans chacun de leurs fourneaux.

Deux régiments étaient préparés, devant pousser chacun un bataillon de première ligne; un fort contingent de pionniers et une compagnie de mitrailleuses devaient les suivre. De ces dix compagnies, il n'est rien revenu dans les lignes allemandes.

Depuis un mois, les soldats de l'ennemi savaient qu'ils devaient attaquer. Leur état-major avait même pris soin d'organiser en arrière, sur un mouvement de terrain, un retranchement « d'exercice », reproduisant les contours et les dispositifs de l'ouvrage français. De cette façon, les troupes allemandes, pendant les périodes de repos, avaient fait de véritables « répétitions » de l'attaque, pour employer le langage des théâtres. L'on espérait créer ainsi, chez les hommes chargés de l'assaut, une sorte d'automatisme des mouvements.

Tout le mécanisme avait donc été soigneusement préparé.

Mais il manquait à cette machine le principal rouage : la « foi » dans le succès. Les prisonniers que nous avons faits n'ont pas caché qu'ils estimaient l'entreprise folle et hasardeuse.

Les explosions des trois mines se produisirent le 15 mai, à 6 heures 25 du soir. Elles furent d'une

violence inouïe et provoquèrent une secousse analogue à celle d'un tremblement de terre. Sur plusieurs points de notre première ligne, les tranchées se fermèrent comme des lèvres qui se rapprochent. Chacun des trois entonnoirs, de forme ovale, mesurait près de cent mètres dans sa plus grande largeur.

L'un de ces entonnoirs atteignit le saillant de l'ouvrage. Les deux autres se formèrent entre nos tranchées et celles de l'ennemi, dans les lignes duquel la commotion causa à peu près autant de dégâts que dans les nôtres.

En même temps, tous les feux de l'artillerie allemande se concentraient sur Ville-sur-Tourbe, battant les tranchées du Calvaire, le village et les positions présumées de nos batteries.

Dès l'explosion des mines, les bataillons d'assaut avaient sauté dans nos tranchées. Quelques-uns de nos hommes, surpris par l'éboulement, s'y étaient trouvés emprisonnés; mais les autres, après le premier moment de surprise, se mirent à lutter pied à pied.

Les Allemands parvinrent à occuper les deux lignes de tranchées de la face nord ; nous nous maintenions sur la face ouest, où nos hommes avaient rapidement contre-attaqué. Une section parvint à délivrer son lieutenant, tombé blessé entre les mains des Boches.

L'ennemi avait affaire à forte partie : la garnison de Ville-sur-Tourbe était, en effet, composée de troupes coloniales, et ces braves « marsouins » s'étaient déjà, antérieurement, couverts de gloire à l'affaire du fortin de Beauséjour.

Le jour revint : c'était un beau dimanche de

printemps, avec un soleil radieux. Les marsouins, ardents et tenaces à la fois, renoncèrent alors à la baïonnette pour se contenter des grenades, sous une pluie desquelles ils accablèrent l'adversaire.

Bientôt les Boches demandèrent grâce. Acculés dans le labyrinthe, les uns après les autres levaient les bras, par paquets de plus en plus gros.

Leur situation, en effet, était désespérée : toute retraite leur était rendue impossible. Non seulement notre artillerie, par ses tirs de barrage, écrasait les tranchées allemandes de départ, mais encore des feux d'écharpe balayaient les deux faces de l'ouvrage.

Une compagnie allemande, qui était accrochée devant nos fils de fer sur la face ouest, demeura toute la nuit couchée à plat ventre sous le tir de nos mitrailleuses. Au matin, il n'en restait que deux vivants : ils osaient à peine lever les bras pour agiter un mouchoir blanc!

A 15 heures, les derniers Allemands s'étaient rendus. Nous réoccupions toute la première ligne, et nos marsouins avaient la joie d'y retrouver, avec des mitrailleuses un instant perdues, une douzaine de leurs camarades qui, sous la conduite d'un sous-lieutenant, s'étaient maintenus depuis la veille à l'extrémité est et avaient prêté leur aide au nettoyage de la ligne.

Il fallut alors vider nos tranchées des cadavres des ennemis tués, dont le nombre dépassait un millier; plus de quatre cents prisonniers restaient entre nos mains.

Le troupeau de ces captifs a été évacué sur l'arrière. C'étaient des contingents de la Thuringe, de la West-

phalie, du duché de Hesse; tous étaient des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans.

On lisait sur leurs figures la satisfaction non dissimulée d'en avoir fini avec la guerre. Ils regardaient d'un œil stupide les agencements ingénieux de nos tranchées, le théâtre que les marsouins avaient organisé dans leur cantonnement de repos, et ils regardaient surtout leurs vainqueurs, ces petits soldats alertes à l'œil vif et au sourire narquois.

Il est inutile de dire que, à Ville-sur-Tourbe comme ailleurs, les actes d'héroïsme furent nombreux.

Un petit sapeur du génie, élève de l'école des mines d'Alais, a reçu, par l'explosion d'un obus, cent cinquante blessures : sa jambe est presque déchiquetée. On le sauvera cependant. Il raconte, avec un sourire tranquille, comment il fut enseveli sous la terre remuée par l'explosion : « Je n'avais qu'une idée, dit-il, je cherchais ma jambe. »

Un cultivateur de l'Hérault, un homme de cinquante ans, a eu le bras fracassé par un éclat d'obus : il achève lui-même, avec son couteau, l'amputation du membre qui ne tient plus que par des lambeaux de chair. Il refait avec précision, à ses chefs qui viennent le voir, le récit du combat.

Que ne peut-on tenter avec de pareils soldats?

*
* *

La conquête du bois le Prêtre fut terminée, au mois de mai, par une action, couronnement victorieux d'une longue série de combats qui duraient

sans interruption, sur ce terrain, depuis le mois de septembre 1914.

On se rappelle qu'à la fin de ce dernier mois, les troupes allemandes, en retraite après leur défaite de la Marne, avaient reflué sur Saint-Mihiel, où elles s'étaient retranchées fortement dans une position qui formait dans nos lignes un saillant aigu.

L'ennemi, dans son mouvement de repli, se fortifia sur le rebord de la vaste cuvette que dominent les bois de Mortmare, la forêt des Venchères et le bois le Prêtre.

Les positions allemandes de ce dernier bois formaient une sorte de bastion en pointe dominant à l'ouest la Haye, à l'est la vallée de la Moselle et Pont-à-Mousson.

Un ravin, au fond duquel jaillit une source appelée la « fontaine du Père-Hilarion », entaille la forêt. A l'est se manifeste un important mouvement de terrain, dont le point le plus élevé se trouve précisément dans le bois même.

A l'ouest s'élève une hauteur dont la cote est trois cent soixante-douze mètres au-dessus du niveau de la mer. L'éperon de cette hauteur dépasse la lisière de la forêt, et le sommet en est marqué par la « Croix-des-Carmes ». Enfin, dans les appellations de l'administration des forêts, la portion du bois en lisière qui est à cheval sur cette crête porte le nom du « Quart-en-Réserve ».

C'est la conquête de ce saillant ouest, point d'appui important et précieux observatoire d'artillerie, qui a été l'objectif final de nos efforts.

Ces efforts avaient commencé le 30 septembre 1914,

jour auquel nous avions pris pied aux lisières sud-ouest de la forêt.

Le même mouvement était, en même temps, prononcé vers l'est en avant de Montauville. Le 29 octobre, un poste allemand y était enlevé par les nôtres.

Notre effort se concentre, à partir de ce moment, sur le ravin du Père-Hilarion. Après l'avoir occupé, nous accentuons notre progression vers l'est, progression méthodique et continue.

L'infanterie faisait là des progrès journaliers : devant elle, les petits postes ennemis lâchaient pied, et notre ligne arriva bientôt à se mouler sur la principale ligne ennemie, celle qui « fait tête » et qu'il nous faudra enlever de vive force.

On amène, de nuit, des canons jusqu'aux tranchées, en ayant soin de ne pas manifester leur présence avant l'heure fixée pour l'attaque.

Les sapeurs du génie font sauter à la mélinite les défenses accessoires, puis nos canons tirent, parfois à des distances de moins de cent mètres, sur les blockhaus et les postes de mitrailleuses. Cette intervention de l'artillerie à courte portée jette le trouble dans les tranchées de l'ennemi, et, quand celui-ci veut contre-attaquer, une volée de mitraille l'arrête.

Tels furent, dans le courant de décembre, par les froids terribles de cette région de l'Est et sous des rafales de neige, les combats du ravin du Père-Hilarion.

Il s'y est dépensé des trésors d'ingéniosité, d'audace et d'héroïsme. Et le plus bel éloge qui ait été fait de la besogne accomplie, se trouve dans la parole suprême prononcée, en expirant, par un des ouvriers

de cette œuvre admirable. C'était un jeune brigadier d'artillerie; blessé à mort au cours d'une action, il répondit aux paroles d'encouragement que lui adressait son lieutenant : « Ça ne fait rien, *puisqu'on a fait du bon travail!* »

*
* *

A partir de janvier 1915, nos efforts s'orientent vers le « Quart-en-Réserve ».

Il s'agit de s'emparer de la hauteur culminante de la Croix-des-Carmes. C'était une grosse affaire et qui promettait d'être chaude, car les Allemands, après leurs premiers insuccès, s'étaient ressaisis et se défendaient en désespérés.

On ne progresse que mètre par mètre. Sur les pentes du mamelon, il nous faut enlever successivement quatre lignes de tranchées profondes, hérissées de fils de fer et de chevaux de frise, et flanquées par des postes de mitrailleuses.

Les premières attaques eurent lieu le 17 janvier 1915. Elles nous donnèrent quatre cent cinquante mètres de tranchées, mais nous les reperdîmes par une contre-attaque.

Un mois après, le 16 février, une seconde ligne de tranchées tombe entre nos mains, et, le 28, nous nous emparons d'un important blockhaus.

A partir de ce moment, l'ennemi contre-attaque avec violence et nous harcèle de toutes les manières : grenades, bombes, torpilles aériennes, tout lui est bon pour nous arroser de ses nombreux et variés

projectiles. Du 1er au 5 mars, toutes ces contre-attaques échouent.

Le 15 mars, les Boches font éclater une série de fourneaux de mines sous nos tranchées, où ils pénètrent un instant; mais, le soir, nos poilus les en chassent avec vigueur.

Le 30 mars, nous attaquons et enlevons une troisième ligne de tranchées allemandes. Les ennemis laissent entre nos mains cent quarante prisonniers, dont trois officiers; mais ils restent fortement retranchés au sommet de la hauteur, dans une ligne de blockhaus souterrains recouverts de troncs d'arbres.

C'est sur cette ligne que se sont livrés les combats du début d'avril, sous les rafales de neige, sous la pluie et par un vent glacial. Et quand les attaques directes font trêve, nos hommes ne se reposent pas pour cela : ils remuent la terre, remettent en état leurs tranchées et leurs boyaux, continuellement démolis par le tir des canons ennemis.

Malgré leurs pertes considérables, les Allemands tiennent toujours. Ils tiennent grâce à des renforts énormes qu'ils ont reçus de Metz : ces renforts se montent à seize bataillons, et les Boches montrent ainsi le prix qu'ils attachent à la position que nous cherchons à leur prendre.

Notre suprême effort se produisit au mois de mai.

Nos soldats, énervés par cette longue période de petites affaires « sur place », étaient impatients d'attaquer. Les « bleus » de la classe 1915 étaient les plus excités. Ils savaient qu'on se préparait à un « coup de chien », et chaque jour ils demandaient à leurs

officiers : « Est-ce qu'on ne va pas bientôt charger à la baïonnette? »

L'attaque eut lieu le 12 mai, et fut précédée d'un bombardement de cinquante minutes. Elle nous rendit maîtres des blockhaus ; ceux-ci, repris un instant par une contre-attaque, sont revenus définitivement en notre possession.

Nous étions finalement maîtres de la forêt, occupant toute la crête.

*
* *

Les prisonniers faits au cours de ce combat (près de trois cents) étaient absolument hébétés. Ils paraissaient déprimés au maximum par la violence de notre feu et par le spectacle du nombre énorme des leurs qui tombaient morts sous leurs yeux.

Quant à la forêt du bois le Prêtre, elle est dans un état indescriptible.

Tout d'abord, quand on y monte, à partir de Montauville jusqu'au Quart-en-Réserve, on commence par pénétrer sous une voûte de vieux arbres aux feuillages épais. Mais, à mesure qu'on s'avance, la forêt s'éclaircit. Sur le terrain des attaques de janvier, les arbres sont presque tous privés de leurs branches brisées par les obus. Cependant quelques-uns verdissent encore. Plus loin les troncs sont nus, ébranchés et sans feuilles.

Mais quand on arrive sur le terrain des combats d'avril et de mai, c'est-à-dire aux lieux où la lutte se présenta sous l'aspect le plus acharné, c'est la dévastation la plus complète. Tous les arbres sont

coupés à quelques centimètres du sol, d'où ne sortent que des morceaux de troncs semblables à d'énormes piquets enfoncés dans la terre. Le terrain de pierraille est éventré et retourné par les obus. et le sol est jonché de débris d'armes, de casques, de douilles de cartouches vides et d'effets d'équipement de toutes sortes.

Mais, en avançant encore, on dépasse le changement de pente : c'est aussi un changement de décor qui s'offre à la vue.

Au-dessus du parapet, on aperçoit un large paysage : le vallon de Vilcey, le bois de Frière, et enfin tout le panorama de la Haye.

Et alors se déroulent sous les yeux les positions allemandes, que l'on voit maintenant par l'envers. On aperçoit les pistes de ravitaillement, les chemins défilés par lesquels arrivaient les renforts aux ennemis, renforts qui s'acheminaient vers ce bois le Prêtre, que les soldats boches avaient baptisé « le bois de la mort », et que nos poilus appellent simplement « notre forêt ».

L'ennemi, d'ailleurs, continua à plusieurs reprises à nous attaquer. dans la suite, sur nos positions conquises : ce fut en vain. Nous tenions bien ce bois si chèrement disputé, et les contre-attaques furieuses ne nous en délogèrent pas.

Mais sur tout le front, entre Reims et Nancy, pendant les mois de juillet et d'août, eurent lieu d'incessantes affaires de moindre importances : duels d'artillerie, combats de tranchées, escarmouches à la grenade.

Ces combats, sans grand résultat, avaient un

mérite : ils tenaient nos hommes sans cesse en éveil et les préparaient ainsi à la grande offensive que nos troupes, de concert avec les troupes britanniques, allaient prendre simultanément en Artois et en Champagne, dans le courant du mois de septembre.

Nous allons maintenant abandonner un instant nos armées d'Artois et de Champagne et voir ce qu'ont fait nos soldats le long de la ligne bleue des Vosges et sur ce coin d'Alsace, sur ce morceau de terre française reconquis par nous et violemment disputé par l'ennemi.

CHAPITRE VI

EN ALSACE ET SUR LES VOSGES

Le « Vieil-Armand ». — Les attaques du mois de janvier. — Les assauts du mois de mars. — L'attaque sur Metzeral. — Le nouveau « Sidi-Brahim ». — Nos succès à la Fontenelle et au Ban-de-Sapt.

On se souvient que nos troupes, après les premières campagnes faites en Alsace, où elles avaient même occupé temporairement Mulhouse, s'étaient repliées un peu en arrière et occupaient, sur le versant alsacien, le morceau de l'ancien département du Haut-Rhin comprenant la région de Thann et de Munster. Cette portion de territoire occupée par nous s'appuyait aux Vosges à l'ouest et s'étendait le long de la vallée de la Fecht.

Mais nos positions étaient dominées par une hauteur importante que tenaient les Allemands ; cette hauteur était l'Hartmannswillerkopf, d'où les ennemis pouvaient commander tout le pays environnant.

Il était donc du plus haut intérêt pour nous de nous emparer de cette hauteur, ainsi que de deux autres points culminants, le petit et le grand Rei-

chackerkopf, qui dominaient Munster et la vallée de la Fecht.

Au mois de janvier 1915, nous avions déjà attaqué l'Hartmannswillerkopf. Une compagnie de chasseurs alpins avait même réussi à s'installer dans un petit fortin; mais elle fut cernée par les Allemands, sans qu'il fût possible de lui porter secours.

Pendant plusieurs jours, renouvelant l'exploit légendaire de Mazagran, elle tint bon, brûlant jusqu'à sa dernière cartouche. Mais la faim eut raison de cette poignée de braves, et ils durent se rendre, à demi morts d'inanition.

Pendant qu'elle luttait encore avec énergie, nos soldats attaquaient avec fureur sur les flancs de la montagne pour tâcher de délivrer leurs camarades cernés. Mais il faut voir ce que sont les Vosges pendant l'hiver! des pentes abruptes, couvertes de neige et de glace, rendaient presque impossible les assauts qui furent, pourtant, héroïquement tentés.

Car nos soldats et nos officiers considéraient comme une dette d'honneur de tout tenter pour délivrer les assiégés du sommet. Cette dette, nos chasseurs à pied, nos courageux « vitriers », entendaient bien la payer, fût-ce au prix de leur sang.

Un colonel à qui l'on faisait remarquer le chiffre élevé de nos pertes, au cours de ces assauts, répondit : « Moins nous avons réussi, plus nous devons nous sacrifier. Il eût été honteux de quitter la partie sans faire tout le possible et même plus que le possible! »

Le commandant Barrié, commandant un bataillon de chasseurs, fut tué au cours de ces attaques, en

parcourant les lignes. Plusieurs officiers et de nombreux soldats tombèrent également.

Après quatre jours d'efforts infructueux, il fallut s'arrêter. Certaines compagnies, de deux cent cinquante hommes, n'en comptaient plus que cent vingt. Et, d'ailleurs, on avait appris par des prisonniers boches que l'héroïque garnison, prise par la faim, avait dû capituler.

La tentative des jours précédents n'avait donc plus de raison d'être immédiate.

Il fallait alors reprendre l'affaire, non plus en coup de force, mais avec une préparation méthodique et ordonnée, et démolir pierre par pierre la forteresse invisible d'où les Allemands, dominant la vallée, réglaient avec sûreté le tir de leur artillerie

***

L'Hartmannswillerkopf méritait bien, en effet, le nom de « forteresse invisible ».

La montagne domine la plaine de plus de six cents mètres, et son versant est beaucoup plus abrupt que celui des hauteurs avoisinantes. Elle est donc d'accès très difficile, surtout pendant l'hiver. L'adversaire nous dominait, couvert par plusieurs lignes de défenses très fortes, protégé encore par l'épaisse forêt de sapins qui couvre la montagne, et par la neige qui en tapissait les pentes.

Sur un tel terrain, on conçoit qu'un assaut de vive force eût été folie. Ce qu'il fallait faire, c'était un

véritable siège, avec tout le matériel et toute l'artillerie nécessaires.

Les opérations commencèrent en janvier; mais ce qui importait avant tout, c'était d'installer nos troupes aussi fortement que possible dans les positions qu'elles occupaient. Il fallait donc créer des tranchées, des boyaux, des abris blindés, organiser les emplacements pour les pièces de canon.

Tous ces travaux durèrent jusqu'au 26 février. Mais tous, officiers et soldats, n'avaient qu'un désir : venger les braves qui avaient dû succomber au sommet.

L'assaut fut donné le 26 février.

Malgré la vigueur de notre attaque, les Allemands ne perdirent qu'une centaine de mètres de terrain. Notre artillerie n'avait pu démolir suffisamment les défenses accessoires, et beaucoup de leurs tranchées étaient absolument intactes.

Il fallait donc une préparation plus minutieuse encore.

Toutefois, l'assaut du 26 nous avait fourni de précieuses indications, en nous permettant de repérer avec exactitude les positions de l'ennemi, que nous ignorions jusque-là.

On se remit au travail de terrassement. Par des sapes, on précisa le contour des blockhaus allemands. Artilleurs et fantassins s'efforcèrent de faire produire à l'attaque son maximum d'effets. Il s'agissait de compléter les résultats du 26 février.

Le 5 mars, le signal de l'assaut fut donné. Pendant deux heures, les tranchées boches avaient été, au préalable, bouleversées par un feu intense d'artil-

lerie. Nos chasseurs y sautèrent, comme des « diables bleus » qu'ils sont, et enlevèrent le plus fort des blockhaus allemands, prenant deux mitrailleuses et faisant cinquante prisonniers.

Les ennemis sont mis en fureur par ce premier succès de nos troupes : les deux régiments qu'ils ont là contre-attaquent vigoureusement, quatre fois dans la journée du 5, deux fois dans la matinée du 6. Le 7, ils tentent une sortie en colonnes compactes; mais ils sont complètement fauchés par notre tir. Ils recommencent, ils sont fauchés de nouveau.

Cette fois, c'était nous qui avions le dessus : nous avons désormais la certitude absolue de prendre ce qui nous manque encore, de remporter le succès final.

Ce succès, nous allons l'avoir à la fin du mois de mars. Les bataillons de chasseurs qui se battent depuis deux mois viennent d'être renforcés par l'adjonction d'un régiment d'infanterie. C'est un beau régiment de l'Est, qui, depuis le début de la guerre, n'a connu que des succès. Il a la foi complète dans son invincibilité. Ce va être entre lui et le bataillon de chasseurs une « lutte pour la gloire », une véritable rivalité d'héroïsme.

Après une courte action d'essai, le 17 mars, le gros effort fut tenté le 23.

Ce sont les artilleurs qui commencent. A force d'audace et de travail persévérant, ils sont arrivés à voir clair dans ce bois et à installer sur la montagne un réseau de fils téléphoniques de plus de cinquante kilomètres de développement total.

C'est par leur tir que débute l'affaire; ce tir dura

quatre heures, effectué avec la précision étonnante à laquelle sont arrivés ces soldats d'élite, que les Allemands, dans leur manie de tout baptiser de noms « karactéristiques », avaient appelés les « bouchers noirs », comme ils avaient appelé nos chasseurs à pied les « diables bleus ».

Canons lourds et pièces de 75 concentrent sur l'objectif visé, avec une exactitude mathématique, des centaines de tonnes de mitraille et de projectiles de tous calibres. Sur la première ligne, les observateurs règlent et rectifient le tir à mesure qu'il est exécuté.

A travers les arbres, on peut observer les effets foudroyants de nos obus explosifs : on voit littéralement sauter en l'air des « morceaux d'Allemands » ; on voit des armes, des objets d'équipement, des sacs à terre voler sous l'action de l'éclatement des projectiles.

Aussi quand, après cette formidable préparation, nos fantassins s'élancent d'un bond sur les tranchées des Boches, ceux-ci, complètement écrasés par le feu de nos canons, sont littéralement terrassés. Cependant ils se défendent avec rage ; mais nos hommes font preuve d'une ardeur, d'un brio auquel aucune résistance ne saurait utilement s'opposer.

Nos poilus enlèvent deux lignes de tranchées, prennent d'assaut un fortin et font deux cent cinq prisonniers. Les chasseurs débouchent sur leur flanc, avec la même ardeur que les « lignards ». Cette fois, nous voilà tout près du sommet, nous touchons au but.

Mais de nouvelles lignes de tranchées apparaissent, et il va falloir les conquérir à leur tour.

Le lendemain 24, dans les tranchées que l'ennemi

tient encore, un de nos observateurs aperçoit quelque chose qui remue. En regardant avec plus d'attention, il reconnaît que ce sont des casques à pointe, qui s'entassent en masses compactes; au-dessus de ces masses commence à se dessiner une ligne de points brillants, qui sont des baïonnettes.

De toute évidence, c'est une grosse contre-attaque que les Boches préparent.

Mais aussitôt notre artillerie entre en scène. Avec une étonnante rapidité et sa coutumière précision, elle prend sous son feu les boyaux allemands. Comme la veille, nous voyons sauter en l'air des cadavres déchiquetés en morceaux, des armes, des casques, des sacs. Les pertes ennemies doivent être effrayantes. Cette fois, c'en est fait des contre-attaques.

Le canon allemand s'est tu. La nuit du 25 au 26 se passe dans un silence vraiment impressionnant : c'est le calme de la nature au fond du grand bois de sapins, et rien ne trouble la paix tranquille de la montagne aux épais ombrages.

Le jour se lève, et nous constatons avec joie que le brouillard s'est levé; un soleil radieux a dissipé les brumes qui, depuis deux mois, ont rendu tant de services aux ennemis en enveloppant leurs positions d'un réseau impénétrable. Mais, cette fois, nous allons les voir distinctement, et notre artillerie va pouvoir les « arroser » avec certitude.

Tout est prêt, réglé, machiné comme dans une féerie de théâtre. Et le commandant de l'attaque résume d'un mot la perfection des préparatifs : « J'aurais pu disparaître, a-t-il dit, et tout se serait passé exactement de la même façon. »

Dès lors l'action va se dérouler avec une régularité parfaite, fruit de longues semaines de travail. Infanterie et artillerie sont reliées par un réseau complet. Les abris, les tranchées, sont garnis. C'est le suprême effort qui doit nous rendre maîtres du sommet.

*
* *

Entre l'objectif de nos attaques et nous, il y a au moins trois lignes de tranchées, renforcées de blockhaus garnis de mitrailleuses. Une partie des défenses ennemies est encore masquée à nos regards par des arbres qui les dissimulent. L'artillerie a eu de la besogne.

A 10 heures 30, elle est entrée en action; sans une minute d'arrêt, jusqu'à 14 heures 30, elle a inondé de projectiles de tous calibres le front qu'il s'agissait d'attaquer.

Coupés à ras de terre par les obus, les grands sapins s'écroulent avec fracas et tombent dans les larges entonnoirs creusés par les explosions. Le terrain est ainsi percé de trous, comme une écumoire. C'est un chaos de branches fracassées, de tranchées démolies, de cadavres allemands, de débris de toute espèce. Des cris de douleur partent des lignes ennemies : ils sont poussés par les blessés; on entend en même temps des dépôts de cartouches faire explosion.

Cette destruction a duré plus de quatre heures sans interruption.

A 14 heures 55, dans un élan irrésistible, notre infanterie bondit en avant. En un clin d'œil, elle a atteint le sommet de l'Hartmannswillerkopf. A coups

de grenades, deux compagnies de chasseurs enlèvent les tranchées à droite. Deux autres compagnies progressent à gauche et sous le double flot, se rejoignant, dévale sur le flanc est en poursuivant les Allemands en déroute.

Car ils commencent à fuir. Sur la crête découronnée de ses sapins, un fantassin, au mépris des balles allemandes qui pleuvent autour de lui sans l'atteindre, agite un grand fanion pour annoncer notre victoire aux artilleurs, et le régiment d'infanterie s'organise sur le sommet.

Les Boches, en déroute, jettent leurs armes en se sauvant. Toute une compagnie, ou plutôt tout ce qui reste d'une compagnie, — quatre-vingts hommes sur deux cent cinquante, — lève les bras en criant : *Kamerad!* Elle est faite prisonnière, ainsi que plusieurs officiers. Cela porte à quatre cents le nombre des Allemands que nous avons pris au cours des combats du 24 au 26.

Nous interrogeons ces prisonniers, complètement démoralisés par notre feu, et leurs réponses nous font comprendre encore mieux l'importance de notre action. Certains de ces hommes pourraient être légitimement passés par les armes, car ils se sont rendus coupables de véritables lâchetés : après avoir levé les bras pour simuler leur reddition, ils ont *assassiné* à bout portant nos soldats à coups de grenades !

On pousse vers la vallée ce troupeau de brutes, et, sous l'œil moqueur des enfants des villages alsaciens, tous coiffés de képis français, on les fait défiler « au pas de parade » devant notre général de division, dont l'énergie méthodique a préparé la victoire.

*
* *

Malheureusement, au cours de ces attaques, nous avons payé notre triomphe par des pertes cruelles, et nombreux sont les braves qui sont tombés sur l'Hartmannswillerkopf, cette montagne que nos poilus, en tronquant son nom, ont appelée le « Vieil-Armand ».

Nous avons déjà mentionné la mort du commandant Barrié, tué au cours des combats de janvier. L'adjudant Jollivet arrêtait avec sa mitrailleuse une violente contre-attaque; il est tombé sur sa pièce, mais du moins il est tombé victorieux.

Les lieutenants Routhier et Lecœur furent tués en chargeant à la tête de leurs hommes. Le commandant Brun, chef d'état-major de la brigade, trouva aussi une mort glorieuse. Voyant qu'on manquait de renseignements précis sur un des secteurs de l'attaque, il est parti pour « aller voir ». Comme il arrivait, notre ligne fléchissait sous le choc des ennemis qui contre-attaquaient. A cette vue, l'intrépide officier saute sur le parapet, son képi levé, en criant : « En avant! en avant! » Et, cinq mètres plus loin, une balle l'atteignait mortellement.

Les actes d'héroïsme furent nombreux également, et tous seraient à citer. Parmi beaucoup d'autres, racontons l'exploit du chasseur Dumoulin, qui seul, dans une tranchée allemande dont la mitrailleuse fauche notre attaque, cloue le mitrailleur d'un coup de baïonnette et arrête ainsi son feu. Citons encore l'attitude magnifique du sergent Chevenard, qui, tous

les officiers de sa compagnie étant tués ou grièvement blessés, en prit le commandement et la maintint, décimée, mais invincible, sur le terrain conquis jusqu'à l'arrivée des renforts.

L'attaque du 26 ne visait que le sommet du « Vieil-Armand ». Mais, entraînés par leur élan, nos fantassins redescendirent sur le versant opposé, et c'est là qu'ils se sont installés, dominant de trois cents mètres, dans une position formidable, les Allemands réfugiés au bas des pentes.

Le soir, la neige se mit à tomber, couvrant d'un blanc suaire les morts du 23 et du 26. Et le sommet de la montagne présente, au clair de la lune, le plus romantique spectacle qui se puisse imaginer : c'est une série de cuvettes blanches d'où saillent des troncs d'arbres hachés, des mitrailleuses démolies, des monceaux de fils de fer, et, çà et là, des bras et des jambes !

Les Allemands continuèrent encore à tirer pendant quelque temps, mais avec de moins en moins d'énergie. Le lendemain, ils cessèrent complètement de réagir, et toute l'action se résumait dans ce mot laconique et triomphal des poilus : « On les a eus ! »

Telle fut l'affaire du « Vieil-Armand ».

Elle a privé l'ennemi d'un merveilleux observatoire, qui désormais nous servira à nous. Du haut de la cime, nous tenons toute la plaine de l'Est sous notre feu.

Elle a coûté à l'ennemi plus de sept cents morts, plus de quinze cents blessés et quatre cents prisonniers qui sont restés entre nos mains, ainsi qu'une grande quantité de matériel.

On peut dire qu'elle constitue une des plus belles pages de la guerre de montagnes.

L'ennemi, cependant, ne voulait pas rester sur cet échec. Pendant le mois d'avril, il tenta de nous reprendre ce sommet si chèrement conquis. Le 26 avril, il réussissait à y mettre le pied; mais, le 27, nous l'en chassions de nouveau, en progressant encore de deux cents mètres.

* * *

Après notre succès à l'Hartmannswiller, nous étions, comme l'on dit, « en veine, » et nous tenions à en profiter. Aussi, le 6 mai, commençâmes-nous à attaquer dans la vallée de la Fecht, où nous progressâmes de près d'un kilomètre sur un front de mille cinq cents mètres.

Ces progrès sur la Fecht se continuèrent, lentement, mais sûrement, pendant la fin de mai et le commencement de juin. Et, le 15 juin, commencèrent les opérations qui nous rendirent maîtres de Metzeral et de Sondernach. Elles furent remarquables, tant par leur conception que par leur exécution.

L'honneur en revient aux chasseurs alpins et aux bataillons des régiments de ligne. Tous ont rivalisé d'abnégation, d'audace et d'héroïsme. Ces admirables soldats ont su triompher, comme en se jouant, de toutes les difficultés dressées devant eux.

Traçons d'abord un tableau rapide de la région où se sont déroulés ces événements.

Quand on a franchi la frontière qui, en 1871, nous sépara de nos chères provinces volées par les Alle-

mands et qu'on descend vers l'Alsace les pentes du Hohneck, on aperçoit à ses pieds les deux profondes échancrures des vallées de la Fecht qui se rejoignent à Munster, en encadrant entre elles le grand massif du Silberwald, ou « Forêt d'Argent ».

Depuis le Hohneck jusqu'à Munster, les cimes s'échelonnent et s'abaissent vers la plaine : ce sont le sommet nu et rocheux du petit Hohneck, les croupes boisées du Gaschenerkopf, du Sattelkopf, du Reichackerkopf, dont les derniers sapins dominent Munster.

Des pentes escarpées descendent brusquement vers la Fecht méridionale, formée elle-même de la rencontre de deux cours d'eau qui se joignent à Metzeral : l'un, coulant dans une vallée très étroite, coupée de prairies et de vergers où se trouvent le village de Mittlach, l'usine de Steinabruck et Altenhof, faubourg de Metzeral, est connu sous le nom de *Grossthal;* l'autre, coulant dans une vallée orientée du sud au nord, est la *Fecht de Sondernach.*

Ces deux vallées sont séparées l'une de l'autre par le massif du Schnepfenrieth, large montagne couverte de forêts de sapins que coupent quelques clairières. La grande croupe boisée d'Anloss en forme, dans la direction de Metzeral, la partie avancée.

Au moment des attaques, nous tenions déjà les sommets les plus élevés : l'Altmatt, le Sillacker et le Schnepfenrieth. L'occupation de ce dernier sommet, réalisée après des combats acharnés, nous avait permis de progresser jusqu'au delà de Mittlach, dans le Grossthal.

Mais, dans cette vallée, les Allemands, qui avaient

fortifié les lisières de Steinabruck, restaient accrochés aux seuils qui dominent la vallée : Braunkopf, Eichwald, la cote 830 et Winterhagel, dont ils avaient fait de formidables positions.

Sur chacune de ces croupes s'étageaient plusieurs lignes de tranchées, séparées les unes des autres par des réseaux très serrés de fils de fer barbelés, et communiquant par une sorte de tunnel.

Dans la troisième ligne, des blockhaus, faits de troncs de sapins épais, permettaient de résister même dans le cas où la tranchée serait envahie, et plus en arrière étaient des abris à l'épreuve des projectiles de l'artillerie lourde. Les flanquements par mitrailleuses étaient merveilleusement organisés; la disposition des trois positions voisines : Braunkopf, la cote 830 et Eichwald, leur permettait de se prêter, en cas d'attaque, un appui réciproque par leurs feux d'écharpe.

Tel était l'ensemble des positions qu'il s'agissait d'enlever : la tâche était dure.

*
* *

La préparation de l'attaque fut longue et minutieuse. Il fallait concentrer les troupes et assurer leurs ravitaillements de toute sorte, par delà les Vosges. *Plus de trente-deux kilomètres de chemins furent construits*, et les transports représentaient un poids quotidien de cent cinquante mille kilos.

Il fallait également préparer soigneusement le terrain des attaques, creuser les places d'armes et les

parallèles de départ, pousser les boyaux et les sapes sur des pentes où l'on était en vue; souvent on piochait la nuit, sous le feu des canons et des mitrailleuses.

Ce fut le 15 juin, que l'assaut fut donné des deux côtés de la vallée.

Les bataillons de chasseurs alpins avaient emmené leurs fanfares en première ligne. A l'heure dite, elles jouèrent la *Sidi-Brahim*, et nos héroïques alpins, montagnards de Savoie, du Dauphin et du Massif central, partirent à l'assaut. Quant au bataillon de la ligne, appartenant à un régiment de l'Ain, qui devait attaquer la cote 830, il fit jouer la *Marseillaise* par sa musique, et celle-ci le fit avec un tel entrain, que *la grosse caisse en fut crevée !* Elle revint sur le dos d'un prisonnier allemand, dans le premier convoi de Boches que les musiciens accompagnaient.

Tandis que les accents sonores des instruments de cuivre lançaient aux échos des vallées alsaciennes ces airs français qui, depuis si longtemps, n'y retentissaient plus, les Boches faisaient entrer en scène leurs mitrailleuses et leurs canons. Mais cela n'arrêta pas l'élan de nos troupes. Une grande partie des tranchées du Braunkopf tomba rapidement entre nos mains. A la cote 830, nos fantassins, perçant la ligne ennemie, descendant sur les pentes, prennent les tranchées adverses à revers et font prisonnières deux compagnies entières.

A Eichwald et à Anlass, le succès fut plus lent. Dans le premier de ces deux endroits, après avoir enlevé deux lignes de tranchées, les alpins se heurtèrent sous bois à un mur de pierres sèches garni de

mitrailleuses, et la section qui marchait en tête vint s'y briser. Le corps d'un chasseur fut retrouvé, deux jours après, à cheval sur le mur crénelé : il avait été frappé au moment où il cherchait à le franchir sous le feu de l'ennemi.

Sur l'Anlass, on se battit avec acharnement, mais sans réussir à progresser.

L'attaque fut reprise le 16 juin. Cette fois, nous pûmes nous rendre entièrement maîtres du Braunkopf : c'était le chemin ouvert vers Metzeral, et, après la prise de la cote 830, c'était en outre l'encerclement de l'Eichwald, où nous avions été arrêtés.

Quelques mitrailleuses y étaient demeurées, pour en protéger l'évacuation. Le 17, nous y pénétrions en en chassant les derniers défenseurs. Mais les Allemands restant à l'Anlass, où notre attaque était toujours en action sans progresser, pouvaient, de l'autre côté de la vallée, battre les pentes du Braunkopf avec leurs mitrailleuses et arrêter ainsi notre avance.

Tout l'effort se concentre alors sur l'Anlass.

Renonçant à attaquer directement par le chaume, nous reportons notre action plus au sud, sur une partie des lignes où le déboisement, opéré par le feu de notre artillerie, permet d'effectuer un réglage précis du tir sur les positions ennemies.

*
* *

Le 18, une première tranchée fut enlevée. Le lendemain 19, nos troupes d'assaut firent de nouveaux et importants progrès. Le 20 juin, enfin, la ligne allemande cède définitivement.

Les alpins, qui avaient été soutenus par un bataillon de ligne formé d'un recrutement de Vosgiens, s'élancent dans le bois, font crouler toutes les défenses boches, et, descendant rapidement dans la vallée, capturent six officiers, onze sous-officiers et cent quarante hommes.

En même temps, une attaque dirigée au sud de l'Anlass contre la corne du Winterhagel fut marquée par un héroïque et dramatique incident.

Un petit groupe de chasseurs avait réussi à franchir les fils de fer ennemis ; mais il tombe sous le feu d'une mitrailleuse de flanquement. Avec leurs outils portatifs, nos braves alpins tentent de se faire rapidement un abri. On entend les Allemands qui leur crient : « Rendez-vous ! » Mais pas un seul ne répondit. La mitrailleuse accomplit alors sa sinistre besogne, et les corps de ces héros ont été retrouvés dans le bois, la face contre terre, alignés comme à l'exercice.

Une fois que les positions élevées furent tombées entre nos mains, les attaques se sont concentrées dans la vallée de Metzeral. Déjà l'usine de Steinabruck avait été prise dans la nuit du 17 juin, et dès le 18 un bataillon était entré dans l'Altenhof, qui est un faubourg de Metzeral. Le 21, les chasseurs descendus du Braunkopf contournaient le village par le nord et atteignaient la gare du chemin de fer.

Menacés d'être pris dans Metzeral, les Allemands placèrent des mitrailleuses dans quelques maisons et s'apprêtèrent à évacuer le village ; mais, pour rester fidèles à leurs traditions de vandalisme et de sauvagerie, avant de l'évacuer, ils y mirent le feu.

Notre artillerie eut vite fait d'abattre les maisons où se trouvaient les mitrailleuses, et nos troupes purent alors pénétrer dans les rues en flammes, les unes par le nord, les autres par l'ouest. Un chasseur, précédant ses camarades, poursuivait les Boches en fuite jusqu'aux lisières est. Toute la nuit du 21 au 22, Metzeral brûla, tandis que la canonnade faisait rage, répondant de son lourd tonnerre au crépitement continu des mitrailleuses.

Nous nous étions élancés, sur les talons des Allemands, à travers les vergers à l'est de Metzeral, sur les crêtes qui le dominent. Sur l'une de ces crêtes, au-dessus d'un petit kiosque, flottait un drapeau allemand : nos poilus eurent vite fait de l'arracher.

La chute de Metzeral entraîna comme conséquences l'évacuation par l'ennemi du bois de Winterhagel, près de Sondernach, où nous nous installions dans la nuit du 21 au 22. La liaison fut établie entre les troupes descendant du Schnepfenrieth et celles qui avaient occupé Metzeral. Nous tenions ainsi toute la ligne, de la Fecht à Sondernach.

Nous avions donc atteint notre but, et par surcroît nous avions fait prisonniers vingt officiers, cinquante-trois sous-officiers et six cent trente-huit soldats.

Les Allemands, qui avaient en face de nous, au moment de l'attaque, sept bataillons, en amenèrent successivement dix autres, dont les pertes, à en juger par les nombreux cadavres laissés sur le terrain du combat, ont dû être considérables.

Ces troupes, appartenant à un régiment de chasseurs de la Garde et à des régiments de réserve, les 73e,

74e, 78e, 79e, 189e, ont paru être dans un bon état physique, mais moralement très déprimées, et surtout terrorisées par le mordant des « diables bleus ».

Ceux-ci ont été dignes de leur vieille réputation, et les « vitriers » de Metzeral se sont montrés les nobles héritiers des traditions glorieuses que leur ont laissées leurs ancêtres, les « vitriers » de Sidi-Brahim. Et les fantassins, qui arrivaient d'une région où ils gardaient des tranchées, ont déclaré qu'ils étaient heureux de se battre à côté d'eux.

Dans ces combats sous bois, l'action du commandement peut difficilement s'exercer d'une manière continuellement effective; mais chaque homme connaît son objectif, et c'est là qu'éclate la supériorité que donne au soldat français sa valeur « individuelle », alors que les soldats allemands n'ont qu'une valeur « collective ». Chez nous, chaque troupier va droit son chemin et accomplit sa tâche personnelle avec intelligence, courage, conscience et habileté. Ainsi, au Braunkopf, on put voir des hommes sous le feu déplacer tranquillement des chevaux de frise qui gênaient leur course. Tous appliquaient à la lettre les recommandations que leur avait faites le commandant de l'attaque : « Ne pensez aux camarades que pour les aider, jamais pour les attendre. Alignez-vous sur les fractions les plus avancées. »

La valeur déployée par de telles troupes est la plus belle récompense de l'exemple inlassable que leur donnent les chefs placés à leur tête. Officiers et soldats sont dignes les uns des autres; c'est leur réunion en un tout sublime qui constitue cette chose unique au monde : « l'Armée Française. »

*
* *

Tandis que se développaient les combats qui se sont terminés par l'occupation, par nos troupes, de Metzeral et de Sondernach, une autre action, au sud de cette région, était engagée du 14 au 21 juin dans le massif de Langenfeldkopf, où, par une série de brillantes rencontres, nous nous rendîmes maîtres du sommet de l'Hilsenfirst, à mille deux cents soixante-dix mètres.

Ce qui caractérise cette phase de la lutte, c'est l'épisode héroïque où une de nos compagnies d'avant-garde se trouva cernée par l'ennemi et séparée de son bataillon. Bien qu'entourée de tous côtés, elle réussit cependant à se maintenir pendant quatre jours, au bout desquels elle fut délivrée, renouvelant ainsi l'exploit légendaire des chasseurs de Sidi-Brahim.

Le 14 juin, à 15 heures 30, la 6e compagnie du 7e bataillon de chasseurs sort des tranchées de départ et se déploie rapidement dans une clairière, faisant face à l'objectif qui lui a été assigné. Mais elle est aussitôt soumise à un feu violent d'infanterie partant de la lisière du bois, d'où l'ennemi, debout sur le parapet des tranchées, tire sans arrêt sur elle. En même temps, deux mitrailleuses allemandes se mettent de la partie. Le peloton de tête de la compagnie s'arrête et ouvre un feu terrible sur les tireurs allemands, qui disparaissent.

Les chasseurs se précipitent alors dans les tran-

chées boches et s'y emparent des deux mitrailleuses. L'ennemi s'enfuit sous les bois. Alors la compagnie, obéissant aux ordres reçus, s'arrête et se fortifie sur place. Les patrouilles envoyées en avant font connaître au capitaine que l'ennemi est en retraite et qu'on peut traverser ses réseaux de fils de fer.

Le renseignement est envoyé au commandant du bataillon. Les chasseurs commencent à ouvrir une brèche dans le réseau barbelé.

A ce moment, l'agent de liaison envoyé en arrière revient et rend compte que des patrouilles allemandes circulent derrière la compagnie, et que les autres compagnies du bataillon n'ont pas encore traversé la clairière. C'était grave.

Le capitaine donna aussitôt à de fortes patrouilles l'ordre de rétrograder, en vue de rétablir la liaison avec le bataillon. Mais au moment où ces patrouilles parviennent aux tranchées, si allègrement enlevées l'instant d'avant, elles se heurtent à des troupes allemandes, qui tentent d'y reprendre pied et de déménager les mitrailleuses.

Attaqués avec une grande audace, les Boches nous abandonnent une de ces pièces. Mais des renforts leur arrivent, qui barrent le passage à nos patrouilles.

Il est 17 heures 25; le cercle s'est fermé. La 6e compagnie et deux sections de la 4e, en tout cinq officiers, dont un blessé, et cent trente-sept hommes, dont vingt-quatre blessés, sont cernés.

Sans perdre une minute, le capitaine fait tracer un carré, sur les quatre côtés duquel des tranchées sont rapidement creusées. En arrière, on entend les

clairons du bataillon qui sonnent la charge, et les fusils et les mitrailleuses qui crépitent. On a l'espoir d'être secourus. Mais peu à peu la fusillade s'arrête, et à 20 heures le calme est rétabli.

Des deux patrouilles envoyées à l'arrière, l'une a réussi à passer. L'autre a eu deux hommes tués et a été obligée de se replier sur la compagnie assiégée.

Le 15 juin, au petit jour, les Allemands attaquent les chasseurs. Ceux-ci font un feu nourri, et, malgré cela, les Boches avancent en colonnes par quatre. L'instant est critique; mais, au moment où la situation paraît le plus grave, une rafale d'obus de nos 75 arrive à propos et détruit complètement une des colonnes assaillantes. Le reste tournoie et s'enfuit en désordre, laissant un véritable monceau de cadavres.

Vers 19 heures, le capitaine aperçoit des partis ennemis qui s'avancent : il envoie contre eux quelques patrouilles, qui leur tuent une dizaine d'hommes et les dispersent.

La nuit est venue. Le capitaine fait alors reposer ses hommes par fractions : ceux qui ne dorment pas sont attentifs à tout, le doigt sur la détente de leur fusil.

Le 16, avant le jour, tout le monde est sur pied.

Dès l'aube, un sous-lieutenant et quelques hommes surprennent un détachement composé d'une vingtaine d'Allemands, commandés par un feldwebel : ils s'élancent sur eux. Le sous-officier et deux hommes sont tués, deux grièvement blessés, trois faits prisonniers. Les autres s'enfuient à toutes jambes.

Quelques instants après, un brancardier qui est

allé soigner un blessé à une centaine de mètres sous bois se trouva tout à coup face à face avec un Boche. Bien que n'ayant aucune arme, il l'empoigne immédiatement et le ramène dans le carré.

A 10 heures, le détachement parvient à communiquer par signaux avec le bataillon. On lance des appels en langue provençale, de façon à n'être pas compris des Allemands, toujours aux écoutes, et la conversation s'engage au-dessus des lignes ennemies. La compagnie cernée apprend ainsi que le bataillon attaquera, le soir, l'ennemi qui l'assiège en faisant précéder son attaque d'un copieux bombardement.

Des abris solides sont alors construits pour tout le monde dans le carré fortifié. A l'heure dite, le bombardement a lieu. Nos chasseurs entendent alors l'attaque se déclencher, puis la fusillade fait rage; mais peu à peu elle se ralentit et finit par s'éteindre.

Ce n'est pas encore pour cette fois-ci; mais nos braves « vitriers » ne perdent pas confiance.

*
* *

Vers 21 heures, le bataillon attaque de nouveau. On entend encore les clairons qui sonnent la charge, puis les mitrailleuses et les fusils qui crépitent;... puis, encore, le silence!

Le détachement conserve, malgré tout, un moral excellent; seuls quelques blessés délirent.

Pendant cette nuit, les Allemands firent des travaux d'attaque, protégés par des tirailleurs. Comme ceux-ci deviennent gênants, on les arrose d'une

quinzaine de grenades à main, et cela suffit à les refouler précipitamment.

Mais il était une question qui devenait grave pour la petite garnison : c'était celle des vivres. Depuis le matin du 16 juin, les hommes avaient été rationnés : une boîte de conserves pour cinq, sans pain ni biscuit. On le voit, le « menu » était maigre. Heureusement que nos hommes avaient pu s'assurer, de haute lutte, la possession d'une source à environ cent cinquante mètres du carré fortifié.

Pendant ce temps, les chasseurs ont eu le temps de s'initier au maniement de la mitrailleuse prise aux Boches. Sous la direction d'un sous-lieutenant, une équipe de mitrailleurs a été organisée, ainsi qu'un emplacement pour la pièce, à l'angle du carré : de là elle peut protéger, par son tir, le côté faible de la position défendue par nos courageux « vitriers ».

Le carré est devenu, d'ailleurs, une redoute très forte : tranchées profondes, postes d'écoute poussés très loin. Une attaque par surprise est devenue chose impossible.

Du reste, des patrouilles circulent incessamment, harcelant l'ennemi sans trêve, lui tuant des sentinelles et poussant même l'audace jusqu'à fouiller des débris d'où elles rapportent quelques vivres qui sont les bienvenus et une quantité de couvertures, précieuses surtout pour les blessés, que la fraîcheur des nuits sur la montagne éprouve particulièrement.

Le 17 juin, au matin, un groupe de patrouilles ennemies cherche à monter sur le quadrilatère dont nos chasseurs ont fait un inexpugnable réduit. La

mitrailleuse prise aux Boches entre alors en action; elle tire une bande de cartouches et leur tue plusieurs hommes.

« Voilà du plomb allemand qui retourne à ses propriétaires, » fait observer sentencieusement un caporal qui se tenait à côté de la pièce.

Ces patrouilles reviennent à la charge, un peu plus tard. Comme les munitions commencent à se raréfier, nos « diables bleus » ont l'idée d'utiliser la raideur des pentes abruptes pour faire rouler sur elles des blocs de rocher préparés d'avance, et qu'un faible effort devait ébranler. Cela se passe ainsi : les patrouilles allemandes ont plusieurs hommes écrasés, et ne reviennent pas.

Vers 10 heures, les communications par signaux sont rétablies avec le bataillon, dont le commandant promet, pour le soir même, un bombardement soigné.

Ce bombardement est effectué le soir, en effet. Sous la mitraille et les éclats d'obus, le bois s'éclaircit à vue d'œil. Les chasseurs voient fuir de nombreux groupes d'Allemands, qui filent à toute vitesse. Ils les saluent au passage par un feu d'une rare précision, car chaque tireur a certainement abattu son homme.

Les projectiles et leurs éclats font jaillir sur l'héroïque carré des nuages de poussière, une véritable grêle de pierres; la fumée rend l'atmosphère pénible à respirer. Cependant, grâce à la grande solidité des abris construits et à la précision du tir de nos canons, aucun de nos soldats ne fut atteint.

Enfin, à 18 heures, une compagnie de secours

débouche, en ouragan, dans la petite clairière. C'en est fait, nos héros sont délivrés! Aussi calmes qu'à une manœuvre du temps de paix, nos officiers dressent rapidement le bilan de la lutte de quatre jours.

Chose à peine croyable! pendant ce temps de combats incessants, nos courageux chasseurs n'ont eu que deux tués et trois blessés! Le détachement n'a eu aucun homme fait prisonnier, et, au contraire, il a capturé dix Boches! Il a infligé à l'ennemi des pertes très dures, lui a pris de nombreux fusils, une mitrailleuse et quatre mille cartouches, dont il a prouvé qu'il savait admirablement se servir.

Aussi, le soir, le général commandant l'armée des Vosges, ancien chasseur lui-même, décide-t-il qu'en souvenir de ces quatre glorieuses journées, la 6e compagnie du 7e bataillon de chasseurs s'appellera désormais la « compagnie de Sidi-Brahim ».

Ainsi se perpétuent dans notre armée, en se rajeunissant par de nouveaux et héroïques exploits, les glorieuses traditions du passé.

*
* *

Les faits que nous venons de raconter se passaient en Alsace, à la mi-juin. D'autres faits de guerre importants allaient s'accomplir sur les Vosges, au commencement de juillet, dans la région du « Ban-de-Sapt ».

De larges ondulations, des collines coupées de

quelques ravins, des prairies, des champs de pommes de terre, des bois d'épais sapins ; çà et là, des hameaux dont les maisons sont chacune entourées d'un verger : tel est l'aspect du pays vosgien qui s'étend entre les hauteurs boisées de Senones et le grand massif forestier de la montagne d'Ormont.

C'est dans cette région que, au mois de septembre 1914, après sa défaite sur la Marne, s'est arrêtée une partie de l'armée allemande. Depuis cette époque, le front s'y est installé d'une manière stable, et l'activité des deux adversaires s'est surtout concentrée autour d'un point que les Allemands appellent la « hauteur du Ban-de-Sapt », et que nous désignons sous le nom de « cote 627 » ou encore de « hauteur de la Fontenelle ».

La Fontenelle est un des hameaux qui composent le Ban-de-Sapt. Il est en notre possession, tandis que, plus à l'est, les autres localités du Ban, Laitre et Launois, sont aux mains des Allemands. Entre la Fontenelle et Launois se dresse la cote 627, et cette hauteur domine tout le pays environnant.

Autrefois, pendant les jours de la paix, ce belvédère était un but d'excursion. Maintenant il est devenu un observatoire dont la possession est âprement disputée et dont les bois de sapins, qui jadis en faisaient la parure, ont été entièrement fauchés par les feux répétés de l'artillerie.

Nous occupions cette cote 627, et nos troupes s'y étaient fortement installées. Les Allemands, pour nous l'enlever, entreprirent un véritable siège.

Dès le mois de juin, ils avaient commencé leurs travaux d'approche. Progressant lentement à la sape,

faisant éclater au bout de leurs galeries de nombreux et puissants fourneaux de mines, ils arrivèrent peu à peu à se rapprocher de nos positions, sans réussir toutefois à les entamer.

Le 22 juin, les deux lignes adverses étaient rapprochées à une vingtaine de mètres de distance l'une de l'autre. Ce jour-là, après un violent bombardement, l'ennemi donna l'assaut et, au prix de pertes très lourdes, réussit à atteindre le sommet et même à arriver jusqu'à la Fontenelle. Mais une vigoureuse contre-attaque de nos troupes le fit reculer, en nous laissant cent quarante-deux prisonniers. Toutefois, les Boches restaient accrochés au haut de la colline.

Ils s'y fortifièrent aussitôt et y organisèrent, avec leur génie des fortifications de campagne, des défenses formidables. Le général Von Knœrzer, commandant la 3e division bavaroise, reconnaissait, dans un ordre du jour, la perfection de ce travail défensif.

« En visitant aujourd'hui, disait-il, la position nouvellement conquise sur le Ban-de-Sapt, j'ai pu me convaincre que, depuis que nous l'occupons, on a travaillé avec le plus grand zèle à l'organiser, et qu'on continue à la fortifier *avec joie et amour*.

« J'ai l'assurance que la hauteur du Ban-de-Sapt sera transformée, dans le plus bref délai, en une *forteresse imprenable*, et que les efforts que pourront faire les Français pour la reprendre échoueront avec les pertes les plus sanglantes. »

Cet ordre du jour était daté du 3 juillet.

Nous allons voir comment ont été « réalisées » les espérances du général allemand.

*
* *

Le 8 juillet, tous nos préparatifs pour donner l'assaut étaient achevés.

Ce jour-là, à 7 heures du soir, trois colonnes d'attaque, disposées chacune en face de son objectif et appuyées par le tir précis et puissant d'une artillerie formidable, abordaient la position ennemie et l'enlevaient d'un seul coup, dans un élan magnifique.

Au centre, l'attaque prenait pied immédiatement sur la ligne de faîte et la dépassait, tandis que notre droite immobilisait l'ennemi sur ses positions à l'ouest de Launois.

A gauche, notre colonne d'attaque avait tout d'abord progressé plus lentement. Mais elle réussissait, grâce à la nuit, à s'emparer de la partie nord-ouest de la hauteur, tandis qu'à l'extrême gauche d'autres éléments tournaient la position et faisaient prisonniers ses défenseurs.

De sorte qu'au lever du jour, non seulement nous avions pris la hauteur en entier, mais encore nous nous étions emparés de la position allemande jusqu'à la route de Moyenmoutier.

La totalité de la garnison, composée de deux bataillons de la 5e brigade d' « Ersatz » bavaroise, avait été tuée ou capturée. Nos pertes n'atteignaient pas le quart de celles de l'ennemi.

Les hommes qui sont ainsi montés à l'assaut de la Fontenelle ont enlevé la position en moins de dix

minutes. C'était vraiment un spectacle magnifique que de voir nos poilus s'élancer sur les retranchements allemands au milieu de la fumée et des éclats des obus, inspecter les tranchées ennemies pour voir si « l'ouvrage était bien fait », et continuer à marcher en avant, le fusil à la bretelle et la main dans leur sac à grenades.

Au cours des combats des 8 et 9 juillet, nous avons pris la forteresse « imprenable » dont parlait le général allemand; nous avons fait huit cent quatre-vingt-un prisonniers, dont vingt et un officiers. Tous étaient encore sous l'impression nerveuse du bombardement, et disaient volontiers qu'on ne pouvait pas imaginer « un pareil enfer ». La plupart des soldats n'arrivaient pas à dissimuler la joie qu'ils avaient d'être prisonniers et d'échapper ainsi pour l'avenir à de pareils dangers.

Tous les officiers appartenaient à la réserve : c'étaient des professeurs, des employés de commerce ou de banque. L'un des plus abrutis était un « candidat » en théologie protestante, qui, deux jours après sa capture, tressaillait au moindre bruit, croyant toujours entendre le canon.

Seul, le chef de bataillon, le major Michahelles, du 11e d'Ersatz, avait conservé tout son sang-froid. Il ne cacha pas son admiration pour nos artilleurs et nos fantassins.

L'organisation défensive, si minutieusement édifiée par les Allemands, a été détruite. Elle était cependant remarquable, car elle comportait cinq lignes de tranchées, des ouvrages permettant le tir sur les deux faces, pour le cas où la position serait tournée,

des blockhaus couverts de troncs d'arbres et de tôles ondulées, et des abris souterrains profonds.

Nous avons pris un matériel considérable : chaque jour, nous déterrions encore de nouvelles mitrailleuses.

Dans un petit bois, le long de la route, nous avons découvert un parc du génie, avec de copieux approvisionnements d'outils, de fils de fer, de sacs à terre, de boucliers de tranchées. Nous avons également pris quatre lance-bombes, deux canons de 39 et un canon de 37.

Le régiment qui a eu la part la plus active au combat de la Fontenelle est celui qui s'était déjà illustré précédemment à la prise de la cote 830, dans la vallée de la Fecht. Il a été cité tout entier à l'ordre de l'armée des Vosges.

Et un juste tribut d'admiration doit aller à une compagnie d'un autre régiment, du même recrutement de l'Ain, ainsi qu'aux sapeurs du génie qui ont accompagné les attaques et les ont secondées avec un dévouement digne de tous les éloges.

Tous les corps, d'ailleurs, rivalisèrent d'élan. Ceux même à qui était confiée la garde des tranchées tenaient à cueillir, eux aussi, leur branche de lauriers.

C'est ainsi que quelques unités d'un régiment catalan participèrent, de leur propre initiative, au « nettoyage » de la position, et, pénétrant dans un blockhaus oublié par les troupes d'assaut, y firent prisonniers quatre-vingt-dix Boches qui s'y étaient réfugiés.

Un artilleur, préposé au service des canons de tranchées, ne put tenir en place en voyant l'infan-

terie monter à l'assaut : « C'est trop beau ! » s'écria-t-il. Et, prenant un fusil, il s'élança à l'attaque aux côtés des fantassins.

*
* *

Nos succès, dans cette région du Ban-de-Sapt, allaient d'ailleurs se poursuivre dans le courant et à la fin du mois de juillet.

Les Allemands digéraient mal leur échec sanglant du 8 et du 9. Après s'être recueillis un instant, ils s'apprêtèrent à reprendre ce qu'ils avaient perdu. Le 16 juillet, se sentant assez prêts, ils lancèrent sur Fontenelle, sur cette cote 627 qu'ils avaient été obligés de nous abandonner, quatre attaques en y engageant plus de deux bataillons. Leur échec fut complet.

Dès l'aube de cette journée, leur artillerie avait commencé à faire, sur nos positions, un tir très violent d'obus de gros calibre. Ce tir continua toute la journée.

A la chute du jour, ils lancèrent leurs attaques d'infanterie : elles arrivèrent par quatre côtés différents. Deux d'entre elles débouchèrent de la direction de Launois.

L'une essaya de se dérober à travers un petit bouquet de bois, fortement ébranché ; rapidement aperçue, elle fut arrêtée par notre feu et ne put quitter la lisière de ce boqueteau.

La seconde suivit la route Launois-Moyenmoutier, en prenant pour objectif la barricade que nous y

avions organisée. Elle chemina dans le fossé qui borde la route; mais celle-ci fut vite balayée par nos feux, et l'ennemi ne put progresser dans cette direction.

Les attaques principales furent faites le long de la grand'route. Elles étaient fortes chacune d'un bataillon. L'une débouchait de Laitre; l'autre descendait les pentes d'une large colline qui s'étend de Laitre à Launois (cote 597).

Les colonnes ennemies venues de Laitre se jetèrent au pas de course sur un saillant constitué par nos ouvrages, à l'ouest de la route. Nos mitrailleuses avaient heureusement, malgré le tir de l'artillerie allemande, été portées sur le parapet même des tranchées : elles opposèrent à l'ennemi un obstacle infranchissable. En même temps nos batteries, aussitôt prévenues, prirent les assaillants sous leurs redoutables feux. On vit alors les colonnes d'assaut tournoyer et disparaître.

L'attaque au centre n'eut pas plus de succès. Elle se présenta sur six lignes successives, et en terrain découvert. Mais, malgré la nuit qui était venue, nos projecteurs, par leurs puissants faisceaux de lumière, guidaient le tir de nos mitrailleuses, ainsi que celui de nos canons.

Les lignes ennemies furent vite disloquées. Au milieu du crépitement des premières et des détonations des secondes, on entendait les cris des blessés.

Les officiers et les feldwebels allemands eurent pourtant assez d'autorité pour reformer ces troupes en déroute et les ramener à l'attaque. Mais, sous nos

terribles feux, leurs rangs s'éclaircirent de nouveau, et tout à coup le désordre s'y mit, et ce fut la déroute. Au lever du jour, il y avait encore sur les pentes plus de cent cadavres. De notre côté, nous n'avions eu que quatre hommes tués et vingt-cinq blessés.

*
* *

Après ces succès au Ban-de-Sapt, le commandement tenait à asseoir notre position. Il fallait pour cela faire un nouvel effort : il fut fait le 24 juillet.

L'objectif de notre attaque comprenait à la fois les organisations défensives allemandes à l'extrémité des pentes sud-ouest de la cote 627 et un groupe de maisons qui forment la partie sud du village de Launois, et contre lesquelles s'appuyaient les tranchées ennemies.

Notre préparation d'artillerie fut faite avec des obus de très gros calibre : nous pûmes, après la prise des tranchées, en constater la grande efficacité.

Vers la fin de l'après-midi du 24, à 6 heures 15 du soir, les Allemands, qui s'attendaient à une attaque, déclenchèrent un tir extrêmement violent sur nos tranchées de départ. Mais, à 6 heures et demie, nos soldats, sans se laisser intimider par cette rude canonnade, s'élancèrent hors de leurs tranchées et coururent sus à l'ennemi.

A 7 heures, ils avaient atteint tous les objectifs qui leur étaient assignés, pénétrant même dans l'intérieur de Launois, tandis que les renforts qui les sui-

vaient immédiatement procédaient sans retard au « nettoyage » des tranchées conquises.

Un blockhaus ennemi, complètement cerné, résista seul pendant toute la nuit. Les défenseurs se rendirent dans la matinée du 25.

Les Allemands semblent avoir alors pris le parti de leur échec sur ce point, car ils ne réagirent plus que faiblement. Une contre-attaque timide, dans la nuit du 24 au 25, fut facilement repoussée, et à partir de ce moment une progression constante nous a rendus maîtres d'autres maisons de Launois.

Dans cette affaire, nous avons fait prisonniers douze officiers et huit cent vingt-cinq soldats. Nous avons pris huit mitrailleuses, un lance-bombes, une grande quantité de fusils, de grenades et de cartouches. Les prisonniers appartiennent au 3e brigade-Ersatz bataillon, au 14e régiment de réserve bavarois et au 8e bataillon de chasseurs (*May Käfern*). Ils ont paru déprimés par la continuité des échecs que nous leur avions infligés coup sur coup.

De notre côté, l'attaque a été menée par deux bataillons d'un régiment d'infanterie que le général commandant l'armée des Vosges a cité à l'ordre de cette armée, en raison de sa belle attitude. Un groupe de chasseurs cyclistes a également fait l'objet d'une citation. Ces chasseurs, qui flanquaient l'attaque, trouvèrent devant eux des défenses accessoires et des mitrailleuses en action : ils triomphèrent de tous ces obstacles.

Une fois de plus, la supériorité de notre infanterie s'est affirmée avec éclat, en Alsace, comme en Artois, comme en Champagne.

CHAPITRE VII

LES OFFENSIVES D'AUTOMNE EN CHAMPAGNE ET EN ARTOIS

L'effort des alliés pendant l'année 1915. — Les « Champs catalauniques ». — L'attaque du 23 septembre : les prisonniers et le butin. — Les contre-attaques. — L'offensive anglo-française en Artois. — Prise de Loos et de Souchez. — Les conséquences de la victoire.

Le mois de juillet 1915 était arrivé, et la guerre, cette guerre terrible et sans précédent dans l'histoire, durait déjà depuis un an !

Les Allemands occupaient toute la Belgique et une partie de nos départements du Nord et du Nord-Est : ils devaient cet avantage à l'intensité de leur longue préparation militaire. Il ne faut pas oublier que cette préparation durait depuis quarante ans, et que, comme on l'a justement dit, « la guerre est l'industrie nationale de l'Allemagne. »

Ils étaient surtout redevables de ces avantages à leur formidable armement en artillerie lourde et en munitions de gros calibre. Là nous avions, pour ainsi dire, tout à créer pour être à la hauteur de nos

ennemis, et il en était de même chez nos alliés anglais, italiens et russes.

En outre, les Anglais n'avaient qu'une armée de terre insignifiante : il fallait, de ce côté-là, tout organiser à partir de rien.

C'est à cet effort énorme que fut consacrée l'année 1915.

La France se couvrit d'usines : tous les ateliers de mécanique servaient à la fabrication des obus. Des millions de travailleurs, hommes et femmes, tournaient, vérifiaient, chargeaient les innombrables projectiles nécessaires aux canons, chaque jour plus nombreux, qui sortaient de nos grands chantiers. Partout on produisait des armes, des moteurs d'aviation, des avions, des tracteurs automobiles.

En Angleterre, l'effort ne fut pas moindre, grâce à l'impulsion de deux hommes : Lord Kitchener, l'illustre soldat qui avait, en 1870, combattu dans nos rangs, et M. Lloyd George. La nation anglaise, soustraite à l'invasion, comprenait d'une façon moins aiguë que la nôtre les devoirs de la lutte : Lord Kitchener les lui fit toucher du doigt.

A son appel, des centaines de mille de volontaires vinrent s'engager dans l'armée britannique. Cet élan gagna les possessions anglaises d'outre-mer : Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais fournirent à la métropole de puissants contingents de troupes admirables. Et, quand Lord Kitchener eut fait le compte de ses soldats; quand, au lieu des deux cent mille hommes que comportait jadis cette armée que le kaiser, dans son incommensurable orgueil, appelait « la méprisable petite armée du maréchal French »,

il en constata deux millions, il trouva que ce n'était pas encore assez, et il eut assez d'autorité pour persuader à ce peuple, où jamais la conscription ne s'était exercée, la nécessité du *service militaire obligatoire*.

C'est aujourd'hui chose faite, et nos alliés d'outre-Manche peuvent mettre au front quatre millions d'hommes, armés et équipés de façon merveilleuse.

L'artillerie anglaise, l'artillerie lourde surtout, sous l'active impulsion de M. Lloyd George, se multipliait comme par enchantement; les gros canons devenaient légion, et la production des munitions se faisait sur une échelle prodigieusement vaste. Les Anglaises donnèrent là un bel exemple de patriotisme : les femmes remplirent dans le Royaume-Uni tous les emplois jusque-là réservés aux hommes; elles se firent conducteurs de tramways, cochers, maraîchères, boulangères, facteurs, livreurs de marchandises, que sais-je encore? Et dans les usines de la Grande-Bretagne, où des milliers de femmes travaillaient à la confection des obus, on voyait, assises sur des escabeaux contigus, la modeste femme du peuple à côté de la fille d'un gros bourgeois de Londres et de l'épouse d'un noble lord.

Voilà de la vraie « démocratie »; celle-là, on la trouve développée au maximum dans les États monarchiques.

En Russie, en Italie, le même enthousiasme patriotique se manifestait également.

L'ensemble de ces efforts avait produit des résultats, et, quand arriva l'automne de 1915, les alliés se sentirent en mesure de tenter, non plus des actions partielles et locales comme celles dont nous venons

de faire le récit dans les chapitres précédents, mais une offensive de plus grande envergure, s'étendant sur une ligne de front assez grande.

Cette offensive fut prise au mois de septembre 1915, simultanément en Champagne par nos troupes et en Artois par l'effort combiné de notre armée et de l'armée britannique. D'ailleurs, cette dernière avait déjà détendu son front en venant prendre, dans la Somme, la place d'une partie importante de nos divisions, qu'elle libérait ainsi et rendait disponible pour être utilisée ailleurs.

*
* *

La ligne que le commandement français se proposait d'attaquer en Champagne était celle-là même où l'armée allemande s'était « terrée » après la bataille, victorieuse pour nos armes, de la Marne, en septembre 1914.

Nos ennemis en avaient organisé la défense d'une façon redoutable, en y accumulant tous les obstacles dont l'art militaire peut hérisser des fortifications : réseaux de fils de fer barbelés, chevaux de frise, lignes de tranchées successives défendues par des ouvrages de flanquement, blockhaus, réduits blindés, et surtout, à l'arrière, une nombreuse et terrible artillerie lourde, dont le tir pouvait battre, par-dessus les tranchées allemandes, tout le terrain où notre attaque serait susceptible de se produire d'une manière effective.

Cette ligne, ou plutôt cette « région de lignes »,

n'était autre que le vieux champ de bataille d'Attila : c'étaient les « Champs catalauniques », vaste plaine crayeuse, soulevée par de longues ondulations du terrain, offrant au regard des mamelons écrasés, verdie de bois maigres, plaine triste et vilaine d'aspect, située entre la Suippe à l'ouest et l'Aisne à l'est.

En marchant de l'ouest à l'est, d'Auberive-sur-Suippe au plateau qui descend à Ville-sur-Tourbe, en avant du chemin de fer de Bazancourt à Challerange, le front d'attaque se présentait comme très varié. C'était d'abord une pente douce, une sorte de « glacis » large de huit kilomètres, dont l'axe était la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet. Puis venait une cavité, une manière de cuvette où se trouvait le village de Souain. Au nord de Perthes-les-Hurlus, entre les collines du Trou-Bricot et la Butte-du-Mesnil, se trouve un large passage de trois kilomètres, bordé au nord par une série de hauteurs. Au nord de Mesnil, une position très forte, et devant Beauséjour, la plaine qui domine la ferme de Maisons-de-Champagne. Enfin, au nord de Massiges se trouvait le réseau terminal de tranchées dessinant sur la carte une sorte de « patte d'oie » aux doigts écartés.

Nous avons dit plus haut quelle était la puissance de l'organisation défensive des Boches : il n'est pas inutile d'y revenir encore.

Leurs innombrables tranchées, dont beaucoup avaient été creusées mécaniquement par des machines excavatrices mues par des moteurs à essence, affectaient des dispositions variées : tantôt c'était un réseau en échiquier, tantôt c'était un groupe de tentacules divergents. Et, comme on l'a dit justement, la carte

de ces ouvrages formidables, dressée d'après les observations et les photographies des aviateurs, donnait l'impression générale d'une immense « Saragosse souterraine ».

C'est sur ce front, c'est contre ces défenses que fut engagée la « bataille de Champagne », le 23 septembre 1915.

Des forces importantes étaient en présence des deux côtés.

Du côté français se trouvait massée la plus grande partie des groupes d'armées placés sous le commandement de l'héroïque sauveur de Nancy : le général de Currières de Castelnau, dont la noble physionomie domine toute cette terrible rencontre, et qui est certainement le plus grand homme de guerre des forces alliées.

Du côté allemand c'est la IIIe armée, armée très nombreuse en tout état, mais que nos ennemis, en prévision de notre attaque, avaient accrue par l'appoint de nombreux renforts. Il est en effet impossible, avec l'aviation, de dissimuler à l'adversaire les préparations d'une attaque importante : ses aviateurs aperçoivent et signalent les mouvements de troupes, les concentrations d'artillerie. La « surprise » n'est plus possible dans la guerre actuelle.

*
* *

L'offensive ne fut donc pas prise sur toute l'étendue du front anglo-français : elle fut limitée en Champagne à la ligne que nous avons décrite, et en Artois,

aux deux côtés du bassin minier qui constitue la région de Lens.

Le 23 septembre, le général Joffre, dans un ordre du jour lu à toutes les troupes, annonça que le moment était venu d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages au livre glorieux de la Marne, des Flandres, des Vosges et d'Arras. L'ordre du jour se terminait par les mots suivants :

« Derrière l'ouragan de fer déchaîné grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont, nuit et jour, travaillé pour vous, vous irez à l'assaut tous ensemble, en étroite union avec les armées de nos alliés.

« Votre élan sera irrésistible. Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au delà des lignes fortifiées qu'il vous oppose.

« Vous ne lui laisserez ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire ! »

Le 23 septembre donc, le bombardement commença. L' « ouragan de fer et de feu », dont parlait le généralissime, se déchaîna pendant trois jours et trois nuits.

Le tir de nos pièces couvrit la première et la seconde ligne des tranchées allemandes. Il s'efforçait surtout de détruire les réseaux de fils de fer, de faire ébouler les abris souterrains en en ensevelissant les occupants, de combler les tranchées et les boyaux. C'était l'œuvre des 75. Quant aux pièces lourdes à plus longue portée, elles couvraient d'obus formidables les lignes arrière de l'ennemi, arrosaient de projeciles ses quartiers généraux, ses cantonnements, ses chemins de fer, et s'opposaient ainsi à ce qu'il pût ravitailler ses troupes de première ligne.

Ce que fut ce bombardement, ceux-là seuls qui y ont assisté peuvent le dire. On en a une idée assez nette par les lettres et les carnets saisis sur les soldats allemands tués ou faits prisonniers.

Voici ce qu'écrivait l'un d'eux :

« Les Français tirent sur nous comme des furieux. L'artillerie tire presque aussi vite que l'infanterie. *On dirait que le monde va s'écrouler !* Une pluie d'obus tombe sur nous. Les hommes meurent comme des mouches. Les tranchées ne sont plus qu'un monceau de débris. Un abri profond de cinq mètres a été brisé comme du verre !... ».

Et, dans une autre lettre trouvée sur un prisonnier, on lisait ceci :

« Les cuisines de campagne n'arrivent plus. Nous n'avons plus rien à manger. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a eu, la nuit dernière, soixante morts. Ah ! si la fin était proche ! C'est le cri de tous : la paix ! la paix ! Les hommes meurent de privations et de sommeil. Pas de colonnes sanitaires pour relever les blessés !... »

On comprend, d'après cela, que les soldats allemands emprisonnés dans cet enfer attendaient avec impatience le moment de l'assaut, qu'ils considéraient comme une délivrance.

Toutes nos dispositions avaient été soigneusement prises, tout avait été prévu d'avance. Le mouvement général, l'objectif de chaque unité, instruite par ses officiers au dernier moment, avaient été méticuleusement réglés.

Aussi, pour déclencher l'attaque sur toute la ligne, suffira-t-il d'un mot du commandement à l'heure pré-

cise de 9 heures 30, transmise par la tour Eiffel à l'aide de la télégraphie sans fil : c'est la géniale découverte de notre illustre compatriote le professeur Branly, de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie des sciences, qui va donc être, si l'on peut dire, la « détente qui fait partir le coup de la victoire » !

A la seconde précise, une immense ligne bleue s'élance hors des tranchées : ce sont nos hardis poilus, leurs officiers en tête, qui se précipitent sur les tranchées ennemies en chantant en chœur la *Marseillaise !*

La distance entre les deux lignes de tranchées était environ de deux cents mètres : elle fut parcourue sans grandes pertes pour nous. Les Allemands, surpris par l'impétuosité de cette irrésistible attaque, ne firent leurs tirs de barrage qu'après le passage de notre grande vague d'assaut; celle-ci submergea la tranchée boche sur la presque totalité de l'étendue du front.

Au deux extrémités de la ligne, c'est-à-dire à Auberive et à Serson, elle fut toutefois arrêtée par des feux convergents et des contre-attaques. Cependant elle réussit à immobiliser l'ennemi sur ses deux ailes, pendant que son centre était culbuté.

Le général de Castelnau, avec son coup d'œil infaillible, avait annoncé que, si l'artillerie « travaillait » comme il l'avait ordonné, il serait possible à nos fantassins d'aller à l'assaut de la première ligne de tranchée allemande « le fusil sur l'épaule ».

Les choses se passèrent à très peu près comme l'avait prévu l'illustre soldat.

Et il y a une leçon à tirer de ce brillant succès : c'est que pour emporter la seconde ligne de tranchées, que rien ne nous autorise à croire moins solide que la première, il faudra employer la même tactique, c'est-à-dire commencer par l'anéantir, par l'écraser par une véritable trombe d'obus de gros calibre, avant d'y lancer l'attaque décisive de l'infanterie.

*
* *

Cette ruée triomphante des fantassins de notre grande vague d'assaut fut le prélude, le « lever de rideau », pourrait-on dire, de la bataille de Champagne. Elle se continua pendant les journées des 24 et 25 septembre.

A partir du 26 commença une seconde phase de la bataille : cette phase avait pour but la conquête des centres de la résistance allemande, centres qui comprenaient des bois organisés défensivement, des fortins, des blockhaus bien armés.

On vit se renouveler là les innombrables et héroïques épisodes des combats locaux ; on vit des prodiges de bravoure, d'endurance, de mépris du danger, accomplis mille fois par nos officiers et nos soldats. Les raconter serait refaire les récits des chapitres précédents ; mais il nous suffira d'indiquer les résultats obtenus pour en faire comprendre l'importance.

En deux jours, nos troupes ont capturé *plus de vingt mille prisonniers,* parmi lesquels on compte au moins *trois cents officiers ;* elles ont pris cinquante-deux canons, un nombre énorme de mitrailleuses et

une quantité formidable de munitions et de matériel.

Le 28, elles réalisent de nouveaux progrès, font encore un millier de prisonniers et capturent de nouvelles bouches à feu. Le succès devenait une grande victoire.

Du 28 septembre au 5 octobre se déroula, si l'on peut ainsi s'exprimer, le troisième acte de cette action dramatique et sublime.

Les Allemands, surpris par notre rapide succès, humiliés dans leur massif orgueil de voir notre avance soulignée encore par l'importance des pertes qu'ils avaient subies, firent venir à leur secours de puissants contingents de renfort.

L'importance de ces troupes de soutien se montait à quatre-vingt-treize bataillons nouveaux. Avec l'appui de cette force, ils repoussent d'abord l'offensive d'une de nos unités qui s'était aventurée dans la direction de Somme-Py, où elle avait cru voir qu'une partie des secondes lignes ennemies était abandonnée. Cette offensive inutile s'était, par suite d'une erreur dans l'interprétation des ordres, produite au moment précis où le commandement en chef rédigeait, de son côté, l'ordre d'arrêter le combat.

On est beaucoup frappé par des incidents de ce genre, et l'on est un peu enclin à leur attribuer une importance qu'ils n'ont pas : il faut se dire qu'ils sont inévitables, surtout dans une guerre aussi « immense » que la guerre actuelle.

Au cours des journées suivantes, les Allemands redoublèrent leurs attaques avec une sauvage énergie. Leurs chefs, peu soucieux de la vie de leurs hommes, n'ont en vue que le résultat cherché : la

reprise du terrain perdu. Ils lancent contre nos positions leurs masses d'infanterie en colonnes serrées, espérant que la violence du choc nous enfoncera.

Nos hommes sont impassibles, attendant avec un sang-froid admirable les ordres de leurs officiers. Ceux-ci laissent approcher les Boches jusqu'à vingt mètres ; ils arrivent en vague déferlante. On ne peut trop s'incliner devant la maîtrise de soi-même que devait posséder chacun de nos fantassins, ayant entre les mains un fusil chargé de huit balles, pour ne pas tirer sur un ennemi qui s'approche ainsi.

Mais tout à coup, quand les Allemands ne sont plus qu'à quinze mètres, les officiers jugent le moment opportun pour déclencher le tir :

« Feu à volonté ! »

Alors c'est la rafale. Les lebels, les mitrailleuses unissent leurs détonations dans un crépitement tellement continu, qu'il donne l'impression d'un roulement formidable de tambour. Les vagues allemandes sont arrêtées, fauchées, anéanties. Pas un homme n'en revient. La contre-attaque ennemie se termine en échec sanglant.

Et pourtant ils avaient tout mis en œuvre ; ils avaient, comme l'on dit, « fait feu des quatre pieds. » Ne pouvant réussir avec les armes d'un combat loyal, ils employèrent les armes des lâches. Ils se servirent contre nos soldats de balles *dum-dum ;* ils lancèrent avec leurs gros canons des obus suffocants, dont l'explosion, dégageant des gaz irrespirables, asphyxiait ceux qui se trouvaient au voisinage.

Toute cette chimie de malfaiteurs fut dépensée en pure perte.

Notre artillerie, avec d'« honnêtes » obus, contre-battit efficacement les batteries boches et en réduisit la plus grande partie au silence. Nos hommes prirent de nouvelles tranchées, de nouveaux boyaux, et, le 6 octobre, ils enlevaient d'assaut le village de Tahure et atteignaient le sommet de la butte de ce nom, qui formait le point d'appui de la seconde ligne ennemie. Dans cette affaire, nous fîmes encore un millier de prisonniers.

*
* *

Cette « bataille de Champagne » se terminait pour nous par une victoire.

Certes, la victoire n'était pas définitive. Nous avions enfoncé la première ligne allemande sur un front de plus de vingt-cinq kilomètres, mais nous n'avions pas pu dépasser la seconde.

Malgré cela, le succès était d'importance considérable.

Il se chiffrait, sur la carte, par un gain de quarante-cinq kilomètres carrés; et si l'on examine avec attention la nature des positions conquises par nos troupes, on peut constater que leur importance militaire est de beaucoup supérieure à leur étendue même.

Certains des obstacles enlevés par nos soldats, entraînés par leur invincible ardeur, les ont même étonnés après qu'ils les avaient pris.

Nos braves, en effet, avaient multiplié les tours de force; ils avaient une fois de plus démontré que le

mot « impossible » devait être rayé du dictionnaire français.

N'avaient-ils pas, en effet, escaladé sous le feu de l'ennemi les glacis de Vedegrange et bordé les hauteurs de la cuvette de Souain jusqu'au « droit » de la ferme de Navarin! Au centre, n'avaient-ils pas, en dépit de la canonnade allemande, débouché dans le couloir au nord de Perthes-les-Hurlus, des bois épais du Trou-Bricot, et enlevé les bastions ouest de la courtine du Mesnil! Et par la droite, enfin, ne s'étaient-ils pas élancés jusqu'à la crête de Maisons-de-Champagne, et n'avaient-ils pas pris d'assaut, sous la mitraille, les tranchées de la « patte d'oie » de Massiges!

Toutes ces positions étaient très fortes naturellement, très défendues artificiellement, et cependant nos poilus en ont eu raison.

C'était donc bien la « victoire de Champagne », et c'était une victoire à la fois au point de vue de la stratégie et de la tactique : de la stratégie, par l'heureuse combinaison des mouvements d'ensemble qui avait coordonné les efforts individuels des diverses unités dans une action décisive; de la tactique, par l'utilisation remarquable, faite sur le champ de bataille, de tous les accidents du terrain et de tous les incidents du combat.

Une victoire ne se mesure pas seulement à l'étendue du terrain conquis : elle doit aussi se mesurer à l'importance du butin ramassé, au nombre des prisonniers capturés, au chiffre des pertes de l'ennemi.

Or, le bilan de cette victoire de Champagne se traduisit par les chiffres suivants : plus de cent vingt-

cinq mille Allemands tués ou blessés ; vingt-cinq mille prisonniers, dont trois cent cinquante officiers ; cent cinquante canons capturés ; une quantité énorme de mitrailleuses et de matériel.

Si l'on compare ce chiffre à ceux des batailles célèbres du premier Empire, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur importance, qui montre bien celle de la victoire. Ainsi, à Iéna, Napoléon fit quinze mille prisonniers ; il en fit douze mille à Austerlitz.

Ce brillant succès provoqua dans toute la France un véritable courant de joie patriotique et raffermit chez tous une confiance inébranlable ; il en fut de même chez nos alliés. L'effet moral de la victoire était encore plus grand que l'effet matériel, pourtant bien important.

L'Allemagne, en effet, grisée par l'apparente immobilité de notre front depuis la Marne et l'Yser, avait fini par se croire boulonnée à perpétuité dans ses positions, que l'on considérait volontiers, de l'autre côté du Rhin, comme inexpugnables. Les Boches étaient convaincus que toutes nos attaques viendraient mourir au pied du talus de leurs formidables tranchées.

Et voilà que la digue, qui devait arrêter le fleuve de notre attaque, s'écroulait sur une longueur de vingt-six kilomètres ! C'était un dur coup pour l'orgueil allemand ; c'était leur prestige fortement entamé vis-à-vis des puissances neutres,

*
* *

Aussitôt qu'il apprit la nouvelle de la victoire de Champagne, l'empereur de Russie adressa au chef de l'État la dépêche suivante :

« Apprenant la nouvelle du grand succès remporté par la glorieuse armée française, je saisis avec plaisir cette heureuse occasion de vous adresser, Monsieur le Président, ainsi qu'à la vaillante armée, mes félicitations les plus chaleureuses et les vœux très sincères que je forme pour l'avenir et l'immuable prospérité de la France.

« NICOLAS. »

Le président a répondu comme il suit à S. M. l'empereur de Russie :

« Je remercie Votre Majesté des félicitations qu'Elle veut bien adresser à nos armées à l'occasion du beau succès qu'elles viennent de remporter, avec le concours de nos alliés, sur l'ennemi commun. Je prie Votre Majesté de recevoir Elle-même nos plus chaleureux compliments pour la magnifique vaillance dont les troupes russes donnent l'exemple quotidien et qui fait l'admiration du monde entier.

« RAYMOND POINCARÉ. »

*
* *

Le président, dans sa réponse au tsar, disait : « avec le concours de nos alliés. »

C'est qu'en effet, pendant que nos braves remportaient la victoire en Champagne, une autre victoire, également importante, était remportée en Artois par les forces combinées de France et d'Angleterre.

L'armée britannique, commandée par le général Sir Douglas Haig, qui avait succédé au maréchal French, avait exécuté une série d'attaques dans la direction de Lens, attaques qui étaient combinées avec un effort parallèle fait par notre troisième armée.

Cette double action simultanée fut couronnée par un important succès : la prise de Loos et celle de Souchez, les 25 et 26 septembre.

On se souvient des luttes épiques dont la « sucrerie de Souchez » avait été le théâtre vers le commencement de 1915, luttes que nous avons retracées au cours des chapitres précédents. Cette fois, le village lui-même fut arraché aux Allemands et tomba entre nos mains.

Comme notre avance en Champagne, l'avance des troupes britanniques en Artois dut se borner à l'occupation de la première ligne allemande et s'arrêter à la seconde : elle fut enrayée par des contre-attaques violentes au nord-ouest de Lens, à peu près à l'endroit même où le grand Condé, sous le règne de Louis XIV, s'arrêta pour gagner sa célèbre bataille. L'arrivée des puissants renforts allemands sur la crête de Vimy nous empêcha d'y progresser plus loin que

les vergers de la Folie et le sud de Thélus, près de la route d'Arras à Lille.

Sur la rive gauche de la rivière qui coule à Souchez et qui se nomme la Deule supérieure, est bâtie la petite ville de Loos. Les Allemands l'occupaient depuis le début de l'invasion, et, comprenant l'importance de sa position, ils l'avaient mise très fortement en état de défense. La ville était couverte par une série de tranchées creusées au sommet d'une crête allant dans la direction du nord. Elle était de plus protégée par Hulluch et Haisnes, et par une série d'ouvrages très forts dans la direction de l'est, vers Grenay. En face de Grenay était construit un bastion formidable, appelé le « double crossier ». Entre Haisnes et Hulluch, l'ennemi avait établi une très grosse fortification, connue sous le nom de « redoute Hohenzollern ». Enfin, à l'est de Loos, une très importante et très solide redoute, construite au sommet de la colline désignée sous le nom de « cote 70 », tenait sous le feu de son artillerie la route qui va de la Bassée à Lens.

Telle était la position, redoutablement défendue, comme on le voit, que les deux armées française et anglaise avaient la dure mission d'emporter.

*
* *

Le général Sir Douglas Haig utilisa séparément les divers éléments de son armée.

Le 5e corps était sous les ordres du général Gough : Sir Douglas Haig lui donna l'ordre de marcher tout droit contre le sud de la Bassée.

Le 2e corps, commandé par le général Rawlinson, fut lancé contre Loos, avec l'espoir qu'il pourrait s'avancer jusqu'à Lens et pousser jusqu'à la pointe nord de la crête de Vimy.

L'armée allemande, très renforcée par l'arrivée de nombreuses troupes de réserve, était sous le commandement direct du kronprinz de Bavière.

La double attaque des deux corps anglais, menée avec un entrain irrésistible, surprit tout d'abord les Allemands, qui ne s'y attendaient pas, tout au moins avec cette violence. Ils commencèrent à battre en retraite, et ils perdirent ainsi la position de Hulluch et la ville de Loos, ainsi que toutes les mines avoisinantes. Les troupes anglaises leur tuèrent plus de quinze mille hommes, capturèrent deux mille huit cents prisonniers non blessés, parmi lesquels il y avait cinquante-trois officiers, et s'emparèrent de dix-huit canons, de trente-deux mitrailleuses et d'un nombreux matériel, composé de munitions de guerre et d'objets d'équipement.

Mais après ce recul, qui avait plutôt ressemblé à une véritable débandade, les Boches se ressaisirent, grâce à l'appui de puissants renforts envoyés en hâte. Toutefois ils ne purent réussir à reprendre les positions qu'ils venaient de perdre ; mais ils arrivèrent à un résultat, c'est de n'en pas perdre davantage.

En même temps que l'armée de Sir Douglas Haig enlevait ainsi la position de Loos, l'armée française sous les ordres du général d'Urbal débuta, comme sa sœur alliée, par un très brillant succès : la prise du village de Souchez.

Souchez est à cheval sur la route d'Arras à Béthune,

au pied de l'extrémité est de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. Le château de Carleul lui sert en quelque sorte de bastion avancé. Inutile de dire que les Allemands avaient fortifié la position de la belle manière.

Le général d'Urbal commença par ordonner une intense préparation d'artillerie. Nos pièces lourdes furent mises en batterie et inondèrent de leurs terribles obus les positions allemandes, par un bombardement qui se continua cinq jours de suite, jour et nuit, sans interruption.

Cette préparation fut tellement efficace et réglée avec tant de précision que, le jour de l'attaque, nos fantassins purent, d'un seul élan, atteindre le parc du château de Carleul et pénétrer dans le cimetière de Souchez.

Pendant ce temps, une autre colonne d'assaut, dégringolant le long des dernières pentes de Notre-Dame-de-Lorette, atteignait le bois en Hache après une course de vingt minutes.

Nous avions donc bénéficié de l'élan irrésistible de nos troupes, et nous nous étions installés du premier coup dans des positions bien difficiles à conquérir.

Les Allemands, qui avaient évacué leurs défenses, essayèrent de se rattraper en faisant pleuvoir, sur les positions maintenant occupées par nous, un véritable déluge d'obus de tous calibres, tirés par leurs batteries échelonnées sur la route de Lens.

Le combat se poursuivit ainsi pendant toute la nuit du 26 septembre. Au jour, le commandement décida de déborder Souchez à l'est, pendant que le reste du corps d'attaque continuerait sa progression au nord.

Les Allemands, alors, se trouvaient dans une posi-

tion difficile : ce double mouvement était pour eux une menace très grave, celle d'être coupés. Aussi abandonnèrent-ils Souchez, ainsi que les dernières tranchées du fameux *Labyrinthe,* en y subissant des pertes énormes et en laissant quinze cents nouveaux prisonniers entre nos mains.

Ils ne se consolèrent, d'ailleurs, pas facilement de ce recul forcé : à plusieurs reprises ils contre-attaquèrent violemment Loos et Souchez, jusqu'au 6 et au 8 octobre; mais ce fut en vain, et leurs tentatives ne réussirent qu'à leur faire perdre à chaque fois un millier d'hommes tués et cent cinquante à deux cents prisonniers.

Ainsi, en même temps que les Anglais triomphaient d'un côté de la plaine de Lens, nous triomphions de l'autre. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, la plaine elle-même nous échappait encore. Nous avions forcé sans coup férir la première ligne de tranchées ennemies, et, comme en Champagne, nous étions arrêtés en face de la seconde.

Il s'en fallut de bien peu, d'ailleurs, que l'armée allemande ne fût complètement coupée. Cela résulte d'une relation trouvée sur le carnet d'un officier allemand fait prisonnier : « Je trouve les routes encombrées de convois, de voitures, de fourgons. Terrible tableau de retraite : à mon arrivée à Vimy, j'ai trouvé nos tranchées pleines de cadavres. Quelques-uns de mes hommes étaient devenus fous par l'effet de l'artillerie française. Nos pertes en officiers sont épouvantables. C'est un miracle que notre IV[e] corps ait pu empêcher nos lignes d'être trouées. Il a fallu faire appel à toutes les réserves... »

Quoi qu'il en soit, la double victoire de nos armées en Artois et en Champagne avait de grands et importants résultats.

D'abord elle faisait subir aux armées ennemies, tant en tués, blessés que prisonniers, une « saignée » de près de deux cent mille hommes et une grosse perte de matériel.

Ensuite, au point de vue moral, c'était un rude coup porté à cette réputation de « supériorité militaire indiscutable » des armées allemandes.

Déjà les échecs sanglants de la Marne et des Flandres étaient venus faire pâlir l'auréole de force « colossale » des armées du kaiser. Voici maintenant que les alliés, prenant l'offensive en deux points du front, font reculer les « invincibles » légions de l'empereur allemand, et que les dites légions sont impuissantes à reprendre la plus petite parcelle du terrain qu'elles ont dû évacuer.

C'était donc un mauvais son de cloche pour la puissance militaire allemande, qui se faisait entendre comme un glas à l'entrée de l'hiver.

Nous allons entendre ce glas s'accentuer davantage à la fin de février 1916, et le prestige germanique pâlir encore plus au cours des efforts infructueux qu'ils vont faire pendant plus de dix mois pour essayer de s'emparer de Verdun.

Et ce sera une occasion de relater une défense qui non seulement est la plus belle page de l'histoire de France, mais encore de l'histoire militaire du monde.

CHAPITRE VIII

VERDUN

La situation de l'Allemagne en 1916. — Les raisons de l'attaque de Verdun. — La violence de l'attaque. — Le général de Castelnau et le général Pétain. — L'attaque sur Douaumont. — Le Mort-Homme et la cote 304. — L'attaque du fort de Vaux. — L'héroïque défense du commandant Raynal. — Les pertes allemandes à Verdun. — La reprise, par nos troupes, de Douaumont et de Vaux.

L'hiver de 1915-1916 s'était passé sans grandes actions sur le front anglo-français : les inévitables duels d'artillerie, des combats aériens, de petites « affaires » locales, suffisaient à remplir les communiqués quotidiens, qui ne contenaient, par conséquent, aucune nouvelle à sensation, susceptible d'émouvoir l'opinion publique.

Or, cette opinion publique, si admirablement calme en France, était loin de présenter la même tranquillité confiante en Allemagne et en Autriche.

On avait dit au peuple allemand, au début de la guerre, que la campagne serait une suite ininterrompue de succès rapides et sucessifs ; que la France serait vite écrasée, et qu'en six semaines une marche triomphale amènerait à Paris les troupes du kaiser,

pour défiler, en présence de celui-ci, sous l'Arc de triomphe, devant les Français vaincus.

Or, non seulement au bout de six semaines on n'était pas « à Paris », mais encore les armées impériales avaient été battues sur la Marne ; puis ce furent les infructueuses tentatives pour atteindre Calais, et la meurtrière bataille de l'Yser.

Tout cela, malgré les artifices dont l'État-major et le gouvernement allemand enveloppaient les nouvelles, savamment « truquées », fournies à la population d'outre-Rhin, avait fini par jeter dans l'esprit des Boches une atmosphère de doute. La vue des innombrables blessés revenant du front, la liste interminable des morts qui à la fin de janvier 1916 s'élevait (chiffre avoué) à plus de deux millions d'hommes, tout cela transformait peu à peu en inquiétude lancinante le doute qui avait pénétré dans les cerveaux allemands.

Puis, brochant par-dessus tout, était arrivée la « gêne » alimentaire du peuple. Sans aller jusqu'à dire que les Allemands souffraient de la famine, on peut sans crainte affirmer qu'ils subissaient une forte gêne. Le pain, l'affreux pain « K K », leur était parcimonieusement mesuré ; on distribuait dans les villes des « cartes de viande » et des « cartes de beurre » ; puis ce furent des « cartes de sucre », réduisant la ration individuelle à quelques grammes par semaine. Le lait, devenu rare, suffisait à peine à l'alimentation des petits enfants ; la police décrétait chaque semaine plusieurs « jours sans viande », et celle-ci atteignait des prix fabuleux.

De plus, le blocus étroit et effectif exercé par les



Verdun. — Bords de la Meuse.

flottes anglo-françaises empêchait tout commerce de l'Allemagne avec l'extérieur, et le cours du « mark », sur les bourses des États neutres, baissait d'une façon plus qu'inquiétante.

Il fallait donc provoquer, coûte que coûte, un événement important, un grand succès militaire propre à remonter le moral du peuple allemand, à relever le prestige de la dynastie des Hohenzollern, menacé par la longueur de la guerre, que l'on ne pourrait plus présenter comme victorieuse, propre enfin à éblouir les neutres par l'éclat d'une victoire des armées germaniques.

Ce succès, les Boches l'avaient bien espéré en Russie et en Pologne, où, comme nous le verrons dans un prochain volume, le manque de munitions de nos alliés avait permis une certaine avance allemande; mais voici que les Russes « faisaient tête » et se retournaient victorieusement contre l'envahisseur, commençant par l'arrêter dans sa marche en avant, et s'apprêtant bientôt à lui faire piteusement rebrousser chemin.

Il fallait donc le chercher ailleurs. Au reste, c'était la France qui était toujours, pour eux, le « principal ennemi »; c'est la France que poursuivait leur haine héréditaire. C'est donc sur le front français que les Allemands vont chercher la victoire

Et pour que cette victoire relève du même coup le prestige de la dynastie impériale, il faut qu'elle soit remportée par l'héritier du trône, par le kronprinz en personne.

Voilà pourquoi, au mois de février 1916, les barbares tentèrent un effort surhumain pour percer le

front français. De plus, cet effort devait, dans leur pensée, leur ouvrir la route de Paris, de ce Paris tant convoité. Or, des trois routes de Paris, ils en avaient déjà « raté » deux : celle de l'Oise et celle des Flandres. Il ne leur restait qu'une ressource, celle de tenter de s'ouvrir la plus longue, la route qui passe par Verdun et descend la vallée de la Marne.

C'est pour toutes ces raisons que les troupes du kronprinz se mirent à l'œuvre pour une attaque formidable sur Verdun.

*
* *

Nous ne pouvons certes pas encore retracer, dans tous leurs détails, les événements qui se sont déroulés autour de cette forteresse : la bataille de Charleroi, qui remonte au mois d'août 1914, n'est pas encore entrée dans l'histoire définitive, à plus forte raison celle de Verdun. Cependant, sans en faire la narration complète, il est possible à l'heure actuelle d'esquisser la physionomie générale de cette attaque, la plus formidable qui se soit jamais produite dans les fastes militaires. Et, avant de parler des épisodes qui ont ajouté des pages glorieuses au livre des exploits de l'armée française, il est intéressant de reprendre chronologiquement le cours des événements, afin de mieux mesurer l'ampleur de l'attaque allemande et l'effort *kolossal* (c'est bien le cas, ici, d'employer le qualificatif cher aux Boches) que tenta l'ennemi pour briser notre aile droite.

On s'est demandé si notre commandement n'avait

pas été surpris par l'attaque intensive de Verdun. Nous pouvons hardiment répondre que non.

Depuis longtemps, on avait envisagé une démonstration allemande sur la forteresse comme une des éventualités les plus vraisemblables. Seuls ceux qui ne connaissaient ni les intentions des ennemis, ni la puissance de leurs moyens d'action, oubliaient qu'ils préparaient de terribles attaques et qu'une action formidable allait se produire en un point du front, pour essayer de le percer et de s'élancer, par la trouée ainsi faite, sur la route de la capitale.

Pendant tout le mois de février 1916, les Allemands avaient poussé une série d'offensives locales sur tous les points du front, *excepté sur le secteur de Verdun*. Il y avait là une tactique manifeste destinée à nous donner le change sur le véritable terrain où allait se produire la grande attaque et à nous empêcher d'y concentrer nos réserves. Et, en fait, l'armée du général Pétain, que notre commandement réservait pour l'honneur de faire tête à ce « coup de chien », n'était pas dans la région de Verdun et n'y put être amenée qu'après plusieurs jours.

Cependant plusieurs grands chefs n'avaient pas « coupé » dans la feinte allemande. Ils annonçaient depuis plusieurs semaines que l'ennemi porterait son gros effort sur les rives de la Meuse, et ils appuyaient leurs dires sur les observations des aviateurs, qui avaient signalé de très grosses concentrations de troupes ennemies dans la région au nord de la forteresse, où le kronprinz avait fait venir, non seulement des divisions, mais des corps d'armée nouveaux.

Deux courants d'opinions s'établirent alors dans

notre haut État-major. Les uns tenaient pour certain que Verdun serait le point choisi par les Allemands pour faire leur suprême tentative de percer; les autres persistaient à ne point envisager comme probable cette éventualité.

Notre front, qui s'allongeait alors à la hauteur du bois des Caures, était tenu surtout par des territoriaux et par des troupes africaines, et le camp retranché de Verdun était, ainsi que ses positions avancées, sous les ordres du général Herr.

Celui-ci réclamait des renforts : on mit alors à sa disposition, éventuellement, mais sans cependant l'acheminer tout de suite sur les lieux, le 20e corps d'armée, qui était au camp de Mailly.

C'est dans ces conditions que se produisit l'attaque du 21 février. Pendant trente-six heures, on ne parut pas en saisir toute la gravité, et cependant, sous la brutalité du choc des hordes allemande, nous fûmes forcés de nous replier : *nous luttions, en effet, avec trois divisions contre sept corps d'armée !* Ce fut alors que la situation apparut sous son véritable jour.

De plus, aucune voie ferrée nouvelle n'avait été construite dans la région. Depuis que les Allemands étaient à Saint-Mihiel, nous ne possédions qu'un seul chemin de fer pour ravitailler notre place forte. En outre, à la fin de février, la Meuse était en crue, et les ponts, exposés aux projectiles de l'ennemi, pouvaient disparaître d'un instant à l'autre.

Il faut se rappeler la situation géographique de la place. Verdun, bâtie sur la Meuse, se trouve à l'ouest de la chaîne de hauteurs appelée les « Hauts-de-Meuse »,

chaîne qui domine la plaine de la Woëvre qui s'étend à sa droite.

Les Hauts-de-Meuse portent des ouvrages très fortifiés, qui constituent la défense avancée de Verdun. Sur la rive droite de la Meuse, ce sont les forts de Douaumont et de Vaux, le plus au nord, sur la lisière même des « Hauts » ; puis, en arrière, les forts de Belleville, de Saint-Michel, de Tavanne, de Moulainville et de Belrupt, ces derniers à l'est de la ville. Au sud sont les forts du Rozellier et d'Haudainville.

Sur la rive gauche de la Meuse, au sud de la place, sont les forts de Dugny, de Landrecourt et du Regret ; à l'ouest, ceux des Sartelles, de la Chaume, de Choisel, et enfin, au nord, ceux de Bourrus, de Marre et de Vacherauville.

*
* *

Dans ces conditions, le bombardement commença le 21 février, à 7 heures 15. Les canons allemands ouvrent le feu et arrosent notre secteur avec des obus de tous calibres, y compris des obus suffocants et des obus « lacrymogènes », c'est-à-dire dont l'explosion dégageait des gaz provoquant les larmes et la fermeture des paupières.

Après une heure de ce terrible « arrosage », toutes nos communications téléphoniques étaient coupées, et les liaisons pour la transmission des ordres devaient se faire par des coureurs.

Nos abris commencent à céder ; aux bois des Caures et de la Ville, des éboulements se sont produits et

des groupes de soldats ont été ensevelis sous les décombres.

Notre artillerie répondit aussitôt au bombardement ennemi : elle canonna surtout la forêt de Spincourt, où le nombre des pièces allemandes est tellement formidable, que les aviateurs renoncent à les signaler isolément, disant que c'est un véritable « feu d'artifice ». A 16 heures, le tir allemand atteint son maximum de violence. Six *drachen* (ballons cerfs-volants ou « saucisses ») planent au-dessus des lignes.

Sous cette avalanche d'obus, nos premières lignes furent nivelées; mais les garnisons se cramponnèrent partout où elles purent. Les Allemands n'arrivent qu'à s'infiltrer dans nos éléments avancés. Les contre-attaques sont vivement organisées, et, quand l'offensive ne réussit pas, la défense reprend, poursuivie avec méthode et opiniâtreté.

Au bois de Haumont, le terrain n'est ainsi cédé que pied à pied. Au bois des Caures, l'héroïque colonel Driant et ses braves chasseurs à pied reprennent toute la partie sud du bois et s'y établissent.

Du côté de la Woëvre, l'ennemi n'avait pas bougé. Il s'était contenté de bombarder quelques positions avancées et de lancer en plusieurs endroits des obus asphyxiants.

En somme, cette première journée de l'attaque n'avait pas donné à l'armée du kronprinz des gains considérables. Elle avait simplement réussi à prendre pied dans les tranchées de première ligne et parfois, mais au prix de lourdes pertes, dans les tranchées de soutien.

Toutefois ce n'était qu'un prélude. La pression va aller en s'accentuant de plus en plus, d'une façon plus énergique et avec une préparation d'artillerie encore plus terrible.

La tactique allemande, en effet, est peu variée : elle consiste à écraser avec les canons lourds chacun de nos centres de résistance et à créer autour d'eux une zone de mort par des tirs de barrage. Puis, une fois la destruction opérée, on envoie de l'infanterie pour s'assurer des résultats et occuper les positions détruites.

Cette infanterie est précédée de groupes d'éclaireurs, chacun d'une quinzaine d'hommes. Derrière eux marchent les grenadiers et les pionniers, et ensuite la première « vague » d'infanterie. L'artillerie a conquis la place, l'infanterie n'a plus qu'à s'y installer. Voilà le système que les Boches cherchent à mettre en pratique.

De son côté, notre artillerie s'efforce d'isoler les partis ennemis qui s'infiltrent partout. Nos garnisons de défense luttent jusqu'à la mort, et nos contre-attaques enrayent à chaque occasion la marche de l'adversaire.

*
* *

Malheureusement, dans la journée du 22, notre retour offensif échoue au bois de Hautmont. La lutte reprend au bois des Caures, et, grâce à des projections de liquides enflammés, les Allemands parviennent, à Consenvoye, à se glisser jusqu'au fond du ravin.

Du côté de l'Herbebois, ils tiennent la corne nord-est sans pouvoir pénétrer plus loin. Là, nos troupes font des prodiges pour arrêter le flot assaillant, et elles y réussissent. Mais le feu de l'artillerie allemande redouble. Le village de Hautmont est particulièrement éprouvé. Les défenseurs, groupés autour de leur colonel, luttent jusqu'à la dernière minute, et ce n'est qu'à 18 heures que l'ennemi peut s'avancer parmi les ruines. La défense de Hautmont restera parmi les épisodes les plus émouvants de notre histoire militaire.

En fin de journée, nous avions perdu le bois de Ville. Nous travaillons toujours à découvert, les boyaux et les tranchées ayant été détruites. C'est la guerre en rase campagne. L'artillerie tire parfois à moins de cinq cents mètres, semant la mort dans les rangs adverses.

Mais il nous faut céder sous le flot, toujours montant, des corps d'armée qui nous assaillent. Dans la nuit du 22 au 23, nous évacuons Brabant, et le bombardement sur Samogneux est tellement intense, que nous ne pouvons pas y exécuter les contre-attaques préparées.

Plus à l'est, au contraire, notre ligne de résistance a été améliorée. Les Allemands se sont déployés dans le ravin de Hautmont et bombardent les fermes d'Anglemont et de Mormont avec des obus de 305 et de 380. Malgré cette pluie de fer, nos hommes tiennent stoïquement.

Une attaque allemande sur la Wavrille est d'abord repoussée à 6 heures du matin. Un autre mouvement offensif sur l'Herbebois provoque un combat qui dure

jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Mais, pendant ce temps, l'ennemi, continuellement renforcé, continue à attaquer la Wavrille et finit par déborder; ce qui nous oblige, dans la soirée, à battre en retraite.

Dès le soir du 23, Samogneux se trouvait dans une position très critique, et on pouvait considérer le village comme perdu. Notre commandement prend, en conséquence, des dispositions pour mettre en état de défense la côte de Talon et la côte du Poivre. La division chargée de la garde de la rive gauche reçoit aussi ses instructions : elle devra prendre sous le feu de ses canons les forces ennemies de la rive droite. Un régiment d'infanterie se tient à cheval sur la route Vacherauville-Samogneux, s'appuyant à droite sur la cote 344.

C'est sur cette dernière position que les Boches concentrent tout leur effort. Vingt fois ils reviennent à la charge, vingt fois ils sont repoussés. Mais, quand ils reviennent, ils sont toujours plus nombreux, malgré leurs pertes, grâce aux renforts qu'ils reçoivent continuellement. Et, dans la nuit du 24, ils finirent par s'accrocher à la cote 344.

Vers 13 heures, ils dépassent aussi la lisière du bois des Caures; ils deviennent de plus en plus pressants du côté du bois des Fosses et rassemblent des contingents importants à l'est du bois de Rappe et au nord du bois de la Wavrille.

Deux de nos bataillons marchent alors contre eux; ils enlèvent une partie du bois, mais le tir continu des mitrailleuses ennemies paralyse leur avance.

A 13 heures et demie, les Allemands font un retour offensif qui les met en possession de la lisière sud

du bois de la Wavrille, où nos zouaves et nos tirailleurs étaient accrochés. Ils poussent leur avantage et débordent Beaumont. Le village est disputé pied à pied avant d'être envahi; mais nos soldats doivent céder sous le nombre. Le bois de la Chaume tombe également entre les mains des Allemands.

A 14 heures et demie, des forces ennemies importantes débouchent entre Louvemont et la cote 347. Toutes nos troupes disponibles font un effort surhumain pour repousser l'envahisseur, qui tente un coup de main sur Ornes. Le village est attaqué de trois côtés à la fois. Malgré son courage, la garnison, débordée par le nombre des assaillants, est obligée de battre en retraite : elle se retire en bon ordre à la faveur de l'obscurité.

On le voit, la situation devenait grave, car l'ennemi avançait de façon continue.

*
* *

Alors le général de Castelnau vint à Verdun. Possédant, en sa qualité de major-général, les pleins pouvoirs du général en chef, il examina la situation, la jugea d'un coup d'œil infaillible et prit immédiatement toutes les décisions nécessaires au salut de la place, dont il confia la défense au général Pétain. Jamais choix ne fut plus heureux.

Le premier acte qui influa d'une façon décisive sur le cours des événements ultérieurs fut l'utilisation des camions automobiles pour le transport intensif des troupes et des munitions, car l'unique che-



Convoi d'autobus sur les routes de Verdun.

min de fer qui desservait Verdun était insuffisant et pouvait être coupé par de gros projectiles ennemis. On préleva donc, sur les diverses armées voisines, quatre mille sept cents camions et tracteurs qui, nuit et jour, en chapelet continu, établirent entre Bar-le-Duc et Verdun une communication ininterrompue. C'est grâce à eux que le 20e corps, amené du camp de Mailly à Bar-le-Duc en chemin de fer, put être transporté en douze heures de Bar-le-Duc à Douaumont. On l'embarquait le 24 février à 19 heures, et le lendemain matin, à 10 heures, il prenait part à la bataille.

Les jours suivants, les mêmes camions ont assuer le transport de l'armée du général Pétain tout entière, et, tout le temps qu'a duré cette bataille gigantesque, ils ont amené sans cesse, au prix des plus grands dangers et grâce à l'héroïsme tranquille de leurs « chauffeurs », les vivres, les munitions, les troupes fraîches; ils ont ramené les blessés, les évacués, les unités relevées du front. Aussi le général en chef a-t-il pu légitimement citer à l'ordre de l'armée « les automobilistes de Verdun ».

*
* *

C'étaient toujours les mêmes troupes qui, depuis le 21 février, tenaient tête aux Boches en défendant pied à pied chaque position. En dépit des intempéries d'une saison très dure, des sacrifices en hommes et en matériel, elles barraient la route à l'ennemi et continuèrent à la lui barrer pendant toute la nuit

du 24 au 25. Leur mission était de maintenir le front Bras-Douaumont : elles l'ont remplie jusqu'au moment où de nouvelles unités sont venues les relever.

Les divisions qui ont ainsi reçu l'un des chocs les plus formidables de la campagne se sont distinguées au cours de maints combats, et par leur ténacité, elles ont permis aux réserves de retarder l'avance de l'ennemi. Elles ont joué un rôle de couverture, rôle écrasant qui a sans doute contribué à nous conserver Verdun. Leur héroïque activité a permis d'incessantes contre-attaques et a imposé aux Allemands des arrêts qui leur ont enlevé le bénéfice essentiel qu'ils attendaient de leur formidable entreprise contre la place et contre notre front.

Le haut commandement a compris ces immenses services rendus ; il a cité le général Pétain à l'ordre de l'armée, avec ces mots : « A su rétablir une situation particulièrement délicate. » De plus, le général Pétain a remplacé le général de Langle de Cary dans le commandement du groupe d'armées du centre dont fait partie l'armée de Verdun.

Au moment où l'ennemi commença son offensive, nous ne pouvions engager davantage de monde ; c'eût été, en effet, une lourde faute que d'aller trop vite. La principale vertu d'une offensive est de laisser jusqu'au dernier moment l'adversaire dans le doute sur le véritable point de l'attaque et sur les moyens qu'il déploiera réellement dans la mêlée.

Les Allemands auraient pu ne faire qu'une feinte sur Verdun et attaquer en masse Nancy, Amiens ou Calais. Notre devoir était de maintenir partout une

juste balance de nos forces. Si nous avions trop tôt présenté la parade à Verdun, l'ennemi aurait pu réussir son coup principal sur tout autre point.

La difficulté, pour le commandement, est dans la maîtrise de ses nerfs, dans une appréciation raisonnée du choc à subir et de la riposte à y donner.

Or il importe de ne pas riposter à vide, quand il s'agit de mouvoir les masses colossales d'hommes qu'exige la guerre actuelle. Il faut éviter de les faire marcher pour rien.

L'assaillant, dans ces conjonctures, profite toujours, au début, de deux ou trois jours d'une supériorité relative. S'il ne sait pas l'exploiter à fond, son effort est vain.

La défense alors est sûre de sa décision. L'afflux des réserves va lui permettre de rétablir la situation, et cela d'autant plus aisément que la résistance des troupes aura été plus énergique pendant les premiers jours. C'est ce qui s'est produit à Verdun.

*
* *

La nuit du 24 au 25 février marque la fin de l'avance rapide des Allemands. Les divisions qui se battaient héroïquement depuis le 21 devaient être relevées. L'ennemi, croyant toucher à la victoire, multipliait les attaques avec des bataillons de troupes fraîches, puisait à foison dans ses réserves de projectiles, et, pour remonter le moral de ses hommes, annonçait par ordre du jour que « Verdun serait la dernière grande bataille »!

Il pensait ainsi franchir rapidement les hauteurs de Douaumont et de Froide-Terre, et nous porter le dernier coup à Verdun, « dans un élan irrésistible. »

C'est à ce moment que notre haut commandement amena au combat les unités nouvelles qui devaient opérer le rétablissement nécessaire.

Il faisait un froid rigoureux. Des tourmentes de neige gênaient nos mouvements. L'artillerie allemande, par ses tirs de barrage, s'efforçait d'empêcher la progression de nos renforts.

Mais nos soldats, comprenant la gravité exceptionnelle de la situation, marchaient avec une patriotique ardeur et ne connaissaient aucun obstacle. Leur mission était nette : avancer vers le nord, former un barrage sur la ligne Bezonvaux-Louvemont, et donner ainsi aux réserves le temps d'intervenir, avec toute l'intensité nécessaire, sur la rive droite de la Meuse.

L'arrivée immédiate de deux brigades permit tout d'abord, dans la nuit du 25 au 26, de refouler l'adversaire. Mais, dans la matinée, les Boches débouchèrent en masse de Samogneux, tandis que d'autres éléments attaquaient la « côte du Poivre ».

Arrêtés à plusieurs reprises par notre infanterie et notre artillerie, ils parvinrent à pénétrer dans Louvemont vers 15 heures, après avoir anéanti le village.

Plus à droite, en avant de Douaumont, où se déroulait l'action principale, la situation se précisait peu à peu. On avait pu croire, vers 17 heures, que le village allait être complètement cerné. Mais une contre-attaque des tirailleurs au nord et une vigoureuse manœuvre des zouaves le dégagèrent. En fin

de journée, nous entourions aux deux tiers la masse dominante du fort.

Mais. au cours de l'après-midi, un parti de Brandebourgeois avait réussi, par surprise, à pénétrer dans le fort; l'attaque brusquée, tentée par nous, le lendemain, pour le reprendre, échoua.

De leur côté, les Allemands s'efforcèrent d'ébranler notre nouvelle ligne par des chocs répétés à l'ouest et à l'est de Douaumont. Leur seul gain fut de prendre pied dans l'ouvrage d'Hardaumont. Et, pourtant, jamais préparations d'artillerie ne furent aussi formidables! Nos troupes de réserve, aussi bien que nos troupes de première ligne, reçurent cet arrosage avec un stoïcisme inégalable. Chaque poilu, quelle que fût la tâche à laquelle il était attelé, restait impassible sous l'avalanche de mitraille.

Dans la journée du 27, l'attaque du village de Douaumont reprit avec une violence nouvelle et des moyens matériels encore plus puissants.

Nos fantassins reçurent sans faiblir, et l'avalanche des projectiles, et la ruée des Allemands. Ils chargèrent à la baïonnette : c'était le moyen d'assurer leur supériorité.

La redoute à l'ouest du fort de Douaumont passa un moment aux mains des Boches : elle fut reprise de haute lutte, et les Allemands durent s'en retirer en abandonnant sur le terrain du combat des monceaux de cadavres.

L'ennemi réattaqua ensuite Douaumont. Comme la veille, les assaillants furent rejetés, et, comme la veille, les corps à corps témoignèrent de la maîtrise des baïonnettes françaises.

Nouvel essor de l'ennemi : des troupes fraîches, lancées à l'assaut, sont fauchées par nos fusils et nos mitrailleuses avant d'avoir pu aborder nos lignes.

Malgré ses pertes énormes, l'ennemi ne se tenait pas encore pour battu, et, après une accalmie relative qui dura deux jours, le bombardement de Douaumont reprit de plus belle. De 10 à 15 heures, le malheureux village fut couvert d'une telle quantité d'obus, que les soldats boches crurent bien que cette fois, le chemin leur était frayé.

Ils s'élancèrent à l'assaut, coiffés de casques français pour avancer plus sûrement. Cette ruse, « cousue de fil blanc, » fut bien vite découverte. Les mitrailleuses entrèrent en danse, les fusils Lebel crépitèrent, et les vagues ennemies vinrent mourir les unes sur les autres.

Les Allemands demandèrent alors à leurs canons de bombarder Douaumont une fois de plus. Le bombardement fut tel, que le village resta aux mains de l'ennemi, qui ne réussit pas à en déboucher. Nous tenions, à moins de cinquante mètres, la lisière de Douaumont sous le feu de nos fusils.

Le 3 mars, nos canons bombardèrent à leur tour : Douaumont n'était plus qu'un amas, non de ruines, mais de cailloux, au milieu desquels gisaient de nombreux cadavres. Notre artillerie ayant suffisamment « travaillé », nos fantassins s'élancèrent à la nuit et reprirent le village. Au jour, le 4 mars, les Allemands, à l'aide de nombreux renforts, exécutèrent un puissant retour offensif, et Douaumont tomba de nouveau entre leurs mains.

*
* *

Les violents efforts de l'ennemi sur la rive droite de la Meuse n'avaient donc pas réussi à pratiquer, dans nos lignes, la brèche par laquelle ils comptaient arriver à Verdun. Les unités allemandes engagées, et surtout le 3e corps, durent être ramenées à l'arrière pour être reconstituées avec d'importants renforts venus des dépôts de l'intérieur et constitués, pour une bonne moitié, de recrues de la classe 1916.

Le vaniteux et sanguinaire kronprinz essayait, par tous les moyens, de remonter le moral de ses hommes, déprimés par la non-réussite de cette attaque, que l'on affirmait, au début, devoir être « foudroyante ». Aussi, dans un ordre du jour qu'il adressa à ses troupes le 4 mars, leur prescrivait-il de mettre à profit la période de repos relatif où elles se trouvaient pour se préparer à un nouvel effort « qui permettrait d'enlever Verdun, *cœur de la France* ».

Mais, avant de tenter cet effort suprême, le commandement allemand crut indispensable de posséder d'abord les positions du Mort-Homme et de Cumières, sur la rive gauche de la Meuse, positions d'où l'artillerie française prenait à revers les attaques qu'il projetait sur la rive droite.

Dans la journée du 6 mars, l'ennemi entreprit donc le bombardement général de toutes nos positions, depuis la Meuse jusqu'à Béthincourt.

Il déploya, dans cette action d'artillerie, les mêmes moyens qui lui avaient servi lors des attaques précédentes : écrasement systématique des centres de résis-

tance par un ouragan d'obus de gros calibre; destruction de nos ouvrages avancés, arrosage des voies de communication. Forges, son premier objectif, fut couvert de projectiles pendant plus de douze heures avant d'être assailli par la ruée des vagues de l'infanterie.

Situé dans un bas-fond, difficilement battu par les feux de nos canons, le ruisseau de Forges fut franchi par l'ennemi, qui commença à gravir les pentes nord de la côte de l'Oie.

Mais, quand les fantassins allemands abordèrent le grand mouvement de terrain qui va de Cumières à la côte de l'Oie, notre résistance s'accentua.

Pour donner l'assaut de la cote 625, au cours de la journée du 7 mars, ils n'employèrent pas moins d'une division, qui, après des pertes effrayantes, atteignit enfin son but.

La ligne française, partant du haut de la côte de l'Oie, fut portée devant le bois des Corbeaux. Le lendemain 7, les canons allemands concentraient leur tir sur ce bois, où leur infanterie pénétra.

Dès lors s'engagea une lutte opiniâtre pour la possession de ce boqueteau. Tout d'abord nous eûmes l'avantage; tandis qu'une attaque allemande échouait sur Béthincourt, une autre attaque vigoureuse nous restituait une partie du bois des Corbeaux.

L'ennemi essaya de réagir, mais sans succès : plusieurs sections qui cherchaient à reconquérir le terrain perdu furent anéanties par notre feu, et, dans la journée du 8, nous pûmes ainsi rentrer en possession de la presque totalité du bois.

Mais, une fois de plus, les Boches usèrent de leurs formidables renforts. Des effectifs qu'on peut évaluer à trois régiments reçurent l'ordre d'enlever le bois des Corbeaux *à tout prix*.

Aux premiers coups de canon qui annoncèrent l'attaque, le colonel et les chefs de bataillon du régiment qui défendait le bois furent tués ou blessés : cette perte désorganisa la défense. Les troupes n'en firent pas moins héroïquement leur devoir, et, si elles durent céder ce qu'elles avaient, la veille, si brillamment reconquis, du moins empêchèrent-elles l'ennemi de dépasser les lisières, de sorte que le Mort-Homme demeura intact.

Le 14 mars, au matin, les Allemands mirent tout en œuvre pour nous arracher Béthincourt, le Mort-Homme et Cumières. A partir de 10 heures 20. leur artillerie travailla toute cette région, des bois Bourrus à Cumières : ils tiraient jusqu'à *cent vingt obus par minute !*

Nos batteries, qui avaient repéré les rassemblements ennemis au nord du bois des Corbeaux, ne restaient pas muettes et répliquaient de toutes leurs bouches à feu.

Vers 15 heures, l'infanterie ennemie se mit en mouvement. Elle suivait immédiatement la marche du barrage d'artillerie qui la protégeait en la précédant.

Elle put ainsi atteindre notre première ligne, où beaucoup de nos hommes étaient asphyxiés et à demi enterrés. Ils n'avaient plus le moyen de s'opposer à la reprise de la cote 265, qui tomba aux mains des Boches. Mais la cote 295 resta à nous.

Au cours de la nuit, nos contre-attaques nous firent même dépasser ce sommet. Cette opération locale, ainsi que plusieurs autres rectifications de front, furent l'occasion de magnifiques prouesses qu'accomplirent nos fantassins et nos zouaves.

Par une série de coups de main et de travaux bien menés, notre position fut sensiblement améliorée. Aussi, quand, le 16 et le 17 mars, l'ennemi, après de copieux bombardements, renouvela sa tentative contre la cote 295, fut-il repoussé d'une manière écrasante.

Pendant ces deux journées, notre artillerie lourde et nos 75, par leur tir combiné d'une très grande efficacité, secondèrent fort heureusement la tâche de nos braves poilus.

Une accalmie momentanée se produisit alors dans ce secteur.

L'ennemi, qui avait dépensé tant de forces, avait besoin de se refaire avec d'autres réserves. Et tous ses sacrifices ne lui avaient servi à rien : le Mort-Homme nous restait.

*
* *

Les Allemands cependant, tout en faisant, comme nous venons de le voir, de gros efforts sur la rive gauche de la Meuse, ne renonçaient pas à leurs projets sur la rive droite.

Après s'être reconstitués, ils allaient chercher, par une pression sur notre aile droite, à se rapprocher encore de Verdun ; de Verdun, « cœur de la France, » suivant le mot de l'inimitable kronprinz à ses soldats.

Du 8 au 10 mars, la bataille reprit, aussi acharnée, entre Douaumont et le fort de Vaux. Et, de nouveau, l'ennemi prononça un effort considérable.

Le 8 mars, alors que nous attaquions le bois des Corbeaux, il menait l'offensive sur nos lignes à l'est du fort de Douaumont. Cette offensive se développait avec rapidité jusqu'aux bords du promontoire sur le sommet duquel est bâti le fort de Vaux.

Son attaque lui permit d'entrer un instant dans le village de Vaux ; mais une brillante charge à la baïonnette nous y fit rentrer sans délai. Seul un pâté de maisons situé à l'est de l'église demeura, malgré des luttes acharnées, dans les mains des Boches.

Pendant toute cette affaire, aucun assaut n'avait été tenté sur le fort de Vaux.

Aussi la stupéfaction de nos généraux ne fut pas peu de chose, quand, en lisant le communiqué allemand du 9, ils y virent annoncé que « les régiments de réserve de Posen, nos 6 et 10, sous l'impulsion du général d'infanterie Von Gaeretzky-Cornitz, avaient emporté d'assaut le fort *cuirassé* de Vaux et de nombreuses fortifications voisines » !

C'est le mensonge éhonté des Allemands, pratiqué avec cynisme une fois de plus.

A l'heure même (14 heures), où paraissait ce radiotélégramme, un de nos officiers d'état-major entrait dans le fort de Vaux, constatait qu'il n'avait pas été attaqué et que la garnison y était parfaitement calme, malgré la violence du bombardement.

Pour expliquer ce mensonge par la suite, les dépêches officielles allemandes durent déclarer « que

les Français avaient repris ce fort, dont, en réalité, ils n'avaient pas bougé.

Ce ne fut qu'après la publication de ce faux document que l'ennemi lança ses colonnes serrées contre les pentes mêmes que couronne le fort de Vaux.

Nos troupes en firent un terrible carnage, et, devant le réseau de fils de fer barbelés, les cadavres s'entassaient en véritables collines. D'ailleurs, les engagements ne furent pas plus heureux pour les assaillants sur le reste de la ligne Vaux-Douaumont.

Partout les combats acharnés qui s'y livrèrent tournèrent en notre faveur.

Devant le village comme devant le fort de Vaux, où les Allemands revenaient sans cesse à la charge, nous les repoussâmes sans laisser ébranler nos positions. En vain les renforts succédaient aux renforts : ils venaient s'arrêter devant le courage de nos soldats.

Les hécatombes de cadavres allemands montrent combien notre résistance fut héroïque.

L'ennemi poursuivit ses attaques en masse jusqu'au 11, sans avoir acquis un résultat en rapport avec le nombre des vies humaines qu'il avait sacrifiées.

Les déclarations des prisonniers prouvent que les journées de Vaux furent, pour les Allemands, au nombre des plus meurtrières de toute la campagne. Aussi bien durent-ils faire appel à des unités fraîches : les vides causés dans leurs rangs atteignaient soixante pour cent des effectifs !

Ce ne fut guère que le 16 mars que les opérations reprirent sur la rive droite de la Meuse.

Des bataillons reposés furent lancés à l'assaut, précédés par des milliers et des milliers d'obus. Le village et le fort de Vaux, après cette forte action d'artillerie, paraissaient, aux yeux des généraux allemands, des objectifs faciles à enlever de vive force. Mais ils durent déchanter.

Cinq attaques, préparées par ces bombardements effroyables, se succédèrent sans résultats. Dans un terrain défoncé par les explosions, nos soldats réussirent, à force de courage, à se maintenir en dépit de tout, et par cinq fois ils brisèrent net la ruée allemande.

Le 18, les mêmes tentatives se renouvelèrent : on compta six attaques. Certains corps ennemis tentèrent de démoraliser nos troupes en projetant sur elles des jets de liquides enflammés ; mais rien ne pouvait intimider nos poilus, qui restèrent maîtres de la situation.

En présence de leurs pertes, les Allemands durent s'arrêter de nouveau pour réorganiser leurs régiments décimés, et un calme relatif succéda, dans ce secteur, aux terribles journées qui venaient de s'y écouler et qui avaient marqué l'insuccès général des tentatives ennemies.

Pendant que nous supportions, sur notre centre, ces assauts répétés, notre commandement avait volontairement ramené, dans la nuit du 24 au 25 février, notre ligne de Woëvre au pied des Hauts-de-Meuse. Les forces allemandes, contrairement à un de leurs mensonges lancés une fois de plus, n'eurent à livrer aucun combat : elles ne s'aperçurent, d'ailleurs, de notre repli que dix-huit heures après qu'il eut été effectué.

*
* *

Mais l'accalmie qui se manifesta ne devait pas être de longue durée. Il fallait, en effet, aux Allemands des avantages plus sérieux que ceux qu'ils avaient obtenus jusqu'ici. Ils voulaient s'emparer du fort de Vaux, enlever le Mort-Homme et la cote 304.

Pour enlever ces positions, il fallait conquérir d'abord le saillant que formait, de Béthincourt à Malancourt, la première ligne des tranchées françaises.

Ce fut une division « fraîche », la 11e division bavaroise, qui fut chargée d'exécuter ce programme.

Le 20 mars, à 7 heures du matin, un bombardement violent se déclencha sur la région de Malancourt et la forêt de la Hesse. Jusqu'à la fin de la matinée, les explosions se suivirent d'une façon continue, donnant l'impression d'un roulement de tonnerre.

Vers 11 heures, le feu redoubla de fureur; la corne sud-est du bois de Malancourt fut littéralement pilée par les obus de gros calibre. Des barrages de 150 et de 210 s'abattent dans les ravins avoisinants, barrages auxquels notre artillerie riposte aussitôt.

A tous ces symptômes, on pouvait affirmer que l'attaque était proche.

A 12 heures 30, nos aviateurs signalaient la descente, de Montfaucon vers les bois, d'un premier bataillon ennemi. En colonnes nombreuses, les Bavarois se dirigent, à travers champs, vers nos positions.

Dans la forêt de Montfaucon, c'est un véritable grouillement de fantassins boches, sur lesquels tombent en plein nos obus.

Un peu avant 15 heures, le fracas des explosions de mines domine la canonnade; les obus suffocants répandent à profusion leurs gaz délétères, et enfin, à 15 heures, l'infanterie allemande, précédée de ses grenadiers et de ses lanceurs de flammes, sort de ses tranchées.

Malgré notre organisation défensive, très solide pourtant, cette attaque parvint à prendre pied dans la partie est du bois de Malancourt et progressa jusqu'à la corne sud-est de ce bois, dénommée bois d'Avocourt.

Une contre-attaque fut aussitôt ordonnée. Avec un élan magnifique, elle partit dans la nuit; mais elle se heurta aux inextricables réseaux de fils de fer des Boches. Essayer de pousser plus loin était inutile : le commandement résolut d'attendre.

Le lendemain, 21 mars, l'artillerie allemande reprit ses tirs de préparation. Toute la journée, le feu roulant se poursuivit sans arrêt. A 18 heures, l'attaque fut déclenchée et se rua sur nos tranchées. Mais la résistance est tenace. On se bat jusqu'au bout, et on ne recule que quand on se sent absolument menacé d'être pris.

Dans un élément de tranchée, trente défenseurs et deux mitrailleurs demeurent seuls pour résister au flot des assaillants. Longtemps ils tiennent l'ennemi en échec, tuant tout ce qu'ils peuvent tuer; et quand ils se replient, c'est pour ne pas tomber vivants entre les mains des Boches, car ils savent bien que pour

16

nos soldats, être prisonnier en Allemagne, c'est la perspective d'avoir à endurer des tortures cent fois pires que la mort.

Le courage de ces valeureux soldats a sa récompense : en dépit de tous leurs efforts, les Allemands n'ont atteint qu'un point avancé de notre position. Partout ailleurs ils ont piteusement échoué, et avec des pertes terribles.

Mais l'état-major ennemi ne sait pas renoncer à réduire le saillant des lignes françaises, que la possession du bois de Malancourt lui permet d'encercler davantage. Aussi de nouvelles actions limitées, mais acharnées, vont-elles s'engager.

*
* *

Cinq jours se passent en bombardements ininterrompus. Suivant leur tactique ordinaire, les Allemands veulent que leur infanterie, en abordant nos ouvrages, trouve un terrain déblayé de combattants. Aussi, le 28 au matin, toute l'artillerie qu'ils ont massée sur la rive gauche ravage le terrain par les explosions de ses énormes obus.

A 17 heures, l'infanterie se découvre, débouchant en vagues successives du mamelon d'Haucourt; mais c'est pour tomber sous le feu de nos troupes.

Surprises, décimées par les mitrailleuses, elles s'arrêtent, tourbillonnent, refluent en désordre vers le nord et finissent par disparaître de ce côté.

Encore une fois, les Allemands ont manqué leur objectif et nous ont permis de faire une riposte.

Le 29 mars, à 4 heures 30 du matin, notre artillerie fit une vigoureuse préparation, au moins égale à celle des Boches. Après quoi, quatre bataillons d'infanterie, accompagnés par des sapeurs du génie, s'élancèrent vers le bois d'Avocourt. En quelques minutes les débris des réseaux de fils de fer sont dépassés, et les vagues d'assaut s'engouffrent sous bois : c'est le combat corps à corps, si recherché par nos fantassins, qui y peuvent manifester leur maîtrise.

L'ennemi cède et recule. Un capitaine et une soixantaine de prisonniers valides restent aux mains de nos soldats, qui s'emparent encore de huit mitrailleuses et d'un stock important de munitions. Bref, à 8 heures du matin, nous tenions la totalité du bois d'Avocourt, et nos hommes, victorieux, s'organisaient sur la position conquise.

Au premier moment, l'ennemi, saisi par la soudaineté et l'irrésistible violence de cette attaque, ne réagit pas; mais ce répit devait être de courte durée.

A 9 heures et demie, l'infanterie allemande attaque à la grenade et s'acharne sur la face ouest. Chaque ligne de ses grenadiers est abattue par nos feux ; mais aussitôt une autre la remplace. C'est en vain. Sur quelques points, les Boches arrivent au corps à corps ; mais c'est pour leur perte. A 2 heures de l'après-midi, ils sont maîtrisés. D'innombrables cadavres attestent leur effort et le prix qu'il leur a coûté.

*
* *

Le 30 mars, c'est sur la région de Malancourt que l'ennemi porte ses coups. Après une lutte acharnée entamée dans l'après-midi, il réussit à s'emparer du village et de deux ouvrages de flanquement. Le 31, la hauteur 295, attaquée avec furie, résiste à tous les assauts. Les Allemands, parvenus un instant jusqu'à notre première ligne, en sont vite chassés, et l'ensemble du saillant tient toujours énergiquement.

Mais l'adversaire va s'obstiner contre une position aussi facile à attaquer qu'elle était difficile à défendre. Dans ces conditions, convenait-il de pousser plus loin notre résistance sur cette ligne? Le général Pétain ne le pensa pas.

Il donna donc l'ordre d'évacuer dans la nuit la rive gauche du ruisseau de Forges, Béthincourt excepté, et de reporter sur la rive sud toute l'organisation de la résistance. Ainsi l'ennemi trouva devant lui, pour gêner sa progression ultérieure, un obstacle très difficile : les fonds fangeux du ruisseau de Forges, tout hérissés de fils de fer.

L'opération du repli fut si bien menée, que les Boches ne découvrirent rien du mouvement. Le 2 avril, après une préparation d'artillerie intense, leur infanterie s'avança sur un terrain où elle eut la surprise de ne rencontrer aucun Français, et, comme elle s'installait dans sa facile conquête, notre artillerie ouvrit sur elle un feu extrêmement meurtrier.

Le 4 avril, après quarante-huit heures de calme

relatif, l'ennemi revient à l'attaque de Haucourt-Béthincourt. Son premier assaut échoue complètement sous notre feu; mais le lendemain 5 avril, en même temps que nos troupes amélioraient leurs positions à Avocourt, les Boches se ruèrent à nouveau contre les deux villages. Devant Béthincourt, ils sèment leurs cadavres par centaines; mais ils réussirent à pénétrer dans Haucourt.

On juge alors le moment venu d'évacuer Béthincourt, dont la situation est trop avancée. L'opération fut exécutée avec méthode et sans pression de l'ennemi.

Les Allemands avaient donc réussi à réduire le saillant de notre front sur la rive gauche; mais ils avaient dû y employer vingt jours de combats, au cours desquels ils ont perdu jusqu'à soixante pour cent des effectifs qu'ils y avaient engagés. Le saillant une fois réduit, ils n'ont accompli que la première partie de leur programme.

La suite commença, plus redoutable encore pour eux. Le 9 avril, sur tout le front, ils vont entamer une action formidable, ils vont livrer une grande bataille, et cette bataille sera un nouvel échec de leur offensive violente.

*
* *

La lutte, sur la rive droite de la Meuse, reprit le 30 mars, avec une nouvelle vigueur. De violentes tentatives contre nos tranchées aux abords de Douaumont, tentatives qu'appuient des gaz asphyxiants et des jets enflammés, restent sans effet.

Mais pendant quelques jours la bataille va se ral-

lumer aux environs de Vaux. Depuis le 18 mars, les Allemands, suffisamment « échaudés » dans cette région où nous leur avions infligé des pertes terribles, n'avaient rien tenté de ce côté.

Le 31 mars, ils reprirent la partie, engageant à la fois deux actions extrêmement puissantes : l'une au nord-ouest de l'étang de Vaux, l'autre sur le chemin de Vaux à Souville. L'une fut facilement repoussée, mais l'autre réussit à progresser.

Après un bombardement formidable et une avalanche d'obus suffocants, les vagues de l'infanterie ennemie vinrent battre nos positions. La première reflue rapidement vers ses tranchées ; la seconde s'installe un peu plus avant, et la troisième, précédée de lanceurs de flammes, parvient à nous faire reculer. En même temps une pluie de fer s'abat derrière nos lignes d'avant, mettant un rideau infranchissable entre nos troupes de contre-attaque et celles qui subissaient la violence du choc. Tous les chemins sont défoncés par les obus : il faut donc attendre.

Mais le commandement a pris immédiatement les dispositions pour arrêter l'assaillant et le rejeter dans sa ligne. Dans la nuit du 1er au 2 avril, chacun est à son poste, et la même volonté d'arrêter l'ennemi anime officiers et soldats.

Le 2 avril, au petit jour, deux compagnies de chasseurs à pied enlèvent en quelques instants les deux lignes de tranchées qui nous ont été prises au nord de Vaux. Attaquées par une colonne allemande, elles parviennent à l'arrêter ; mais elles n'ont plus le temps d'accomplir leur mission primitive : il faut donc les faire revenir en arrière.

Il est 6 heures du matin. Le bombardement continue, plus terrible que jamais. Qu'on imagine la force d'âme nécessaire aux héros qui se cramponnent à cette zone de mort, sans cesse battue par des projectiles monstres, inondée de vapeurs empoisonnées!

Et cependant, malgré l'horreur de cette situation, pas un courage ne fléchit, pas une défaillance n'est manifestée. Chacun accomplit noblement son devoir.

Vers midi, le bombardement augmente encore, si possible : la succession des éclatements des obus et des coups de canon ne forme plus qu'un grondement continu. Enfin, après huit heures de ce déluge de fer et de feu, l'attaque se déclenche sur un front de trois kilomètres.

Elle est menée par près de cinq régiments, qui s'avancent en colonnes serrées. La résistance de nos troupes tient du prodige; mais elles doivent céder sous le nombre. L'infanterie allemande profite de son avance pour se diriger vers Fleury; mais elle est sans aucun succès sur le fort de Vaux. D'ailleurs, après l'attaque, la riposte ne va pas tarder.

De nouvelles troupes sont là, prêtes à attaquer les Boches : c'est un régiment dont le colonel s'est illustré dans nos guerres coloniales. A 6 heures du matin, il s'élance, repoussant les Allemands, qui doivent se replier vers Douaumont en longeant le ravin de la Caillette.

Dans le secteur de Vaux, nous sommes rentrés dans la partie ouest du village. Malgré de lourdes pertes, nos hommes ont fait leur devoir et conjuré le péril.

Le lendemain, nos progrès continuent. L'ennemi

tente un retour offensif, aussitôt brisé. Le 5, après une forte préparation d'artillerie, notre progression s'affirme encore.

Cependant, le 6 avril, dès le matin les Allemands nous inondent de gros obus. Une attaque se prépare, et l'on voit, dans les tranchées boches, luire les baïonnettes de leurs fantassins.

Mais nos tirs de barrage entrent en action : les Allemands, sortis de leurs tranchées, sont aussitôt fauchés par le feu de nos canons et sont anéantis.

Le 8, nous repoussons une attaque à la grenade au nord du fort de Vaux, et dans la nuit du 8 au 9, poussant nos avantages dans la région de Douaumont, nous y occupons deux tranchées.

Ainsi, le 9 avril, nous sommes revenus, sur le front de l'attaque allemande du 31 mars, à nos positions principales : notre ligne était donc rétablie. Aussi le général Pétain adressa-t-il à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du kronprinz ont été partout brisés; fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la deuxième armée, ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous !

« Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier.

« Courage !... *on les aura !* »

*
* *

Pendant le courant d'avril, les combats locaux continuèrent ; mais la fin du mois fut marquée par une attaque magnifique de nos troupes pour reprendre le fort de Douaumont, qui, on l'a vu, était occupé par un détachement de Brandebourgeois.

Le 21 avril, le général Mangin adressait à ses troupes un ordre du jour ainsi conçu :

« Soldats de la 5e division,

« Vous allez reformer vos rangs éclaircis. Beaucoup d'entre vous iront porter au sein de leur famille l'ardeur guerrière et la soif de vengeance qui les animent.

« Mais il n'est point de repos pour les Français tant que le sauvage ennemi foule le sol sacré de la patrie. Point de paix pour le monde tant que le militarisme prussien n'est pas abattu.

« Donc, vous vous préparerez à de nouveaux combats où vous apporterez la certitude absolue de votre supériorité sur cet ennemi que vous avez vu si souvent s'enfuir ou lever les bras devant vos baïonnettes et vos grenades.

« Vous en êtes sûrs maintenant : tout Allemand qui pénètre dans une tranchée de la 5e division est mort ou prisonnier. Toute position attaquée par la 5e division est une position prise. Vous marchez sous l'aile de la victoire. »

Quatre semaines se passèrent. Le 22 mai, la 5e divi-

sion d'infanterie se montrait digne de ses glorieuses traditions et de son chef éminent : elle enlevait, après une puissante préparation d'artillerie, trois lignes de tranchées allemandes, emportait la majeure partie du fort de Douaumont et se maintenait dans sa conquête.

Le 22 mai au matin, un peu avant 8 heures, une escadrille de nos avions partait vers les lignes ennemies : quelques instants après, six ballons captifs allemands faisaient explosion, privant ainsi l'artillerie allemande de ses meilleurs moyens d'observation.

L'heure de l'assaut approche : tous les hommes en savent le prix.

Ces braves ont combattu à Neuville-Saint-Waast; ils ont participé à l'offensive de Champagne, ils ont donc pu juger les adversaires qu'ils allaient trouver en face d'eux.

Leur tâche est minutieusement répartie : le centre doit enlever le gros morceau, les ruines du fort. La droite et la gauche tenteront d'encercler l'ennemi.

A 11 heures 50, tous s'élancent : malgré les chutes mortelles de beaucoup d'entre eux, ils avancent toujours, aussi impétueux dans leur élan sublime. A midi, l'avion de commandement signale qu'une flamme de bengale brûle sur le fort de Douaumont : le 129e de ligne a mis tout juste onze minutes pour emporter trois lignes de tranchées et atteindre son objectif.

Sur la gauche, toutes les tranchées allemandes à l'ouest du fort jusqu'à la route de Fleury sont tombées en notre pouvoir, et le 36e de ligne a rempli sa mission.

En même temps, des détachements d'infanterie et

du génie ont pénétré dans l'enceinte et couvrent les opérations des sapeurs chargés de détruire les organes de flanquement. Les flammes de bengale continuent à brûler, attestant notre progression.

Compte rendu est fait au commandant de la 10e brigade que l'encerclement s'opère dans d'excellentes conditions. Les angles sont atteints, on y installe des mitrailleuses.

Mais, à l'est du fort, le 74e de ligne s'est heurté à de grosses difficultés. Sa gauche a avancé rapidement, tandis que sa droite a été soumise à des feux terribles. Cependant nous tenons plus des deux tiers du fort; seul, l'angle nord-est demeure au pouvoir des Allemands. Ainsi, cette attaque brillante nous avait presque restitué le fort de Douaumont. Mais, malheureusement, quelques jours après, le fort retombait entre les mains de l'ennemi.

*
* *

Tout en attaquant avec rage nos positions de la rive droite de la Meuse, dont la résistance démontrait hautement le rôle nécessaire, les Allemands ne restaient pas inactifs sur la rive gauche. Le 3 mai, ils commencèrent leur grand effort sur nos positions de ce côté, c'est-à-dire sur la cote 304, sur le Mort-Homme et sur Cumières.

Plus de cent batteries allemandes concentrèrent leur action sur la cote 304 et ses abords immédiats : on eût dit que le sommet de ces hauteurs était devenu un volcan.

Des colonnes de fumée jaune, noire, verdâtre, montaient vers le ciel, et ces fumées étaient si denses, que les aviateurs ont déclaré que l'atmosphère était obscurcie jusqu'à huit cents mètres d'altitude.

Dans l'après-midi du 4 mai, à 4 heures, l'infanterie allemande se livra à l'attaque. Deux fois elle fut repoussée. Le lieutenant-colonel Odent tomba glorieusement à la tête des débris de ses compagnies, qu'il conduisait à la contre-attaque.

Au cours de la journée du 5, les Boches essayèrent de nous déloger du bois Camard, où se trouvait le 66e régiment d'infanterie, ainsi que de la cote 287.

Le bombardement commença à 4 heures du matin. Qu'on essaye de se figurer des pièces de 105, de 150, de 210, exécutant des tirs de barrage à l'allure du 75! Les abris les mieux protégés vibraient comme des peaux de tambour; souvent ils s'écroulaient, et les hommes qui s'y trouvaient étaient ensevelis sous les décombres.

Jusqu'à 3 heures 30 de l'après-midi, le bombardement se poursuivit avec une égale violence. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas été blessés demeuraient sans armes, leurs fusils ayant été abîmés par les éclats des obus, leurs baïonnettes ayant été tordues; très peu de mitrailleuses étaient intactes. Mais, malgré ce déluge effroyable, le moral de nos hommes restait parfait.

Vers 4 heures, les vagues ennemies débouchèrent. A cette vue, tous nos soldats valides, ayant réparé comme ils avaient pu leurs fusils pleins de terre, se dressèrent dans les trous d'obus et ouvrirent le feu. Celles de nos mitrailleuses que l'artillerie ennemie

avait épargnées, entrèrent également en action. Les premiers rangs allemands furent fauchés.

Un flottement se produisit alors dans les colonnes d'attaque : l'occasion était belle pour nos poilus d'en finir avec l'agresseur, malgré les fatigues endurées.

Un vent d'héroïsme souffla sur le régiment. Les débris des compagnies bondirent hors des trous et chargèrent les Allemands à la baïonnette avec cette *furia francese* à laquelle rien ne saurait résister. L'ennemi, culbuté, s'enfuit à toutes jambes, non sans avoir laissé toutefois pas mal de prisonniers entre nos mains.

Un simple fait, entre mille, donnera une idée de la supériorité de nos fantassins. Il ne restait au capitaine de Maistre qu'une poignée d'hommes. Un revolver dans une main, un gourdin dans l'autre, cet héroïque officier n'hésita pas à se ruer avec ses soldats sur un parti nombreux d'Allemands, et il les mit en déroute après en avoir lui-même assommé quelques-uns de vigoureux coups de trique.

Le 7 mai, l'ennemi essaye d'enlever la cote 304 par trois côtés à la fois. Dès le petit jour, le bombardement redevint effroyable. Les tirs de barrage au sud de la cote 304 interdisaient toute communication avec l'arrière. Mais les Boches avaient devant eux deux régiments d'élite, le 114e et le 125e de ligne, dont, au cours de toute la guerre, la valeur ne s'était pas une seule fois démentie. Composés en grande partie de Poitevins, de Vendéens et de Berrichons, ces deux glorieuses phalanges étaient une réunion de héros.

Le 114e manœuvrait comme à la parade, soutenu

avec beaucoup d'efficacité par les sections de mitrailleuses. Une compagnie s'ébranla au son de la *Marseillaise* et fonça sur l'ennemi, qui n'eut d'autre ressources que la fuite, au cours de laquelle il fut rudement pourchassé.

Le 125e n'eut pas une attitude moins brillante : il réussit à refouler sur leur point de départ les Boches qui avaient envahi le secteur.

Puis, quand toutes nos liaisons eurent été établies, notre chaîne se porte en avant et, par un « rétablissement » opportun, se fixa de nouveau sur la cote 304.

*
* *

Nous résistions donc avec succès sur la rive gauche. Mais le kronprinz, avec un entêtement tenace, n'était pas lassé par plus de trois mois de bataille continue, au cours de laquelle ses troupes avaient perdu *plus de trois cent mille hommes !*

Ne réussissant pas sur la rive gauche, il reprit l'effort sur la rive droite et lança contre le fort de Vaux, du 1er au 7 juin, les attaques les plus violentes que cette guerre ait vu se produire.

Au nort-ouest du fort de Vaux, devant le ravin qui part de l'étang (voir la carte n° 3), est un petit retranchement appelé R[1], entre le fort et le village. De tous côtés il est entouré d'ennemis. La position est dure, et cependant il faut la tenir.

Le 1er juin, à 8 heures du matin, les Allemands parviennent à s'emparer d'un élément de tranchée française en saillie à l'ouest de R[1], qui n'est pas

attaqué : on s'est borné à échanger des grenades avec la tranchée d'en face.

Toute la nuit le bombardement s'est poursuivi. Le ravitaillement du fort de Vaux était rendu impossible par la pluie d'obus qui l'entourait d'un cercle infranchissable. La garnison, commandée par l'héroïque commandant Raynal, se trouvait privée de tous moyens de communication avec notre armée et commençait à souffrir de la soif.

Cependant on guette la sortie des Allemands, qui se produit à 8 heures du soir. Aussitôt, à la voix de deux officiers, le jet de grenades commence, et les assaillants refluent en désordre. On donne l'ordre de lancer une fusée, pour demander à notre artillerie de faire un tir de barrage en avant de R[1]. Malheureusement, la poudre fuse par en bas et incendie le dépôt. Des flammes rouges et vertes, ainsi allumées, se répandent ainsi dans la tranchée.

A 10 heures, le feu est maîtrisé, et en même temps arrive une petite provision d'eau : huit litres, ce qui fait à peine une gorgée par homme!

Dans la nuit du 2 au 3 juin, à 2 heures, les Allemands attaquent de nouveau. Le capitaine qui commande à R[1] les laisse approcher jusqu'à quinze mètres, et alors il les fait faucher par un feu de salve et par les grenades. Les officiers lancent des grenades comme leurs hommes.

Mais, toujours, les barrages d'artillerie isolent le retranchement. La soif devient plus intense : heureusement une averse fournit de l'eau, qu'on recueille dans des toiles de tente.

Toute la journée, le bombardement continue. A

8 heures et demie du soir, les Boches tentent une nouvelle attaque : elle est repoussée comme les précédentes; il en est de même pour une autre tentative qu'ils risquent le lendemain matin.

Dès lors le succès de la défense est acquis : le 5 juin, à 9 heures du soir, les valeureux défenseurs de R[1] sont relevés. Leur colonel, rendant compte de l'affaire au général commandant la 124e division, avait écrit : « Nous luttons à outrance. Les hommes et les officiers, qui ont fait preuve d'un admirable dévouement et d'une abnégation au-dessus de tout éloge, sont résolus à se faire tuer jusqu'au dernier, pour assurer la garde de leurs positions. »

Les hommes du 101e, Parisiens, Beaucerons, soldats de l'Ile-de-France, n'ont pas failli à cette énergique résolution.

*
* *

Cette résistance opiniâtre et victorieuse de la petite garnison de R[1] avait achevé de convaincre le kronprinz que, pas plus qu'il n'avait pris Douaumont d'assaut, il ne prendrait le fort de Vaux de vive force.

C'est pourquoi, durant des semaines, les Allemands avaient travaillé à investir l'ouvrage; et ce que leur infanterie ne pouvait leur donner, ils allaient le demander à leurs canons.

On estime que, depuis la fin de mars, les Boches n'ont pas tiré sur le fort moins de huit mille projectiles lourds par jour, ce qui faisait plus de *six cent mille obus de gros calibre!* Le fort lui-même était



Fort de Vaux.

entièrement ruiné, la porte était obstruée, la seule entrée accessible était la poterne nord-ouest. C'est par là que se faisait, tant bien que mal, le ravitaillement de la petite garnison du commandant Raynal. Autour de l'ouvrage, impossible de travailler : les boyaux étaient nivelés à mesure qu'ils étaient creusés !

Le 1er juin, les Allemands poussèrent une violente attaque qui nous obligea à replier les éléments de notre ligne avancée. Quelques blessés pénétrèrent dans les ruines du fort, encombrant ainsi la garnison plutôt que lui apportant un secours.

Le 2 juin, la progression ennemie était accentuée et avait rendu impossible l'accès de la poterne du nord-ouest. La garnison était donc entièrement coupée de ses ravitaillements.

Il y eut alors de beaux actes de dévouement qui furent accomplis.

Puisqu'il était impossible de communiquer par coureurs, on décida d'employer les signaux optiques; mais l'installation était insuffisante, et le poste correspondant ne recevait pas les messages. Un volontaire se présenta pour aller le prévenir. Il partit, évita le feu des Allemands, fit changer l'emplacement du poste,... et *revint !*

Un jeune homme, l'aspirant Besset, réussit à quitter le fort pour donner des nouvelles de la garnison, et, lui aussi, *revint* auprès de ses camarades, qu'il ne voulait pas quitter.

Un soldat de la 124e division, le brancardier Vannier, inlassablement allait ramasser les blessés, tentait de les abriter dans les ruines, et les pansait.

Quand il n'avait plus de blessés à soigner, il partait chercher de l'eau, car l'eau était la grande préoccupation.

C'est une des plus rudes souffrances que celle de la soif. Des coureurs isolés arrivaient, au prix de quels risques! à passer avec une faible provision; mais il s'agissait de donner à boire à cent cinquante hommes, auxquels s'étaient joints près de quatre cents réfugiés. C'était une tâche surhumaine. On avait tenté, au dehors, d'envoyer au fort des corvées d'eau : aucune ne put y pénétrer.

Le fort, cependant, tint bon quatre jours encore.

L'ennemi est parvenu à s'avancer dans la partie supérieure; mais les Français occupent et utilisent les ruines des locaux intérieurs. Aux fenêtres, aux ouvertures, derrière chaque pan de mur effondré, des mitrailleuses sont installées, des tireurs s'abritent, et tout ennemi qui s'aventure dans les cours est aussitôt abattu. Les cadavres allemands gisent en véritables grappes humaines.

La lutte continue dans ces proportions titanesques. Les Allemands imaginent alors de descendre au bout d'une corde des paniers remplis de grenades, et, quand ces paniers sont à bout de course, ils y jettent une grenade « retardée » et lancent le tout dans les fenêtres des locaux où se défendent nos héroïques fantassins : ils n'obtiennent aucun succès, la garnison lutte toujours...

Mais il y a des limites aux forces humaines. Le dernier message envoyé par le commandant Raynal contenait ces mots : « Nous arrivons aux bornes. Gradés et soldats ont fait tout leur devoir. Vive la France! »

Le 6 juin est la journée suprême. Au matin, le brancardier Vannier entraîne quelques camarades, des blessés qui ne veulent pas être pris vivants, et, par un soupirail, la petite troupe parvint à s'échapper et à rejoindre l'armée.

A son colonel qui l'embrasse et le félicite, Vannier, qui a déjà la croix de guerre à deux palmes et la médaille militaire, répond : « Mon colonel, j'aimais mieux être tué que d'être pris par les Boches! »

Le 7, les Allemands avaient enfin raison de la garnison, épuisée par la soif; ils entraient dans ce fort, dont les cadavres de leurs hommes tapissaient les approches.

Le transport des blessés fut pénible. Quand le dernier d'entre eux fut porté hors de la casemate, le commandant Raynal abandonna, lui aussi, la place qu'il avait défendue avec tant d'héroïsme.

Voici ce que raconte à ce sujet un journal autrichien, le *Wiener Tagblatt* :

« Le commandant fut conduit directement sur une position où l'attendait le commandant de la division allemande. Le général salua le brave commandant français avec une grande courtoisie. Le commandant Raynal répondit en saluant d'un geste rigidement martial. Raynal a une sympathique figure de soldat, brun, les yeux noirs, lumineux.

« Le général allemand fit alors savoir au commandant Raynal que le général Joffre l'avait nommé commandeur de la Légion d'honneur, et le félicita vivement. Ce fut émouvant de voir l'effet de cette nouvelle sur le visage brun, impassible, du vail-

lant officier. La figure fut comme illuminée d'un éclair, et les yeux brillèrent. »

Le commandant Raynal eut ensuite l'« honneur » (???) d'être présenté au kronprinz, qui, en raison de son héroïque défense, lui rendit son épée en l'autorisant à la conserver à Mayence, où il allait être conduit en captivité.

Telle est la tragique et sublime épopée du fort de Vaux.

∴

La fin de juin 1916 fut marquée par une puissante offensive des Boches sur la rive droite de la Meuse.

La possession du fort de Vaux ne leur suffisait pas : il leur fallait un succès décisif, surtout au moment où l'armée russe, comme nous le verrons dans un autre volume, passant à l'offensive, faisait aux Autrichiens, en un mois, près de trois cent mille prisonniers. Il fallait donc une « victoire », pour relever le moral affaissé du peuple allemand.

Cette victoire, le kronprinz la cherchait à Verdun, et, pour y arriver, il tâchait de s'emparer successivement de nos positions de la rive droite de la Meuse.

Après Douaumont, après Vaux, c'est sur Thiaumont que se portent les efforts des armées allemandes; et le 23 juin, le cent vingt-quatrième jour de cette bataille sans précédent, fut marqué par une

offensive plus formidable que jamais, dans laquelle, sur un espace de quelques kilomètres, les ennemis engagèrent *trois corps d'armée.*

Le front d'attaque peut se diviser en trois secteurs différents.

1° Entre la cote 321 et la cote 320, l'ennemi a multiplié sans cesse ses attaques jusqu'à la nuit. C'est là qu'il a porté son principal effort, ayant pour objectif l'ouvrage de Thiaumont. *Trois divisions ont pris part à l'assaut.*

Jusqu'à midi nos troupes résistèrent victorieusement à tous les assauts, infligeant à l'ennemi des pertes terribles. Nos 75 et nos mitrailleuses causèrent dans les rangs allemands des ravages épouvantables. De l'aveu d'un prisonnier, la 11e compagnie du 12e régiment d'infanterie prussienne fut complètement décimée, et les autres perdirent soixante pour cent de leurs effectifs.

Vers 1 heure et demie, les Allemands revinrent à la charge avec de nouveaux renforts. Cette fois, ils réussirent à faire céder notre ligne un peu à l'est de l'ouvrage de Thiaumont. Le commandement allemand jeta aussitôt dans la brèche toutes ses réserves disponibles, et, sous la pression de forces trop supérieures, nos vaillants soldats abandonnèrent la première ligne de tranchées. L'ouvrage lui-même, débordé, ne put continuer sa résistance. A 2 heures il était évacué, et ses défenseurs, dans un ordre parfait, se repliaient sur nos positions de doublement. Il y eut alors un moment critique.

Les bataillons allemands, continuant leur avance, marchaient rapidement le long de la route de Douau-

mont à Fleury, et, suivant la voie ferrée, approchaient de ce dernier village.

Avec un grand sang-froid, notre commandement lança au moment opportun une vive contre-attaque : les Allemands furent rejetés, par des charges à la baïonnette, jusqu'au delà de la route de Bras.

Tous leurs efforts pour avancer de nouveau sur Fleury furent vains ce jour-là. Les quelques avantages de terrain qu'ils ont gagnés se payent par des pertes énormes. On peut affirmer que les trois divisions engagées ont perdu, au bas mot, la moitié de leurs effectifs ; et notre ligne n'a nulle part été rompue.

2° Depuis la partie sud du bois de la Caillette jusqu'au bois Fumin, l'ennemi a violemment attaqué à quatre reprises différentes, avec une division, mais sans résultats.

3° Les secteurs du Chenois et de la Laufée ont été également le théâtre de violents combats, dont l'issue nous a été favorable. Nos troupes ont résisté inlassablement, faisant preuve d'un merveilleux héroïsme.

Malheureusement, le lendemain 24, une attaque allemande menée par plus de trois corps d'armée permettait aux troupes du kronprinz de prendre pied dans les maisons du village de Fleury.

Malgré cela, Verdun « tenait » toujours ; les Boches n'avançaient pas.

Et, à la fin de juin et au commencement de juillet, une formidable offensive franco-anglaise le long de la Somme venait jeter le trouble dans les plans de l'état-major allemand. Il fallut distraire de l'attaque de Verdun, qui résistait toujours, de nombreux effec-

tifs pour les porter au front que menaçaient les troupes françaises et britanniques. Continuée pendant l'été, elle s'est traduite pour nous par une véritable victoire, remportée d'accord avec nos alliés anglais. Cette victoire nous avait, au commencement de novembre, amené 75000 prisonniers boches, plus de 400 canons et 1000 mitrailleuses.

Et à la fin d'octobre, par une victorieuse attaque, les troupes de Verdun, sous les ordres du général Nivelle et du général Mangin, reprenaient aux Allemands les forts de Douaumont et de Vaux.

Dès lors, le plan du stupide et vaniteux kronprinz était jeté à terre, et Verdun était sauvé.

*
* *

Les Allemands, à la fin de février, avaient annoncé à l'Europe que la place devait tomber en quelques jours. Notre défensive, un peu surprise au début, s'était ressaisie, et, depuis dix mois, nos vaillants soldats arrêtent l'effort le plus formidable qui ait jamais été donné, subissant le plus terrible des bombardements.

Et l'ennemi a perdu plus de cinq cent mille hommes !

C'est donc pour lui une défaite morale vis-à-vis des neutres. Déjà ceux-ci commencent à s'en émouvoir.

Pendant ce temps, l'armée serbe, reconstituée, a rejoint nos contingents anglo-français, que, comme nous l'expliquerons dans un autre volume, les alliés ont débarqués à Salonique pour aller châtier les

Bulgares, devenus les alliés des Turcs et des Allemands, et par conséquent nos ennemis.

Les Italiens ont envahi le territoire autrichien : l'Italie, entrée en guerre au mois de mai 1915, a victorieusement marqué les débuts de sa campagne dans une région géographiquement très difficile : celle des Alpes tyroliennes. Elle subit, en même temps que nous à Verdun, un assaut formidable de l'artillerie lourde autrichienne. Comme nous, elle y résiste héroïquement. Ses troupes ont emporté d'assaut la ville de Gorizia.

Les Russes, après avoir fléchi devant l'artillerie boche, pourvus à leur tour de canons puissants, sont vainqueurs au Caucase, vainqueurs en Asie mineure et envahissent la Hongrie, pendant que la flotte anglaise a infligé à la flotte allemande, dans la mer du Nord, au mois de mai, la plus cruelle des défaites. A la fin d'août. nos frères latins les Roumains, poursuivant leur idéal national, sont venus se joindre à nous et combattent, eux aussi, contre les nations de proie.

La situation de l'Entente est donc meilleure que jamais : ce n'est plus pour nous l'espoir, c'est la certitude de la victoire. Nous ne disons plus : « On les aura ! » nous pouvons dire : « On les a ! »

Novembre 1916.

FIN

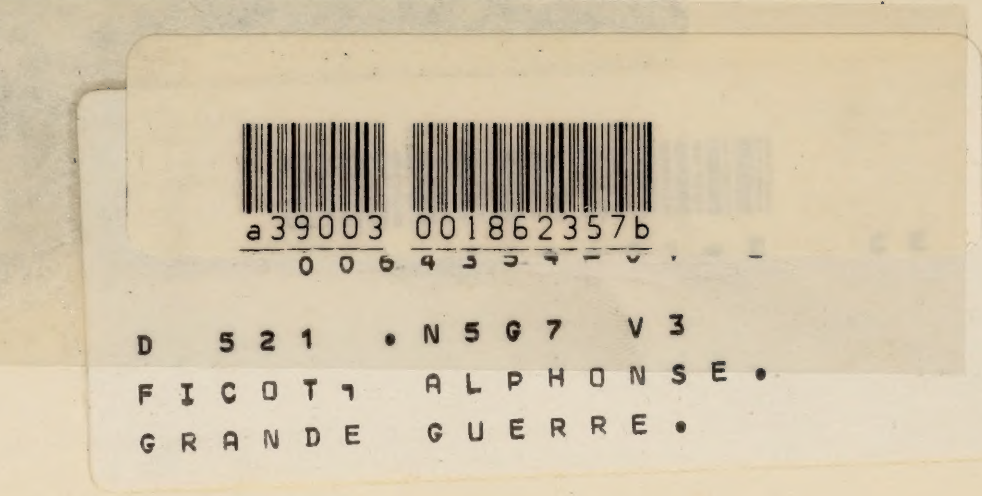
TABLE



FABRIQUÉ EN FRANCE

39221. — TOURS, IMPRIMERIE MAME




a39003 001862357b
D 521 .N567 V3
FICOT, ALPHONSE.
GRANDE GUERRE.

